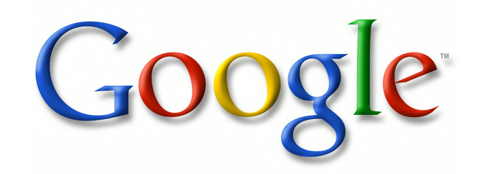
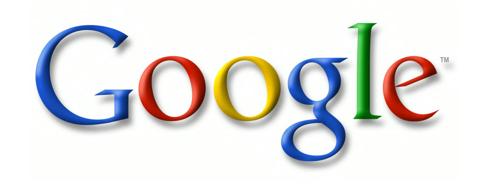
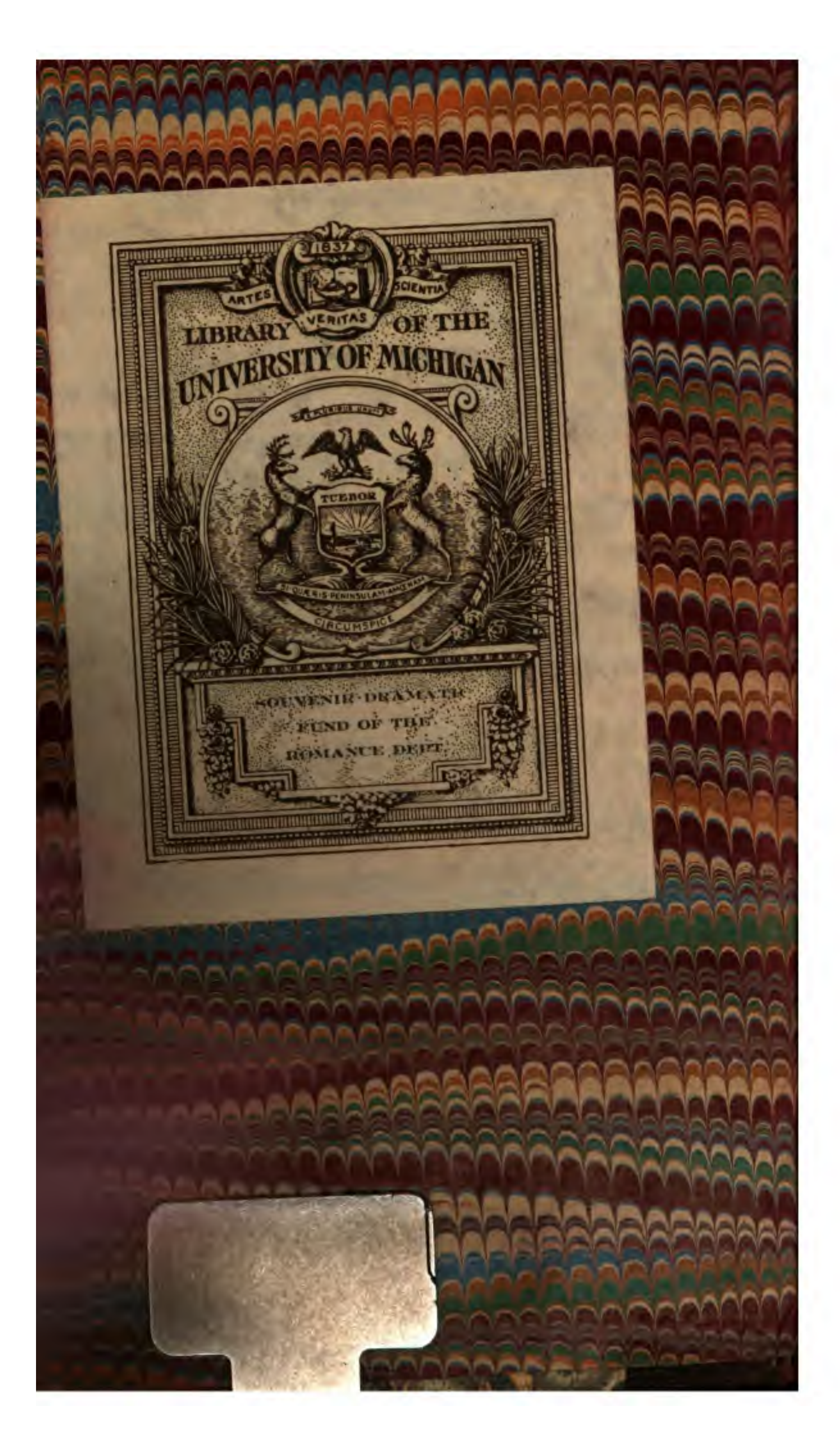
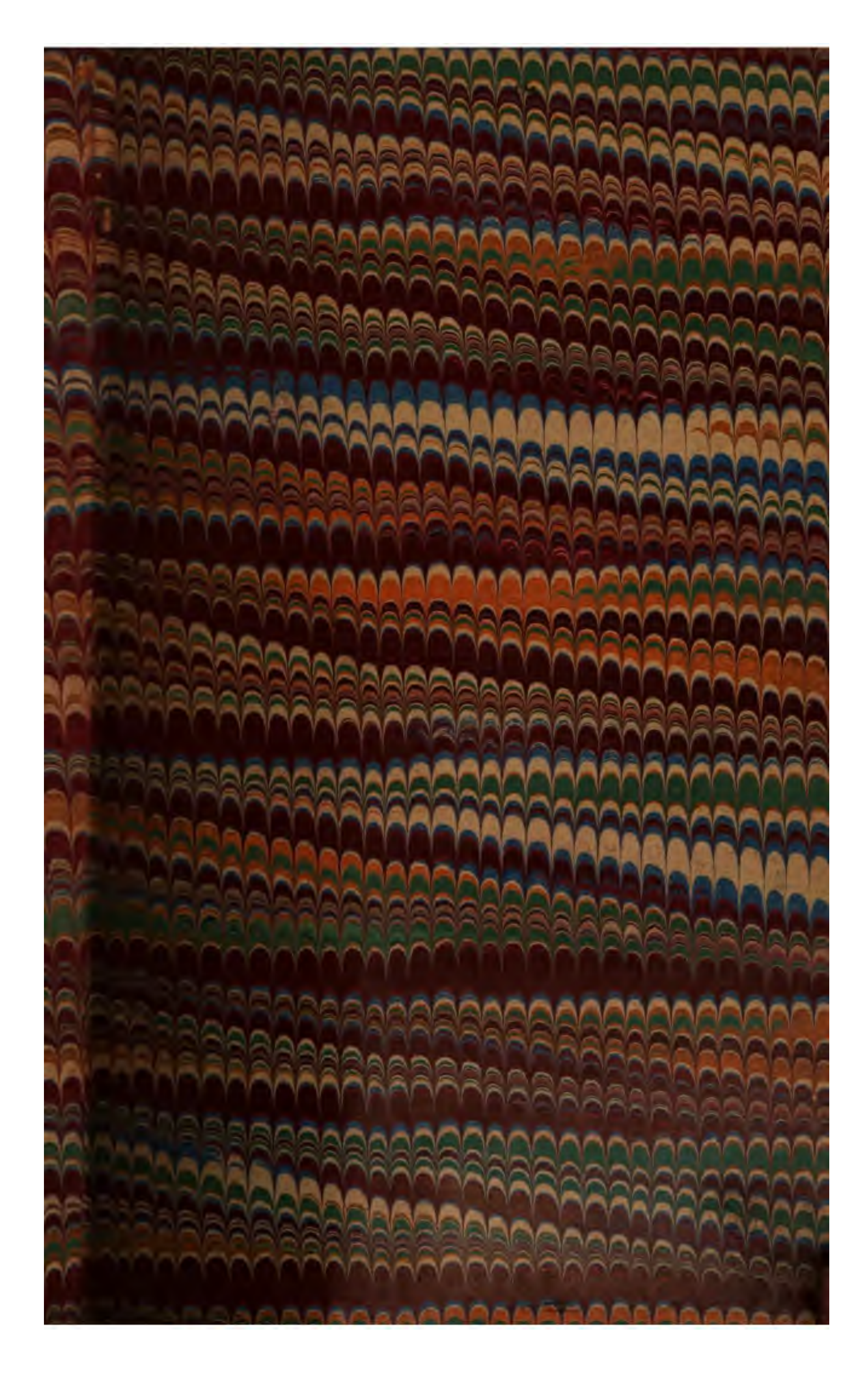





1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

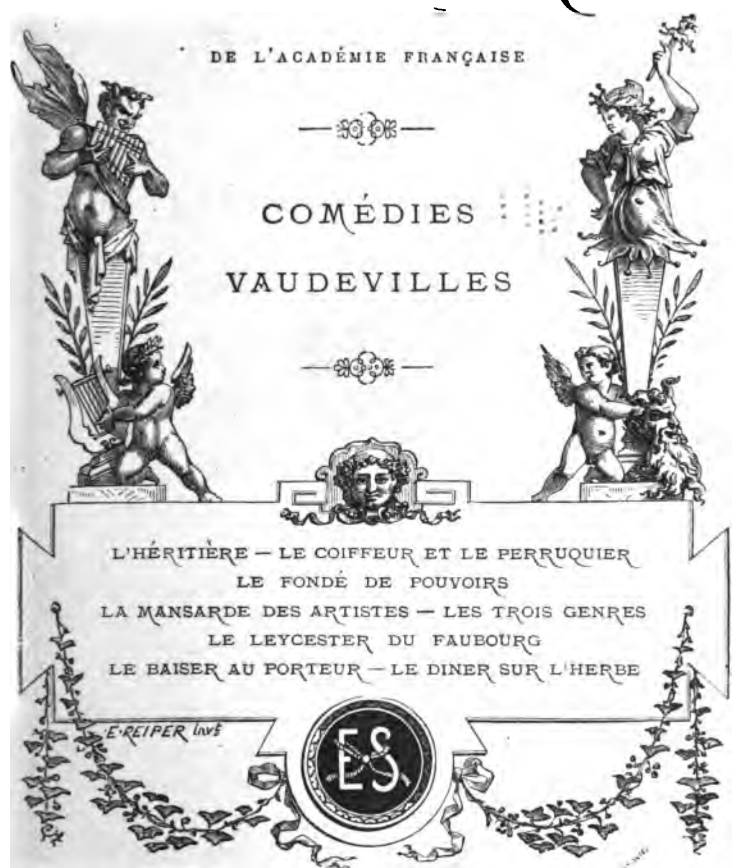
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

II. — 12 1877 21.



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

L'HÉRITIÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE.

THÉATRE DU GYMNASE. — 20 Décembre 1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE GOURVILLE	MM. FERVILLE.
GUSTAVE, son neveu.	GONTIER.
LAFLEUR, domestique.	—
Mme AGATHE DE MELVAL, jeune veuve.	Mme THÉODORE.

A la campagne.



L'HÉRITIÈRE

Un salon. — Dans le fond, une croisée. A la droite du spectateur, une grande porte qui conduit dans l'intérieur de la maison ; plus loin, la porte d'une chambre qui est censée celle de Gustave. A gauche, une grande porte donnant sur les jardins, et conduisant à l'extérieur ; sur le premier plan, du même côté, un petit cabinet. Un piano est au fond du théâtre, auprès de la croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE, seul.

Neuf heures, et tout le monde dort encore, à ce qu'il paraît. C'est étonnant comme on se lève de bonne heure à la campagne! il n'y a pas de mal, cela donne aux personnes diligentes le temps de réfléchir... Certainement c'est un grand malheur d'être riche; mais un plus grand encore, c'est d'être riche et garçon. On se persuade au premier coup d'œil que le célibat et la fortune vont nous procurer l'indépendance et la liberté... je le croyais aussi; eh bien! pas du tout : on est astreint à une foule d'obligations, de devoirs, de convenances, qui nous arrivent toujours par privilége. Une dame

a-t-elle à faire des courses, des emplettes? Ah! je m'adresserai à M. de Gourville.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Bien obligé... grâces à leur méthode,
Mon revenu devient insuffisant;
Car, pour mieux se mettre à la mode,
Ces dames n'ont jamais d'argent.
Jeune, on peut bien se ruiner pour elles,
On a pour soi les dédommagements;
Or, un garçon qui passe cinquante ans
Est bien encor le trésorier des belles,
Mais il n'a plus, hélas! d'appointements.

Ce ne serait rien encore; mais un homme riche et célibataire est exposé à des tribulations d'un ordre bien plus élevé. Par exemple, j'ai une belle fortune et un neveu qui n'a pas un sou de patrimoine; eh bien! tout le monde s'attend à me voir lui donner un établissement, tout le monde y compte, et lui-même le premier. J'ai quarante mille livres de rente, c'est vrai, mais c'est pour moi. Cependant, on est esclave de l'opinion, on est victime de la réputation de bonté et d'amabilité qu'on s'est acquise et qu'on veut conserver. Comment faire? Se marier serait peut-être le plus convenable. Si je me mariais, si j'épousais ici madame de Melval, la nièce de mon ami le Commandeur, qui me la destinait... Bah! une jeune veuve qui n'aura peut-être que dix mille livres de rente dans la succession, ce n'est pas assez pour moi, qui en ai quarante! Je puis trouver mieux. Mais quand j'y pense, mon neveu! mon neveu qui n'a rien, cela lui conviendrait à merveille.

AIR de Préville et Taconnet.

Si je lui laisse une riche héritière,
Qui m'appartient et dont je ne veux point,
C'est, lui donnant une fortune entière,
Pour mon repos l'enchaîner en tout point :
Je puis alors songer au mariage,

Je puis avoir plus d'un enfant,
Sans craindre qu'un neveu galant
Après ma mort prenne mon héritage
Et ma femme de mon vivant.

C'est décidé, je ferai ce mariage. La seule difficulté, c'est d'y faire consentir mon neveu et madame de Melval, qui ne sont pas prévenus, et qui ne se doutent de rien; mais mon neveu aime toutes les femmes; ainsi il y aurait bien du malheur s'il allait une fois par hasard... Et, quant à Agathe de Melval, elle a confiance en moi et fera tout ce que je voudrai. Justement, la voici.

SCÈNE II.

GOURVILLE, AGATHE.

GOURVILLE.

Bonjour, mon aimable pupille, car maintenant je vous regarde comme telle.

AGATHE.

Je connais vos bontés pour moi, monsieur, et je sais tout ce que je vous dois.

GOURVILLE.

Jusqu'à présent cependant il me semble que c'est nous qui sommes vos débiteurs; j'étais parti avec mon neveu pour ma terre de Gourville, où tous les ans aux vacances il me fait l'honneur de venir chasser.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

Aux vacances, peut-on mieux faire?
Se divertir est alors un devoir;
Mais en passant auprès de votre terre,
J'ai désiré m'arrêter pour vous voir.

AGATHE.

Quand loin d'ici le plaisir le réclame,
Pour moi monsieur s'en est privé!

GOURVILLE.

Vers le plaisir, oui, nous courions, madame,
Et nous restons où nous l'avons trouvé.

AGATHE.

Dites plutôt que vous restez par égard. Ne vous suis-je pas recommandée par votre vieil ami?

GOURVILLE.

Oui; car, quoique je n'aie pas encore reçu les papiers de la succession, on assure que c'est moi qui suis nommé son exécuteur testamentaire.

AGATHE.

Rien n'est plus vrai; il me l'a écrit, il y a quinze jours; et si je ne vous ai pas montré cette lettre, ce n'était pas manque de confiance en vous, mais c'était pour des raisons que je n'ose vous dire.

GOURVILLE.

Et que je devine. Il vous annonçait qu'il comptait vous laisser huit ou dix mille livres de rente; et en même temps, il vous engageait à me prendre pour conseil, pour tuteur et pour mari.

AGATHE.

C'est vrai.

GOURVILLE.

Eh bien! que dites-vous de cette idée?

AGATHE.

Mais, monsieur, je ne sais comment vous répondre.

GOURVILLE, à part.

Ah! mon Dieu! est-ce que, sans le vouloir, j'aurais eu l'imprudence de lui plaire? (Haut.) Il me semble cependant qu'il n'y a rien là-dedans qui doive vous troubler, à moins que vous n'ayez au fond du cœur quelque inclination.

AGATHE.

Oh! si ce n'est que cela, je puis vous répondre hardiment, car je suis bien sûre de n'aimer personne.

GOURVILLE.

Pas même moi?

AGATHE.

Non, monsieur.

GOURVILLE, riant.

L'aveu est naïf.

AGATHE.

Du moins, il est sincère. Je n'ai jamais trompé personne, et je vous dirai avec la même franchise...

GOURVILLE.

Que vous me refusez?

AGATHE.

Non, monsieur. Je suis prête à me conformer en tout aux intentions de M. le Commandeur, si toutefois ce sont aussi les vôtres.

GOURVILLE.

Quoi! madame...

AGATHE.

Je suis seule au monde, sans parents, sans amis; si j'en crois l'épreuve que j'ai déjà faite, j'ai peu de moyens de plaire et de fixer un mari. S'il est jeune, il me trompera, et me rendra d'autant plus malheureuse que j'aurai peut-être la faiblesse de l'aimer; s'il est de votre âge, monsieur, ce sera un ami plus sûr et moins exigeant. Il me faut un guide, un appui; il sera le mien; et de mon côté, mes soins, ma tendresse, me tiendront peut-être lieu à ses yeux des qualités qui me manquent. Voilà mon plan; qu'en dites-vous?

GOURVILLE.

Je dis, madame, que vous êtes une femme charmante, et que vous méritez d'être millionnaire. (A part.) Dieu! quel

dommage ! raisonner ainsi, et n'avoir que dix mille livres de rente ! Allons, allons, il faut que mon neveu l'épouse, ou j'y perdrai mon nom. (Haut.) Vous n'aimez donc pas les jeunes gens ?

AGATHE.

Non, monsieur.

GOURVILLE.

Il en est cependant de fort aimables, ou du moins que l'on s'accorde à trouver tels. Que pensez-vous, par exemple, de mon compagnon de voyage, de Gustave, mon neveu ?

AGATHE.

Mais, monsieur...

GOURVILLE.

Vous ne pouvez pas nier que ce ne soit un joli cavalier, un brave militaire, un caractère charmant.

AGATHE.

Sans doute. Mais je vous ai prévenu que je disais toujours la vérité, et je trouve...

GOURVILLE.

Vous le trouvez ?...

AGATHE.

Je ne puis trop m'expliquer.

AIR : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

Son esprit plaît; mais il sait trop d'avance
Qu'avec plaisir chacun va l'écouter;
Pour sa gaîté, pour son aisance,
C'est un homme qu'on peut citer;
Indiscret, frivole, agréable,
Sans rien sentir, toujours sûr de charmer;
Enfin, monsieur, un homme aimable :
Voilà pourquoi je ne saurais l'aimer.

GOURVILLE, à part.

Ah ! diable, mauvais début.

AGATHE.

Après cela, c'est peut-être ma faute.

GOURVILLE.

Non, non, c'est la sienne; et je ne sais comment vous faire un aveu. (A part.) Ma foi, rendons-le intéressant à ses yeux, ou jamais je n'en viendrai à bout. (Haut.) Apprenez donc, madame (mais surtout le plus grand mystère, car je trahis là un secret qui n'est pas le mien), apprenez que Gustave, mon neveu, vous adore.

AGATHE.

Moi! que m'apprenez-vous là?

GOURVILLE.

L'exacte vérité. Jugez, après cela, si je peux penser à vous épouser; si je peux, de gaîté de cœur, faire le malheur d'un jeune homme estimable qui n'a d'autre tort que de vous aimer comme un fou.

AGATHE.

Je n'en reviens pas!... Lui! M. Gustave! Depuis trois jours qu'il est ici, à peine si je l'ai vu. Il passe toute la journée à la chasse.

GOURVILLE.

C'est que vous ne connaissez pas sa timidité, son caractère. Tenez, avant-hier, dans le salon...

AGATHE.

Il n'y a paru qu'un instant et est allé se coucher.

GOURVILLE.

Oui, parce qu'il y avait du monde, et qu'il ne pouvait vous parler. Mais hier...

AGATHE.

Nous étions seuls.

GOURVILLE.

Eh bien?

AGATHE.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Eh bien! il semblait à la gêne.

GOURVILLE.

Quand on aime, on devient tremblant.

AGATHE.

Il me dit quelques mots à peine...

GOURVILLE.

Votre aspect est très-imposant.

AGATHE.

Enfin, monsieur, dans la bergère
Il s'endormit.

GOURVILLE.

En vérité?...
Ah! c'est qu'il vous croit moins sévère
En songe qu'en réalité.

Et puis d'ailleurs, vous vous êtes trompée, ce n'est pas possible.

AGATHE.

J'en suis certaine.

GOURVILLE.

Il faisait semblant; mais la vérité est que depuis trois jours je ne le reconnais plus, il est triste, mélancolique.

AGATHE.

Je l'aurais cru au contraire d'un caractère fort gai.

GOURVILLE.

Oui, par moments, par intervalles; mais dès qu'il est seul, il retombe. Moi, je puis vous assurer qu'il a maigri, qu'il est changé.

AGATHE.

Il serait vrai?

GOURVILLE.

Et ce n'est pas étonnant : il n'a plus le cœur à rien, il ne boit ni ne mange.

GUSTAVE, en dehors.

Eh bien! le maître d'hôtel, le sommelier! personne n'est à son poste!...

AGATHE.

Eh! mon Dieu! c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

LES MÊMES; GUSTAVE.

GUSTAVE.

Bonjour, madame; bonjour, mon cher oncle. Il paraît qu'on ne songe pas à déjeuner : car la salle à manger, que je viens de traverser, offre l'image d'une vaste solitude.

AGATHE.

Nous avions fait hier, avec M. votre oncle, la partie d'aller déjeuner à une demi-lieue d'ici, près de la fontaine.

GOURVILLE.

Oui, un déjeuner dînatoire, sur les deux heures.

GUSTAVE.

A deux heures! je n'irai jamais jusque-là. (A Gourville qui lui fait des signes.) Vous avez beau hausser les épaules, vous, mon cher oncle, cela vous est égal; vous avez un sommeil parisien : vous vous levez à midi, et qui dort déjeune; mais moi qui ai devancé l'aurore...

AGATHE.

Quoi! monsieur...

GUSTAVE.

Oui, madame, à quatre heures du matin, je courais les champs.

GOURVILLE.

Je vous le disais bien, il ne dort plus.

GUSTAVE.

Il est vrai que c'est la faute de votre jardinier. Je lui avais dit de me réveiller entre six et sept, ce qui était raisonnable, et le matin, se rendant à l'ouvrage, il me crie, en cognant à mes carreaux : « Monsieur, dépêchez-vous, vous n'avez plus que deux heures à dormir. » Le moyen de résister à une pareille attention? j'étais furieux, car jamais, je crois, je n'ai eu un si bon sommeil et un plus joli rêve.

AGATHE.

Vous rêviez?

GUSTAVE.

Oui, madame.

GOURVILLE, à part.

A la bonne heure au moins!

GUSTAVE.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (Les Filles à marier.)

Je me voyais sur le champ de bataille,
Autour de moi le combat s'engageait;
Un grand hussard, et d'estoc et de taille,
    Avec audace me chargeait.
Mon sang coulait; la fureur me dévore;
Le bras tendu, droit sur mon étrier,
J'attaque, en flanc, le farouche guerrier;
J'allais frapper... et, s'il existe encore,
Il doit la vie à votre jardinier.

Oui, il est venu m'enlever une victoire certaine. De rage, j'ai sauté sur mon fusil de chasse qui était sous ma main.

AGATHE.

Ah! mon Dieu!

GUSTAVE.

Et, à défaut de grenadiers ennemis, j'ai couché sur la

poussière quatre perdreaux, un lièvre et un lapin ci-inclus, que j'ai l'honneur de vous offrir comme trophées de ma victoire.

(Il met sa carnassière sur la table et en tire le gibier.)

AGATHE, bas à Gourville.

Rassurez-vous, j'avais raison, il est fort gai et fort aimable; mais pour amoureux, non.

GOURVILLE.

Vous avez tort, c'est une gaîté factice. Il est piqué contre vous, et il veut à son tour jouer l'indifférence.

GUSTAVE, montrant sa chasse.

Holà! hé! quelqu'un. (Un domestique paraît.) Par exemple, on ne dira pas que j'ai eu affaire à des conscrits; regardez-moi celui-ci, c'est le doyen.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Voyez ces favoris épais
Sous lesquels se cachent ses lèvres,
C'est le Nestor de ces forêts,
C'est le patriarche des lièvres!
D'avoir pu le tuer vivant
Je me glorifîrai sans cesse;
Car si je tardais d'un instant,
Il allait mourir de vieillesse.

Mais fût-il encore plus dur, si votre maître d'hôtel veut me le mettre en civet, dans une demi-heure il n'y paraîtra plus... (Remettant le gibier au domestique qui l'emporte.) car, vrai, je succombe; et vous, madame, qui êtes si bonne, si aimable, vous ne voudriez pas avoir ma mort à vous reprocher.

AGATHE.

Non, sans doute, et je vais donner des ordres...

GUSTAVE.

Ah! vous me rendez la vie.

(Il baise la main d'Agathe au moment où elle sort.)

SCÈNE IV.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GOURVILLE, à part.

L'imbécile! il semble prendre plaisir à détruire tout ce que j'ai fait pour lui.

GUSTAVE.

C'est une si bonne chose qu'un civet, quand il est bien fait! avec une sauce comme celle-là, on mangerait son oncle. J'espère que vous me tiendrez compagnie.

GOURVILLE.

Ah çà! morbleu! je ne te conçois pas ce matin, tu fais exprès de ne penser qu'à manger.

GUSTAVE.

Eh! parbleu! à quoi voulez-vous que pense un appétit de chasseur?

GOURVILLE.

Mais au moins tu aurais pu n'en pas parler à chaque instant. Et puis, quelle conduite tiens-tu avec madame de Melval?... une femme charmante, une maîtresse de maison qui nous reçoit à merveille! tu ne lui adresses jamais une parole aimable, pas un mot de galanterie.

GUSTAVE.

Tout à l'heure encore je lui ai baisé la main, et je lui ai adressé quelques phrases que je ne me rappelle plus, mais qui étaient bien persuasives.

GOURVILLE.

Parbleu! c'était pour lui demander à déjeuner.

GUSTAVE.

Eh! si on n'était pas éloquent dans ces moments-là, quand le serait-on? (Portant la main à son estomac.) Vous ne sentez pas, comme moi, mon cher oncle...

GOURVILLE.

Encore! ah çà! voyons, est-ce que tu ne seras jamais raisonnable? parlons un peu sérieusement : ne serait-il pas temps de t'occuper de ton établissement?

GUSTAVE.

A quoi bon? n'êtes-vous pas là? je suis votre seul parent; vous avez quarante mille livres de rente, (Voyant Gourville qui fait un geste.) je ne vous les demande pas, je n'en veux pas, gardez-les le plus longtemps que vous pourrez... Seulement s'il se présente quelque bonne affaire, quelque entreprise, vous m'avancerez une centaine de mille francs, ce sera ma dot, et avec cela...

GOURVILLE.

Un instant! comme tu y vas! cent mille francs...

GUSTAVE.

Ça vous gêne-t-il? ne me les donnez pas, je n'y tiens point, je ne suis qu'un soldat, et quand j'aurais cent mille francs dans ma poche, ça n'empêcherait pas un boulet de canon de m'emporter. Ils en ont enlevé qui pesaient plus que moi.

GOURVILLE.

Ce n'est pas cela que je veux dire. Mais si, par exemple, il se présentait pour toi un mariage avantageux, parle-moi franchement, serais-tu disposé à te marier?

GUSTAVE.

Du tout. Je veux rester libre et indépendant. Je ferai comme vous, je mourrai garçon.

GOURVILLE, à part.

Allons, c'est comme un fait exprès. (Haut.) Cependant, toi qui aimes tant les dames, s'il s'en présentait une jolie, d'une taille charmante...

GUSTAVE.

Parbleu! si vous allez m'offrir la *Vénus de Médicis*, il est bien sûr...

GOURVILLE.

Non, ce ne serait là qu'une statue, et celle dont je veux te parler est animée par tout ce qu'il y a de bon et d'aimable. Je ne sais à qui la comparer; mais tiens, si, par exemple, elle ressemblait à madame de Melval, qu'en dirais-tu?

GUSTAVE.

Je dirais que je n'en veux pas.

GOURVILLE.

Parbleu, tu es bien difficile! et pourquoi?

GUSTAVE.

Elle fait déjeuner trop tard.

GOURVILLE.

Encore!

GUSTAVE.

AIR : Ainsi que vous, je veux, mademoise

J'en conviens, elle est fort jolie,
Et d'un caractère très-bon,
Très-forte sur la broderie,
Sur la morale et le boston ;
Dans son ménage, active, vigilante,
Et des vertus... mais à n'en plus finir!
Enfin, mon oncle, une femme excellente,
Voilà pourquoi je ne puis la souffrir.

GOURVILLE, à part.

A merveille! ils se sont donné le mot, et il y a entre eux de la sympathie. (Haut.) Ah! tu ne l'aimes pas?

GUSTAVE.

Non, mon oncle.

GOURVILLE.

Eh bien! tu as grand tort, parce que si je te disais, si tu savais...

GUSTAVE.

Je vous devine : elle a du penchant pour moi, n'est-il pas

vrai? Eh bien! tant pis! je ne peux jamais aimer les femmes qui m'aiment. C'est toujours la même chose.

AIR de Ma tante Aurore.

On n'a plus ni plaisir ni peine,
Quand les dénoûments sont prévus;
Les amours n'ont qu'une semaine
Dont tous les jours sont convenus.
Le *lundi*, l'on voit une femme,
On fait l'aimable le *mardi*,
Le *mercredi*, l'on peint sa flamme,
Elle vous répond le *jeudi* ;
On est heureux le *vendredi* ;
On se quitte le *samedi* ;
Et *dimanche* tout est fini, .
Pour recommencer le *lundi*.

Je n'en ai aimé qu'une dans ma vie, et pourquoi? c'est qu'elle est partie le jeudi pour la Guadeloupe.

GOURVILLE, à part.

Dieu! j'allais tout gâter, changeons de batteries. (Haut.) Eh bien! mon ami, tu vas te trouver ici à merveille; et tu ne pouvais pas mieux tomber, car madame de Melval ne peut pas te souffrir.

GUSTAVE.

Qu'est-ce que vous me dites donc là?

GOURVILLE.

Elle m'en faisait l'aveu tout à l'heure. Elle te trouve brusque, peu galant, peu aimable, ne songeant qu'à la chasse ou à la table.

GUSTAVE.

Vraiment!

GOURVILLE.

Ce qui a bien une apparence de raison. Moi, tu entends bien que je te défendais. Je soutenais que je t'avais vu à Paris, dans les meilleures sociétés, briller par ton esprit, ton

bon ton. Et comme elle avait l'air d'en douter, je me suis permis de lui raconter quelques-unes des glorieuses aventures qu'on t'attribue dans le monde. Je sens que c'était indiscret; mais je tenais à la convaincre.

GUSTAVE.

Il n'y a pas de mal, mon oncle, il n'y a pas de mal. Eh bien! qu'est-ce qu'elle a répondu?

GOURVILLE.

Qu'elle ne pouvait pas concevoir le goût de ces dames; et que si elle avait été à leur place, elle répondait bien que pour elle...

GUSTAVE.

Ah! elle a dit cela?

GOURVILLE.

Et mille autres railleries plus piquantes encore; au point que je me suis mis en colère, et que je lui ai soutenu que, malgré sa fierté, si tu voulais t'en donner la peine, je la verrais elle-même...

GUSTAVE.

Oui, morbleu!

GOURVILLE.

Elle s'est contentée de sourire d'un air dédaigneux, en levant les épaules; et c'est dans ce moment-là que tu es arrivé. J'aurais voulu pour tout au monde que tu parusses à ses yeux avec tous tes avantages... Eh bien! pas du tout! Tu vas justement par ta conduite et tes discours lui donner encore gain de cause!... Aussi, tu as pu voir le petit air triomphant avec lequel elle nous a quittés! Voilà d'où venait ma colère; parce que, enfin, je tiens à l'honneur de ma famille.

GUSTAVE.

Soyez tranquille, mon cher oncle, je vous réponds que nous serons bientôt vengés. Voulez-vous parier que dès demain elle m'aime?

GOURVILLE, d'un air de doute.

Oh ! demain ! tu me permettras de te dire...

GUSTAVE.

Eh bien ! vous verrez.

GOURVILLE.

Je ne demande pas mieux, mon garçon. Je t'avertis seulement que tu auras de la peine. Ah çà ! tu me tiendras au fait de tout ce qui arrivera.

GUSTAVE.

Parbleu ! sans cela notre vengeance ne serait pas complète. Il faut que nous puissions rire à ses dépens.

GOURVILLE.

Surtout, prends l'air bien amoureux, bien sentimental; on ne triomphe des grandes vertus que par les grandes passions.

GUSTAVE.

Parbleu ! n'allez-vous pas m'apprendre ce qu'il faut faire?

GOURVILLE.

Non, mon ami, non, je n'ai pas tant d'esprit, tant d'adresse que toi ; et je te laisse combiner ton plan d'attaque. (A part.) A merveille, les voilà aux prises, et ils ne feront maintenant que ce qui me plaira.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Allons, mon cher, il y va de ta gloire,
Point de scrupule, il faut soumettre un cœur;
Je fais ici des vœux pour ta victoire,
Mais je rirai si tu n'es pas vainqueur.

GUSTAVE.

De mon adresse elle sera victime.

GOURVILLE.

Je te croirai quand tu triompheras.

GUSTAVE.

On est touchant, quand on exprime
Le tendre amour que l'on n'éprouve pas.

(Gourville sort.)

SCÈNE V.

GUSTAVE, seul.

Ah! elle me défie! elle se moque de moi! Une petite provinciale qui ne doit sa tranquillité qu'à ma bonté d'âme et à ma clémence... car, jusqu'à présent, je n'ai seulement pas fait attention à elle; et franchement j'ignore pourquoi je l'ai épargnée : car, maintenant que j'y pense, elle n'est vraiment pas mal. De la tournure, une physionomie expressive et de la fierté! Ah! nous verrons; oui, morbleu! nous verrons... Seulement, comme le disait mon oncle, j'ai mal commencé. Depuis trois jours, ne m'être pas occupé d'elle, et tout à l'heure encore, ce déjeuner que j'ai demandé avec tant d'instances...

AIR du vaudeville *Les Amazones.*

C'est une faute, on doit aux yeux des belles
Paraître toujours assidu;
En amour, il faut auprès d'elles,
Souvent placer à fonds perdu :
Oui, par une prudence extrême,
Et dût-on ne rien éprouver,
Il faut toujours leur dire qu'on les aime;
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Maintenant, pour bien faire, il faudrait refuser ce déjeuner. Oui, mais le moyen? Ah! j'ai le repas du chasseur, le morceau de pain solitaire. (Le mangeant avidement.) Allons, allons, résignons-nous; en temps de guerre, il ne faut pas être si difficile, et voilà les hostilités qui commencent. D'ail-

leurs, j'avais besoin de cela. (Parlant la bouche pleine.) On ne peut pas chasser toute la journée, et ce sera une distraction sédentaire.

AGATHE, en dehors.

C'est bien, c'est bien.

GUSTAVE.

La voici, attention!

(Il met dans sa poche le reste du morceau de pain, s'essuie la bouche avec la main, s'assied vivement près de la table, et prend un livre qui lui tombe sous la main.)

SCÈNE VI.

GUSTAVE, AGATHE.

AGATHE.

Enfin, monsieur, vos vœux sont exaucés, et vous trouverez dans la salle à manger tout ce que j'ai pu réunir de mieux... eh bien! ne m'entendez-vous pas?

GUSTAVE.

Ah! c'est vous, madame! mille pardons! Vous aviez la bonté de m'annoncer?...

AGATHE.

Une chose bien intéressante pour vous : le déjeuner!

GUSTAVE.

Eh! mon Dieu! c'est vrai, je n'y pensais plus. La lecture de ce roman...

AGATHE.

Vous appelez cela un roman! les œuvres de *Racine.*

GUSTAVE, à part, et jetant les yeux sur le livre.

Dieu! je ne l'avais pas regardé! (Haut.) Eh! mais, s'il est vrai que le meilleur roman soit celui qui peint le mieux les faiblesses du cœur, n'ai-je pas raison de regarder Racine

comme le plus tendre et le plus touchant des romanciers?

AGATHE, souriant.

J'aime assez cette idée; mais ce qui m'étonne, c'est qu'elle vous soit venue.

GUSTAVE.

A moi, madame? et pourquoi donc?

AGATHE.

Je ne sais; mais il me semble qu'un grand chasseur tel que vous n'a pas le temps...

GUSTAVE.

N'a pas le temps de penser, n'est-il pas vrai? c'est là ce que vous vouliez dire, et ce mot m'explique pourquoi depuis trois jours vous avez si rarement daigné m'adresser la parole.

AGATHE.

Moi! monsieur...

GUSTAVE.

Je ne vous en fais pas de reproches, c'était par indulgence, par bonté d'âme : vous ne me supposez pas en état de vous comprendre.

AGATHE.

Me préserve le ciel d'avoir jamais de pareilles idées! pour vous le prouver, monsieur, revenons à Racine. Que lisiez-vous?

GUSTAVE, ouvrant le livre et le lui montrant.

Vous le voyez, c'était *Phèdre*, et j'admirais le caractère d'Hippolyte. J'avoue que c'est mon héros; ce ne doit pas être le vôtre, madame, car c'était aussi un chasseur; mais pour moi je trouvais de la vérité dans cet homme qui fuit le monde, qui cherche la solitude des bois, et que l'on croit dur, farouche, indifférent, tandis que, sous les dehors les plus insensibles, il cache l'amour le plus tendre. C'était là, madame, le sujet de mes réflexions, et j'y pensais encore quand vous êtes venue.

AGATHE, à part.

Eh! mais, quel changement dans ses manières! Gourville aurait-il raison? (Haut.) Quoi! monsieur, vous croyez que dans le monde, que de nos jours, un pareil caractère est possible?

GUSTAVE.

Oui, madame; il y a beaucoup de jeunes gens que vous croyez fiers et suffisants, et qui ne sont au contraire qu'amoureux et timides. Vous les supposez très-contents d'eux-mêmes; du tout, ils ne le sont pas; mais ils veulent cacher sous un air d'intrépidité la gêne ou l'embarras qu'ils éprouvent.

AIR : Que d'établissements nouveaux. (*L'Opéra-Comique.*)

J'en conviens, ils semblent souvent
Tout remplis de leur importance;
Mais un trouble secret dément
Et leur audace et leur aisance :
A des riens prompts à s'attacher,
Ils parlent, dans leur vain délire,
De mille choses, pour cacher
La seule qu'ils n'osent pas dire.

Oui, madame, j'en suis certain, telle personne qui cherchait à vous plaire s'y est pris beaucoup plus mal et a moins bien réussi que telle autre dont le cœur était libre et indifférent. (La regardant.) Convenez-en franchement, n'ai-je pas raison?

AGATHE, un peu émue.

Mais vous me faites là une demande à laquelle je pourrais difficilement répondre. Depuis mon veuvage, vivant à peu près seule dans cette campagne, je n'ai jamais trouvé personne qui cherchât à me plaire.

GUSTAVE.

Quoi! madame, n'ai-je donc pu me faire comprendre? et seriez-vous assez cruelle...

AGATHE, cherchant à sourire.

Cruelle! oui, vous avez raison; je le serais en effet, si je prolongeais cet entretien. Vous oubliez que depuis ce matin vous n'avez rien pris, et que votre déjeuner vous attend.

GUSTAVE.

Eh! madame, de grâce, brisons là. Que vous refusiez de m'entendre, je devais le prévoir; et je sens maintenant combien était sage le parti que j'avais pris de vous éviter et de garder le silence; mais enfin, puisque, malgré moi, j'ai osé parler, contentez-vous de me punir par votre indifférence, et n'ajoutez pas, par vos railleries, aux tourments que je souffre déjà.

AGATHE, à part.

Que dit-il? (Haut.) Moi, monsieur! d'où viennent ces reproches? qu'ai-je donc fait? de quel crime suis-je coupable?

GUSTAVE.

Quel crime? ah! c'est vous maintenant qui ne pourriez pas me comprendre; vous qui vous faites un jeu d'inspirer un sentiment que vous ne sauriez éprouver, vous dont la coquetterie...

AGATHE.

Moi, coquette! Qui a pu vous donner une pareille idée? On vous abuse, monsieur, et je tiens trop à votre estime, pour ne pas vous détromper... (Hésitant un peu.) sans ajouter beaucoup de foi à la tendresse dont vous me parliez tout à l'heure...

GUSTAVE.

Quoi! vous pouvez penser?...

AGATHE, le regardant.

Non, je ne vous en crois pas capable : je n'ai rien fait d'ailleurs qui méritât un pareil procédé; mais c'est un léger caprice, une idée du moment. (En riant.) A la campagne, il faut bien s'occuper.

GUSTAVE.

Et si vous-même, vous vous abusiez? (Avec expression.) si cet amour était véritable?

AGATHE, émue et changeant de ton.

S'il l'était, je croirais qu'un tel aveu mérite mon amitié, ma confiance, et je répondrais : Cette femme que vous croyez légère et frivole est susceptible au contraire des sentiments les plus vrais et les plus tendres; mais ses goûts lui font rechercher le calme et la solitude. Les vôtres, monsieur, vous appellent dans le monde, où vous êtes destiné à briller. Nous sommes donc peu faits l'un pour l'autre; votre malheur et le mien seraient la suite d'un pareil attachement, et s'il est aussi profond que vous le dites, hâtons-nous d'y porter remède en cessant de nous voir. Voilà ce que je vous dirais, monsieur, si nous en étions là... mais j'ose espérer qu'il n'en est rien, et que vous nous resterez.

(Elle lui fait la révérence, et sort.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, seul, la regardant sortir.

Eh bien! elle me quitte, elle s'éloigne. Allons, je ne m'attendais pas à une pareille défense, et j'ai trouvé un adversaire digne de moi. Il y a eu un moment où j'étais fort embarrassé; et si la conversation avait continué, je crois vraiment que j'allais parler de bonne foi et sérieusement. Bon! quelle idée! il faut bien m'en garder. Il n'y a que cela qui puisse rendre la partie égale; car si je m'avisais d'aimer cette femme-là, je ne serais plus de force. Elle a un art, une finesse! elle ne se livre jamais, et profite de tous les avantages. Malgré cela, j'ai fait ma déclaration, ce qui était le plus difficile; et elle a eu beau faire, j'ai vu qu'elle en était flattée; car sa gaîté, son enjouement, provenaient moins du désir de me railler que du contentement intérieur qu'elle éprouvait. Allons, le premier pas est fait, continuons.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GOURVILLE.

Eh bien! mon ami, quelle nouvelle? comment cela va-t-il?

GUSTAVE.

Très-bien, mon oncle, et vous avez raison : elle est charmante, vive, légère, spirituelle et coquette! coquette d'autant plus redoutable qu'elle affecte de ne pas l'être, et que si je n'avais pas été prévenu par vous, j'y aurais été pris tout le premier.

GOURVILLE.

N'est-ce pas que j'ai bien fait? Tu crois donc que tu finiras par te faire aimer?

GUSTAVE.

Oui, mon oncle, j'ai bonne espérance; mais c'est plus difficile que je ne croyais, parce que vous comprenez bien qu'une femme qui est tout à fait insensible...

GOURVILLE.

Prends garde, prends garde! c'est que je crois qu'elle ne l'est pas. Tout à l'heure au salon, une de ses tantes lui a parlé d'un jeune homme qu'elle protége, et qui la demande en mariage.

GUSTAVE.

Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

GOURVILLE.

Eh! mais, elle n'en a pas paru fort éloignée. C'est un homme qu'elle a vu plusieurs fois, et qui a un bel état dans le monde.

GUSTAVE.

Et vous croyez qu'elle accepterait?

GOURVILLE.

Ma foi, si tu ne te dépêches pas de la subjuguer entièrement, elle va profiter du peu de bon sens que tu lui laisses pour faire un mariage raisonnable.

GUSTAVE.

C'est ce qu'il faudra voir! non pas que j'y tienne, car vous sentez bien, mon oncle, que ce n'est que pour notre gageure, mais je veux la gagner.

GOURVILLE.

Eh bien! empêche le courrier de partir, car madame de Melval nous a dit qu'elle allait s'enfermer dans sa chambre pour faire réponse au prétendu.

GUSTAVE.

Elle le refusera, mon oncle, elle le refusera, j'en suis sûr; et je n'ai pas envie de la voir dans ce moment, parce que ce serait montrer trop d'ardeur, trop d'empressement.

GOURVILLE.

Tu as peut-être raison; et si tu veux, nous irons promener ensemble.

GUSTAVE.

Certainement, je ne demanderais pas mieux... (Lafleur entre tenant un paquet de lettres.) Mais tenez, voici Lafleur qui vous apporte vos lettres; je ne veux pas vous empêcher de les lire.

(Gustave prend les lettres des mains de Lafleur, et les donne à son oncle.)

GOURVILLE.

C'est bien. (A Lafleur.) Sais-tu où est madame de Melval?

LAFLEUR.

Ces dames sont de ce côté, dans la grande allée.

GUSTAVE, le renvoyant.

C'est bien. Adieu, mon oncle, je vous laisse, je vais dormir une heure dans mon appartement.

GOURVILLE.

Je te le conseille, et surtout ne fais pas de mauvais rêves.

(Il s'assied devant la table. Gustave fait semblant d'aller à droite, où est son appartement; puis il marche sur la pointe des pieds, et sort par la gauche, du côté du jardin.)

SCÈNE IX.

GOURVILLE, seul, regardant en dessous, et partant d'un éclat de rire.

A merveille ! si je voulais m'amuser à le suivre, je le trouverais, j'en suis sûr, dans la grande allée. Ah ! l'on se cache déjà de moi, c'est bon signe, et mon cher neveu est déjà pris plus qu'il ne le croit lui-même. D'un autre côté, j'ai vu revenir Agathe ; elle était émue, agitée, et deux ou trois fois je lui ai adressé la parole sans qu'elle m'entendît ; mais, je n'ai pas voulu en parler à Gustave ! diable ! il se négligerait. Pour le tenir en haleine, il lui faut des obstacles. Encore deux ou trois, et je le garantis amoureux fou. Eh bien ! était-ce donc si difficile ! voilà deux personnes qui se détestaient ; et déjà, grâce à moi, sans qu'elles s'en doutent... allons, j'ai eu tort de ne pas me lancer dans la politique ; j'aurais fait de grandes choses. Hein... qu'est-ce que c'est ? des lettres de Paris; une autre de Bagnères. Brisons cette enveloppe. Je m'en doutais, c'est ce qu'on devait m'envoyer, c'est le testament du Commandeur. (Lisant les derniers mots.) Comme on me l'avait annoncé, c'est bien moi qui suis son exécuteur testamentaire. Voyons donc les principales dispositions. Dieu ! quel préambule ! cela ne m'étonne pas, il a toujours été si bizarre, si original ! (Il lit.) « De toutes les « maladies qui menacent l'existence d'un vieux garçon, la « plus terrible et la plus tenace de toutes, ce sont les col- « latéraux ; avec eux, on ne peut vivre ni mourir en paix. « Aussi, j'ai été nuit et jour tellement tourmenté par la

« présence assidue de mes excellents parents, cousins, petits-« cousins, arrière-cousins, que j'institue pour légataire uni-« verselle la seule personne de ma famille qui ne m'ait ja-« mais fait la cour et qui ne m'ait jamais rien demandé, la « seule enfin qui, dans ce moment, ne soit pas auprès de « moi, je veux dire Agathe de Melval. » (S'interrompant.) Dieu! madame de Melval, légataire universelle... elle qui devait à peine espérer une dixaine de mille francs se trouve maintenant à la tête de plus de cent mille livres de rente ! une jeune femme, d'une beauté, d'une douceur, d'un caractère angéliques. Dieu ! qu'est-ce que j'ai fait ? (Reprenant vivement le testament.) Achevons. (Il lit.) « Je désire, mais sans lui en « imposer la condition, qu'Agathe choisisse pour époux mon « ami Gourville, que je nomme mon exécuteur testamentaire, « et que j'exhorte bien sincèrement à avoir des enfants, si « c'est possible, ne fût-ce que pour déshériter ses collaté-« raux. » Ah ! maudit testament ! si je l'avais connu... Donner une femme comme celle-là à mon neveu, quand je pourrais l'épouser, quand le testament m'y autorise, quand elle-même ce matin semblait y consentir ! Oui, mais c'est que ce matin son cœur était libre, je n'avais pas de rival, mon neveu n'y pensait seulement pas, et c'est moi qui ai été lui donner des idées ! Allons, allons, rassurons-nous : heureusement il n'y a pas encore grand mal, les choses ne sont pas bien avancées ; et, puisque c'est moi qui suis cause de tout, je pourrai toujours, quand je le voudrai, détruire ce que j'ai fait.

SCÈNE X.

GOURVILLE, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Ah! mon oncle, vous voilà ? que je suis content de vous retrouver encore ici !

GOURVILLE.

Est-ce qu'il y a des nouvelles?

GUSTAVE.

D'excellentes; et tout va à merveille.

GOURVILLE, à part.

Ah! mon Dieu!

GUSTAVE.

Madame de Melval se promenait dans la grande allée, à côté d'une vieille dame de ses parentes, qui dans ce moment par bonheur a une migraine affreuse. Pour faire le moins de bruit possible, je lui parlais à demi-voix, et de très-près. Vous ne vous imaginez pas le charme d'un pareil entretien; il établit une espèce d'intimité et de mystère : c'est presque un tête-à-tête.

GOURVILLE, à part.

Dieu! est-il mauvais sujet!

GUSTAVE.

En un tour de promenade, on était fatigué; je me propose pour cavalier, et je pressais légèrement contre moi le plus joli bras du monde.

GOURVILLE.

Comment! monsieur, vous avez osé?...

GUSTAVE.

Oh! ce n'est rien encore. J'ai un peu doublé le pas, nous nous sommes presque trouvés seuls. Alors j'ai mis en usage tout ce que l'amour a de plus tendre et de plus touchant. J'ai été pathétique, éloquent, j'ai pleuré; enfin, mon oncle, j'ai été content de moi, et je crois qu'on l'a été aussi, car elle était émue... et un autre avantage de ma position, car vous n'avez pas oublié qu'elle me donnait le bras, le bras gauche...

AIR du Fleuve de la vie.

De mes discours avec adresse
Observant l'effet séducteur,

A chaque mot, avec ivresse
(Montrant son bras.)
Je sentais là battre son cœur.
Ce trouble, cette douce extase
Voulaient, par un silence heureux,
Dire : « *Je vous aime* »... et ses yeux
Ont achevé la phrase.

GOURVILLE.

Comment ! ses yeux ont daigné dire...

GUSTAVE.

En propres termes ; mais elle a fait mieux, elle m'a accordé un rendez-vous.

GOURVILLE.

Un rendez-vous !

GUSTAVE.

Oui. En quittant ces dames, j'ai dit que j'allais entrer au salon, pour y faire de la musique, et je suis sûr que dans un instant elle y va venir.

GOURVILLE.

Pour cela, tu me permettras d'en douter. (A part, regardant dans le jardin.) Dieu ! je l'aperçois.

GUSTAVE, avec joie.

Tenez, tenez, mon oncle, la voyez-vous ? Ah ! que je suis heureux !

GOURVILLE.

Un instant ; elle se promène tranquillement sur cette terrasse.

GUSTAVE.

Mais sans doute, elle ne peut pas venir ici tout de suite. Elle fera négligemment deux tours de promenade, et avant d'entrer dans son appartement, elle passera, *par mégarde*, dans le salon, où elle me trouvera *par hasard*. Voilà toujours comment cela se pratique dans ce que nous appelons un rendez-vous *tacite*.

GOURVILLE, à part.

Je ne l'aurais jamais cru si savant! (Haut.) Mon ami, puisque tu es sûr d'être aimé, voilà le moment de lui déclarer que tout ceci n'est qu'un jeu.

GUSTAVE, un peu embarrassé.

Oui, mon oncle, oui, sans doute; c'est bien là mon intention; d'ailleurs, nous en sommes convenus.

GOURVILLE.

C'est bien. Nous allons nous divertir, (S'asseyant.) et je vais jouir de ton triomphe.

GUSTAVE.

Comment! vous comptez rester là?

GOURVILLE.

Certainement. Sans cela la gageure est manquée, et notre vengeance est nulle. Songe donc que c'est devant moi qu'elle t'a défié!

GUSTAVE.

C'est pour cela que devant vous elle n'osera s'expliquer, ni me faire un aveu. Votre présence va tout gâter.

GOURVILLE.

Eh bien! à la bonne heure.

(Montrant le cabinet à gauche.)

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (*Le Jaloux malade.*)

D'ici je pourrai vous entendre;
Nous allons rire à ses dépens.

GUSTAVE.

Oui; mais d'abord il faut attendre
Et feindre les grands sentiments.

(A son oncle qui est déjà dans le cabinet, et qui tient la porte entr'ouverte.)

Soyez patient, je vous en prie;
Vous sentez bien qu'il me faudra
Jouer d'abord la comédie.

GOURVILLE, à part, le regardant.

Je crois qu'il commence déjà.

La voici.

(Il referme la porte.)

SCÈNE XI.

GUSTAVE, AGATHE.

AGATHE.

Quoi ! monsieur, vous êtes encore au salon ? vous nous aviez quittées pour faire de la musique, et, n'entendant point le piano, je vous croyais sorti.

GUSTAVE.

Non, je n'avais pas encore commencé. (A part.) Dieu ! que c'est gênant que mon oncle soit là !

AGATHE.

Eh bien ! voulez-vous que nous essayons ensemble ce dernier duo d'AUBER ?

GUSTAVE.

Si vous l'exigez, madame, je suis à vos ordres; mais j'ai tant de choses à vous dire !

AGATHE.

A moi ?

(Gourville sort du cabinet, et se tient dans le fond de l'appartement, d'où il entend la conversation.)

GUSTAVE.

Oui, je veux vous parler du sujet qui m'intéresse le plus au monde, et duquel dépend mon bonheur. Vous vous doutez bien, madame, qu'il s'agit de vous.

AGATHE.

Je croyais que vous m'aviez promis tout à l'heure de garder sur ce chapitre-là le silence le plus absolu.

GUSTAVE.

Je vous le demande, est-ce possible? oui, madame, parlez, exigez des preuves, des sacrifices; vous prétendez que j'aime le monde, je l'abandonne pour vous, je renonce à Paris, à tous ses plaisirs. Les lieux que vous habitez seront désormais les seuls qui puissent me plaire, vos goûts seront les miens, vos ordres seront ma loi suprême; et, pour prix de ma tendresse, je ne vous demande qu'une chose.

AGATHE.

Et c'est...

GUSTAVE.

De m'assurer que mon amour ne vous est pas indifférent.

AGATHE.

En vérité, je l'ignore; mais quand je le saurai, je vous promets de vous le dire.

GUSTAVE.

En attendant, puis-je espérer que vous ne répondrez pas à la demande de mariage que l'on vous a adressée ce matin?

AGATHE.

J'ai déjà répondu, ma lettre est écrite.

GUSTAVE.

Et vous l'enverrez?

AGATHE, souriant.

Peut-être; tenez, elle est là-haut, dans mon appartement, sur mon bureau; allez la chercher, et nous verrons ce qu'il faut en faire.

GUSTAVE, lui baisant la main.

Ah! que je suis heureux!

(Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XII.

AGATHE, GOURVILLE.

GOURVILLE, à part.

Si je ne préviens pas son retour, c'en est fait de mes espérances.

AGATHE, avec joie.

Ah! vous voilà, monsieur; si vous saviez! votre neveu...

GOURVILLE.

Ce matin, je vous ai parlé de son amour, parce que j'en étais moi-même persuadé; mais je sais maintenant que sa tendresse n'est qu'un jeu.

AGATHE.

O ciel! qui vous l'a dit?

GOURVILLE.

Lui-même. Il m'a confié, en riant, ses projets.

AGATHE.

Ah! le perfide!

GOURVILLE.

Ce n'est de sa part qu'une légèreté, qu'une inconséquence. J'ai cru de mon devoir de vous prévenir; mais ne me trahissez pas.

AGATHE.

Je vous le jure; mais que ne parliez-vous plus tôt? (A part.) N'importe, du moins il ne jouira pas de son triomphe.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; GUSTAVE.

GUSTAVE, tenant la lettre dans sa main.

Voici cette lettre; elle est adressée à M. Saint-Elme, avocat.

AGATHE, froidement.

Oui, monsieur.

GUSTAVE.

Puis-je, sans indiscrétion, vous demander quel en est le contenu?

AGATHE, de même.

J'ai répondu que sa demande m'honorait infiniment, et que je consentais à le prendre pour époux.

GUSTAVE, riant.

Quoi! vraiment, vous lui aviez écrit?...

AGATHE.

Oui, monsieur; et comme vous m'avez annoncé que vous partiez pour Paris, je vous prie d'avoir la bonté de la faire remettre à son adresse.

(Elle lui fait la révérence et sort.)

SCÈNE XIV.

GUSTAVE, GOURVILLE.

GOURVILLE, partant d'un éclat de rire.

Ah! ah! le trait est impayable, et l'on ne ferait pas mieux dans la capitale.

GUSTAVE, qui est resté stupéfait et la lettre à la main.

Comment? il se pourrait! Qu'est-ce que cela signifie?

GOURVILLE.

Que tu as trop tardé à te moquer d'elle, et que c'est elle qui se moque de toi. Mais c'est ta faute; je t'en avais prévenu. Il n'y a rien d'incertain comme les conquêtes de province.

GUSTAVE.

Je n'en puis revenir encore! Qui, moi, je serais sa dupe? Tant de ruse, tant de coquetterie!

GOURVILLE.

Au bout du compte, vous n'avez rien à vous reprocher : Bien attaqué, bien défendu.

AIR du Pot de fleurs.

Allons, mon cher, d'où vient cet air sinistre ?
Toi qui déjà fus vainqueur tant de fois,
De tes hauts faits le siècle tient registre,
Et le livre de tes exploits,
Livre où l'amour inscrit chaque conquête,
Est déjà tellement complet,
Qu'on n'y pourra trouver un seul feuillet
Pour y consigner ta défaite.

D'ailleurs, je te promets le secret.

GUSTAVE.

Et que m'importent toutes les railleries dont on pourra m'accabler !... elles ne sont rien auprès des tourments que je souffre ; car il n'est plus temps de dissimuler, et je dois vous dire la vérité : oui, mon oncle, je l'aime comme un fou.

GOURVILLE.

Que m'apprends-tu là ? quoi ! cet amour que tu avais voulu feindre...

GUSTAVE.

Je l'éprouvais réellement.

GOURVILLE.

Et moi qui t'admirais !

GUSTAVE.

Plaignez-moi plutôt; car, malgré la manière indigne dont elle m'a traité, je ne puis encore m'habituer à l'idée de renoncer à elle. Mon oncle, il faut que je la revoie, que je lui parle.

GOURVILLE.

Puisqu'elle ne t'aime pas.

GUSTAVE.

C'est égal.

GOURVILLE.

Puisqu'elle en aime un autre.

GUSTAVE.

C'est égal, mon oncle, je veux la revoir.

GOURVILLE.

Et moi, je ne le souffrirai pas; et si tu as totalement perdu la raison, j'en aurai pour nous deux. Qu'est-ce que cela signifie? aller encore t'exposer à ses railleries, à ses mépris, te rendre la fable de toute la société! Allons donc, mon cher, de la fierté, du courage!

GUSTAVE.

Oui, mon oncle; oui, mon bon oncle, je sens que vous me parlez en ami, en ami véritable. Tenez, faites de moi ce que vous voudrez; je me laisse conduire par vous; car, dans ce moment, je ne suis pas en état de prendre un parti.

GOURVILLE.

A la bonne heure. Eh bien! il faut retourner à Paris.

GUSTAVE.

Comment! m'éloigner d'elle!

GOURVILLE.

Ne vas-tu pas recommencer?

GUSTAVE.

Non, mon oncle, non, je vous le promets; et demain ou après-demain au plus tard...

GOURVILLE.

Non pas, mais à l'instant même.

GUSTAVE.

Et comment voulez-vous que je parte ainsi à l'improviste, quand rien n'est disposé?

GOURVILLE.

Ce ne sera pas long. Holà, quelqu'un! (Lafleur entre.) Lafleur, entre vite dans cet appartement. (Il désigne la porte

d'une chambre à droite.) et fais, en cinq minutes, les malles et les paquets de mon neveu. Je t'aiderai s'il le faut.

(Lafleur entre dans la chambre de Gustave.)

GUSTAVE.

Mais une voiture ?

GOURVILLE.

N'ai-je pas ici ma berline ? je te la prêterai ; n'ai-je pas mes gens ? ils sont à ton service ; crois, mon ami, que dès qu'il s'agit de ton repos et de ta tranquillité... je ne te dis que cela, tu dois me connaître.

GUSTAVE.

Oui, mon oncle, mon excellent oncle ; c'est dans des moments comme ceux-là qu'on est heureux d'avoir des parents.

(S'asseyant près de la table, et écrivant.)

GOURVILLE.

Eh bien ! que fais-tu donc ?

GUSTAVE.

Je lui écris, mon oncle.

GOURVILLE.

Qu'est-ce que tu peux lui dire ?

GUSTAVE.

Je n'en sais rien, mais je lui écris.

GOURVILLE.

Et à quoi bon ? pour essuyer de nouveaux refus ? Car apprends tout ce que j'ai fait auprès d'elle en ta faveur... je voulais vous marier ensemble.

GUSTAVE, se relevant.

Il se pourrait ?

GOURVILLE.

C'était ma seule idée, mon seul but ; mais tous mes efforts ont été inutiles. Ainsi, je te le répète, nous n'avons plus rien à faire ici ; pour notre honneur, il faut partir. Voici justement Lafleur avec tous tes effets. (Lafleur sort de la

chambre de Gustave; il porte quelques paquets.) Eh bien! et le chapeau, et les gants de mon neveu?

LAFLEUR.

C'est que j'allais d'abord porter ces paquets.

GOURVILLE, les prenant.

Donnez, donnez, je m'en charge... (Lafleur rentre dans la chambre.) Je vais les faire placer sur la voiture, en même temps j'envoie chercher les chevaux; la poste est à cent pas d'ici, et dans dix minutes tu seras... nous serons sur la grande route, car je t'accompagnerai jusqu'à l'autre poste, (A part.) pour plus de sûreté.

(Il sort.)

SCÈNE XV.

GUSTAVE, puis LAFLEUR.

GUSTAVE.

Quel homme! il ne me donne seulement pas le temps de me reconnaître... Ah! quelle idée! si, pendant qu'il est descendu, je pouvais entrevoir madame de Melval... (A Lafleur qui revient et lui présente ses gants et son chapeau.) Tiens, mon garçon, voilà une pièce d'or, porte vite ce billet à ta maîtresse, et rapporte-moi la réponse.

(Lafleur sort.)

SCÈNE XVI.

GUSTAVE, seul.

Je lui demande cinq minutes d'entretien, pourra-t-elle me refuser? mais si elle tarde, c'est fait de moi. (Regardant par la croisée du fond.) Voilà déjà mon oncle qui a placé tous les paquets sur la voiture... Grands dieux! déjà les chevaux...

Mon oncle donne ses ordres au postillon, au palefrenier; il est partout, il se multiplie... le voilà qui m'appelle. (Criant par la fenêtre.) Voilà! voilà, je suis à vous. Et ce Lafleur qui ne revient pas. Ah! quel bonheur! c'est lui.

SCÈNE XVII.

GUSTAVE, LAFLEUR.

GUSTAVE.

Eh bien! la réponse?

LAFLEUR, lui montrant la lettre déchirée.

Voilà, monsieur : on l'a déchirée sans la décacheter, et madame a dit devant moi à sa femme de chambre : « Fermez la porte de mon appartement; je ne veux voir personne, et je ne descendrai au salon que quand il sera parti. »

GUSTAVE, à part.

C'en est donc fait! aucun moyen de parvenir jusqu'à elle! Elle se montrera seulement quand elle sera bien sûre de mon départ, quand elle aura entendu rouler cette maudite berline... Dieu! quel projet! s'il pouvait réussir... (Regardant par la fenêtre.) Tout est prêt... Le postillon est à cheval, la grande porte de la cour est ouverte... Dans son impatience mon oncle est déjà monté dans la voiture... (A Lafleur.) Lafleur, dix louis pour toi, et autant pour le postillon, s'il exécute mes ordres. Que, sans faire attention aux cris, aux menaces, aux imprécations de mon oncle, il parte sur-le-champ, ventre à terre, pendant l'espace d'une lieue, et qu'il revienne de même.

LAFLEUR.

Comment! monsieur?

GUSTAVE.

Vingt louis pour vous deux.

LAFLEUR.

Mais encore...

GUSTAVE.

Eh! va donc! c'est une gageure.

LAFLEUR.

Ah! c'est une gageure... Oh! alors...

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

GUSTAVE, seul.

Allons, avant que mon oncle soit de retour de sa promenade obligée, j'ai au moins vingt-cinq minutes devant moi. A merveille! le coup de fouet est donné, les chevaux s'élancent, le pavé de la cour a retenti. Pourvu que ma ruse réussisse, et que le bruit fasse sortir madame de Melval de son appartement. Dieu soit loué! je respire; c'est elle! ne nous montrons pas.

(Il se cache.)

SCÈNE XIX.

GUSTAVE, caché, AGATHE.

AGATHE, entrant, et regardant par la croisée.

Grâce au ciel, il s'éloigne, il n'est plus ici... le perfide! Oser encore m'écrire! et que pouvait-il me dire? Oui, sans doute, furieux de voir ses projets déjoués, il voulait de nouveau chercher à abuser de ma faiblesse, de ma crédulité. (Regardant autour d'elle.) Sa présence en ces lieux me faisait mal, il me tardait de me trouver seule, et maintenant j'éprouve un froid mortel, un vide affreux. (Mettant la main sur son cœur.)

Ah! c'est là que sont mes tourments! J'ai dû le congédier, ne pas lire sa lettre, le bannir de mon cœur; j'ai fait mon devoir; mais je suis trop malheureuse. Pourquoi maintenant retenir mes larmes? ah! pleurons-le du moins, puisqu'il n'en saura rien.

GUSTAVE, qui s'est approché derrière elle pendant ces derniers mots.

Dieu! qu'ai-je entendu?

AGATHE, se retournant et l'apercevant.

Encore ici! Quelle est cette trahison? Monsieur, voulez-vous me perdre?

GUSTAVE.

Non, mais je viens à vos pieds implorer ma grâce. Malgré vos mépris, je vous adorais toujours, et maintenant que ma tendresse est partagée, j'en mourrai, je crois, d'amour et de bonheur.

AGATHE.

Laissez-moi; espérez-vous me tromper encore?

GUSTAVE.

Moi! jamais. Je vous dois la vérité.

AIR de Céline.

Blessé de votre indifférence,
Irrité de votre rigueur,
J'avais d'abord, dans ma vengeance,
Juré de dompter votre cœur :
Oui, je voulais vous séduire et vous plaire,
Oui, je voulais un triomphe complet,
Et tout ce que je voulais faire,
Sans le vouloir vous l'avez fait.

AGATHE.

Ah! dois-je vous croire?

GUSTAVE.

Oui, jamais d'autre pensée n'est entrée dans mon âme; et pour vous le prouver, soyez ma femme, ma compagne, mon amie : daignez accepter ma main.

AGATHE.

Qui? vous, mon mari! Vous ignorez donc, monsieur, que je n'ai presque rien, que la fortune que j'attends est au moins incertaine? et vous... seul héritier d'un oncle aussi riche, vous qui avez de si belles espérances!...

GUSTAVE.

Ah! que je suis heureux! il est donc un sacrifice que je puis vous faire, une preuve d'amour que je peux vous donner!

AGATHE.

Mais votre oncle daignera-t-il consentir?

GUSTAVE.

Sans hésiter; il voulait d'abord nous marier, et il n'y a renoncé que parce qu'il a cru que vous ne m'aimiez pas.

AGATHE.

Lui, au contraire : il voulait nous unir, et il n'a changé d'idée que parce qu'il a cru que vous me trompiez.

GUSTAVE.

Il était comme nous, il était dans l'erreur.

AGATHE.

Il s'abusait sur nos véritables sentiments.

GUSTAVE.

Ce cher oncle! quelle sera sa joie!

AGATHE.

Mais où donc est-il?

(On entend un grand bruit de voiture.)

GUSTAVE.

Tenez, le voilà qui revient en berline. (Allant à la fenêtre, et criant.) Mon oncle, mon oncle, montez vite! (A Agathe.) Par amitié, par intérêt pour moi, il voulait m'arracher d'ici; et ne pouvant me soustraire à son active surveillance, pour le faire sortir, lui, de la maison, et vous, de votre appartement, j'ai imaginé à l'improviste de l'envoyer promener pendant quelques instants.

SCÈNE XX.

LES MÊMES; GOURVILLE.

GOURVILLE.

Corbleu! qu'est-ce que c'est qu'une pareille plaisanterie? Deux lieues en un quart d'heure! et j'avais beau crier : Arrête, arrête, postillon...

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Sans m'écouter il courait ventre à terre,
Comme le vent il devait m'entraîner.

GUSTAVE.

Ce n'était rien, calmez votre colère,
Car c'est moi seul qui venais d'ordonner...

GOURVILLE.

Comment! c'est toi qui m'as fait promener?

GUSTAVE.

Pour m'obéir il était à son poste.
(Montrant Agathe.)
Mais apprenez qu'enfin j'obtiens sa main :
Pendant que vous couriez la poste,
J'ai fait bien du chemin.

AGATHE.

Oui, monsieur, apprenez notre bonheur.

GUSTAVE.

Partagez notre ivresse.

AGATHE.

Nous nous sommes expliqués.

GUSTAVE.

Nous nous sommes tout avoué.

AGATHE.

Il ne voulait pas me tromper.

GUSTAVE.

Elle n'aime que moi.

GOURVILLE.

Comment! il se pourrait! voyez pourtant ce que c'est que de s'entendre!

AGATHE.

Mais nous n'oublierons jamais votre généreuse amitié.

GUSTAVE.

Ni vos excellentes intentions.

AGATHE.

C'est à vous que nous devons tout.

GUSTAVE.

Notre bonheur est votre ouvrage.

GOURVILLE.

Eh bien! eh bien! mes enfants, qu'est-ce que je voulais? qu'est-ce que je demandais? de vous voir unis; et pour en arriver là, je peux me vanter que vous m'avez donné assez de mal.

GUSTAVE.

Oh! le meilleur des parents!

GOURVILLE.

Oui, tu as raison, le meilleur des parents, car tu ne sais pas encore tout ce que je te donne.

GUSTAVE.

Non, mon oncle, je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète encore, je ne veux rien de vous ni de votre fortune.

GOURVILLE, *à Agathe.*

Concevez-vous qu'il ne veuille même pas me laisser la satisfaction de lui faire un sort? mais, corbleu! si vous refusez mes bienfaits, il faudra bien que vous acceptiez ceux de

mon ami le Commandeur. (A Agathe, lui donnant le testament.) Tenez : légataire universelle, et cent mille livres de rente.

AGATHE.

O ciel ! que dites-vous ?

GOURVILLE, frappant sur l'épaule de son neveu.

Oui, mon garçon, cent mille livres de rente.

GUSTAVE, froidement.

Ah ! tant mieux.

GOURVILLE.

AIR du vaudeville de Turenne.

De ma surprise, plus j'y pense,
Je ne puis revenir encor ;
Avec ce calme et cette indifférence,
Tu reçois un pareil trésor !

GUSTAVE, avec tendresse, prenant la main d'Agathe.

C'est que déjà j'étais propriétaire
D'un bien qui rend les autres superflus ;
Et qu'importe un trésor de plus,
Lorsque l'on est millionnaire ?

AGATHE, qui a lu le testament.

Grand Dieu ! d'après ce testament, votre oncle avait des droits sur ma main, et il y a renoncé en votre faveur.

GUSTAVE.

Comment ! me céder une pareille femme et une pareille fortune !

GUSTAVE et AGATHE.

Ah ! le bon oncle, l'excellent oncle !

GOURVILLE.

Oui, mon ami, voilà comme je suis.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Heudier.

AGATHE.

Ce testament, lorsque j'y pense,
Pourra faire plus d'un jaloux ;
Je lui devrai notre opulence,
Mais mon bonheur dépend de vous :
Prenez garde, car en ménage,
J'entends dire que, bien souvent,
Par un contrat de mariage
L'amour a fait son testament.

GOURVILLE.

J'ignore si du mariage
Je formerai les nœuds charmants;
(A son neveu.)
Quoi qu'il en soit, mon héritage
Ne peut manquer à vos enfants.
Pour les actes devant notaire,
Je m'en tire assez galamment;
Mais pour ceux qu'on passe à Cythère,
J'ai déjà fait mon testament.

GUSTAVE, à Agathe.

Vaincu par l'esprit et la grâce,
Près de vous le bonheur m'attend;
Adieu l'inconstance et la chasse ;
Jadis c'était bien différent :
En campagne ou bien en conquête
Dès qu'on me voyait... sur-le-champ
Les rivaux faisaient leur retraite,
Et les perdreaux leur testament.

AGATHE, au public.

L'auteur m'a dit avec tristesse
(De frayeur se sentant mourir) :
Je donne et lègue cette pièce
Au public, s'il veut l'applaudir ;

Cette clause est très-nécessaire,
L'acte serait nul autrement;
Ah! messieurs, prouvez qu'au parterre
Vous acceptez le testament!



LE COIFFEUR

ET

LE PERRUQUIER

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. MAZÈRES ET SAINT-LAURENT.

THÉATRE DU GYMNASE. — 15 Janvier 1824.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. DESROCHES, propriétaire	MM.	DORMEUIL.
ALCIBIADE, coiffeur.		NUMA.
POUDRET, perruquier		BERNARD-LÉON.
PETIT-JEAN, domestique de M. Desroches		BORDIER.
Mlle DESROCHES, sœur de M. Desroches.	Mmes	BELLECOUR.
JUSTINE, nièce de Poudret, et filleule de Mlle Desroches.		VIRGINIE DÉJAZET.

A Paris, à la Place Royale.



LE COIFFEUR
ET
LE PERRUQUIER

Un salon. — Porte au fond. Deux portes latérales. A droite, un guéridon recouvert d'un tapis de serge verte. A gauche, une table et tout ce qu'il faut pour la toilette.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DESROCHES, Mlle DESROCHES.

DESROCHES.

Ah çà! tâchons de nous entendre, si nous pouvons. Vous voici arrivée à un âge décisif : à celui où il faut rester fille, ou prendre un mari.

Mlle DESROCHES.

AIR : Connaissez mieux le grand Eugène. (Les Amants sans amour.)

Mais mon âge est encor, mon frère,
Fort raisonnable, Dieu merci.

DESROCHES.

Hélas! que n'êtes-vous, ma chère,
Aussi raisonnable que lui!

Mlle DESROCHES.

Je n'ai compté jusqu'ici, je m'en vante,
Que des printemps.

DESROCHES.

Le fait est clair;
Mais, au total, quand on en a cinquante,
Ça peut déjà compter pour un hiver.

Mais les romans que vous lisez tous les jours, sans compter ceux que vous composez...

Mlle DESROCHES.

C'est-à-dire, monsieur Desroches, que parce que je suis votre pupille, vous vous croyez le droit...

DESROCHES.

Du tout; je ne suis plus votre tuteur : depuis longtemps vous êtes majeure, et maîtresse de vous-même. Mais j'ai du moins conservé le droit de remontrance, et je puis vous demander pourquoi, chaque jour, vous vous plaignez de rester fille, et pourquoi vous n'acceptez pas le parti que je vous propose. M. Durand, un avoué de province, est pourtant un garçon d'esprit, un parfait honnête homme, à qui j'ai donné parole, et qui doit arriver cette semaine; pourquoi n'en voulez-vous pas?

Mlle DESROCHES.

Pourquoi? Parce que j'espère trouver mieux.

DESROCHES.

Mais voilà trente ans que vous espérez ainsi; et si je ne craignais de vous fâcher, je vous dirais :

« Belle Philis, on désespère
« Alors... »

Mlle DESROCHES.

Aussi, c'est votre faute : pourquoi vous obstiner à rester au Marais? Croyez-vous que les jeunes gens à la mode viendront nous y chercher?... et le moyen de trouver un mari quand on demeure à la Place Royale?

DESROCHES.

D'abord, ma sœur, Ninon y demeurait.

Mlle DESROCHES.

Aussi, est-elle restée fille.

DESROCHES.

Ah! vous appelez cela rester fille? vous êtes bien honnête! Mais je ne vois pas, moi, pourquoi vous en voulez tant à notre Marais. Ce n'est pas parce que j'ai l'honneur d'y être propriétaire, mais trouvez-moi donc un plus beau quartier! Un air pur, des rues superbes! une population paisible... tous parapluies à canne!

Mlle DESROCHES.

A la bonne heure; mais c'est province... le Marais n'est pas dans Paris.

DESROCHES.

D'accord; mais vous conviendrez qu'il en est bien près.

Mlle DESROCHES.

Eh bien! prouvez-le-moi en me menant ce soir au spectacle.

DESROCHES.

Je ne vous empêche pas d'y aller avec Justine, votre filleule; mais moi je vais passer la soirée chez mon ami Dumont. (Il appelle.) Justine, as-tu averti ton oncle, M. Poudret, mon perruquier?

JUSTINE, en entrant.

Oui, monsieur; mais il était en bas, dans sa boutique, à parler politique avec le marchand de vins; ça fait qu'il ne m'aura peut-être pas entendue.

DESROCHES.

Retournes-y, et qu'il vienne me raser. Tous ces perruquiers sont si bavards, et celui-là, surtout!... même quand il est seul, il ne peut pas se faire la barbe sans se couper; et pourquoi? Parce qu'il faut qu'il se parle à lui-même... Adieu, ma sœur; sans rancune; bien du plaisir ce soir!

SCÈNE II.

Mlle DESROCHES, JUSTINE.

Mlle DESROCHES.

Oui, bien du plaisir!... (A Justine.) Tu l'entends : voilà comme sont les frères.

JUSTINE.

Ah bien! mon oncle Poudret est encore pire; car enfin M. Desroches, votre frère, veut bien entendre parler de mariage, et tout ce qu'il dit là-dessus me semble assez raisonnable. Pourquoi ne voulez-vous pas de M. Durand, qui me paraît un mari comme un autre? et c'est déjà beaucoup!

Mlle DESROCHES.

Ah! Justine, tu ne peux pas me comprendre! S'il était le premier en date, je ne dis pas; mais quand le cœur est déjà prévenu par une inclination antérieure!

JUSTINE.

Quoi! mademoiselle, vous avez une inclination?

Mlle DESROCHES.

D'autant plus violente, qu'elle a été spontanée dans le principe, et qu'elle est sans espoir dans ses conséquences; car qui sait si jamais nous pourrons nous rencontrer?

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de ce quartier?

Mlle DESROCHES.

C'est ce que je ne puis dire.

JUSTINE.

Est-ce qu'il n'est pas de Paris?

Mlle DESROCHES.

Je n'en sais rien.

JUSTINE.

Mais, au moins, vous le connaissez?

Mlle DESROCHES.

Oui, certes; je connais son cœur; mais pour son nom et son adresse, je les ignore totalement. Un bel inconnu, un jeune homme que j'ai vu la semaine dernière à Meudon, dans une partie de campagne : la mise la plus élégante, la coiffure la plus soignée; et une voiture, un jockey, tout ce qu'il y a de mieux !... Juge, après cela, si je peux penser à M. Durand! Si, tu savais, Justine, ce que c'est qu'un amour contrarié, ou une inclination sans résultat!

JUSTINE.

Allez, allez, je le sais aussi bien que vous, et depuis longtemps. Est-ce qu'autrefois mon oncle Poudret n'avait pas dans sa boutique un jeune apprenti qui était de mon âge? est-ce que nous n'avions pas juré de nous aimer toujours?

Mlle DESROCHES.

Eh bien! pourquoi n'êtes-vous pas mariés?

JUSTINE.

C'est l'ambition qui en est cause : mon oncle consentait à nous unir, à condition que son élève lui succéderait et prendrait son fonds de boutique; mais lui qui était jeune, qui avait de l'ardeur, qui ne demandait qu'à parvenir, n'a pas voulu être perruquier : il aspirait à être coiffeur! et mon oncle, qui tenait à la poudre et aux anciennes idées, s'est brouillé avec lui, et ils ne se voient plus.

Mlle DESROCHES.

Et qu'est devenu ton amant?

JUSTINE.

Il est devenu un monsieur comme il faut, un artiste à la mode; il demeure rue Vivienne; il a un salon pour la coupe des cheveux, et une école de perfectionnement : il s'appelle M. Alcibiade.

Mlle DESROCHES.

Alcibiade ! c'est un beau nom.

JUSTINE.

Et puis, il est si joli garçon, si aimable, et il a tant de talent ! aussi je trouve tout naturel qu'il ait de l'ambition et qu'il cherche à faire fortune... Vous sentez bien qu'il serait plus agréable pour moi d'être dans un beau salon, avec des miroirs et des meubles en acajou. Mais j'ai peur que toutes ces splendeurs ne l'éblouissent, que l'*huile de Macassar* ne lui porte à la tête, et qu'il ne finisse par m'oublier.

Mlle DESROCHES.

Allons, ne vas-tu pas être jalouse ?

JUSTINE.

Écoutez donc ! il coiffe le faubourg Saint-Germain, la Chaussée-d'Antin, et même la nouvelle Athènes !

AIR : Du partage de la richesse. (*Fanchon la vielleuse.*)

Plus d'une dame, et jolie et coquette,
Dont le peignoir embellit les attraits,
En négligé l'admet à sa toilette...
Je sais qu'il m'est fidèle... mais
Les occasions rend'nt tout facile ;
On dit qu'aux ch'veux il faut les prendr' soudain...
Jugez alors si j' dois être tranquille,
Lui qui les a tous les jours sous la main !

Aussi je prévois qu'un jour j'aurai bien des chagrins ! Mais enfin, ça m'est égal, je me risque; et pourvu que je devienne un jour madame Alcibiade... Ah, mon Dieu ! c'est mon oncle !

SCÈNE III.

LES MÊMES; POUDRET, avec une cafetière, une serviette et un plat à barbe.

POUDRET, parlant en dehors.

Eh bien! eh bien! c'est bon; si M. Desroches m'attend, il fallait donc le dire, je ne pouvais pas le deviner; pour être perruquier, on n'est pas sorcier. (A mademoiselle Desroches.) Mademoiselle, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble serviteur, si j'en suis capable.

Mlle DESROCHES, d'un air protecteur.

Bonjour, bonjour, Poudret; comment va la santé?

POUDRET.

Ah! mademoiselle, ça va bien, quant au physique; (Montrant la mâchoire et l'estomac.) tout ceci fait très-bien ses fonctions. (Faisant le geste de la houppe.) Mais ceci, ah! mademoiselle, décadence totale!

Mlle DESROCHES.

Vous vous plaignez toujours!

POUDRET.

Voilà un mois que j'ai changé de local, et que j'ai loué une boutique dans la maison de M. Desroches, et ça ne va pas mieux. Ah! mademoiselle, les perruquiers sont bien bas! ils sont bien bas, les pauvres perruquiers!

Mlle DESROCHES, souriant.

Ce pauvre Poudret!

POUDRET.

Plaignez-moi, mademoiselle, vous avez bien raison. Le monde est infesté de charlatans qui démoralisent la coiffure publique. Les barbares! tout est tombé sous leurs ciseaux : les queues, les bourses, les crapauds, les boudins, les cata-

couas, les chignons, les crêpés, les toupets et les poufs! Voilà l'effet des nouvelles inventions!

JUSTINE.

Mais enfin, mon oncle, si toutes ces belles choses-là ne sont plus à la mode?

POUDRET.

Je vous vois venir... vous allez me faire l'éloge des coiffures modernes; je sais dans quelles intentions.

JUSTINE.

Moi! du tout; mais enfin...

POUDRET.

Taisez-vous, ma nièce, taisez-vous; vous êtes jeune, très-jeune, mais cela vous passera; cela vous passera avec l'âge. (Montrant mademoiselle Desroches.) Demandez à mademoiselle; votre inexpérience se laisse séduire par de nouvelles inventions : *l'Huile de Macassar*, *l'Eau de Vénus*, *le Baume de la Mecque*, et cent autres balivernes qu'ils appellent, je crois, des *cosmétiques*, et qui ne font pas plus pousser de cheveux que dans le creux de la main. Ah! si vous aviez usé de la moelle de bœuf, de la graisse d'ours et de la peau d'anguille! Voilà les vrais conservateurs du cheveu! Alors c'était le bon temps, c'était le bon temps... pour les perruquiers!

AIR de la valse des *Comédiens*.

Jours fortunés, jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus!... mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

Au temps jadis, la poudre qui m'est chère
Dans tous les rangs brillait avec éclat;
Elle parait l'élégant militaire,
Le jeune abbé, le grave magistrat.

Il m'en souvient! dans ma simple boutique,
Soir et matin se pressaient les chalans;
Et sur leur chef, arrosé d'huile antique,
Je bâtissais d'énormes catogans.

Dans tout Paris, dans toute la banlieue,
Mon coup de peigne alors était cité ;
Quand je faisais une barbe, une queue,
J'ai vu souvent le passant arrêté.

Adieu la gloire, adieu les honoraires !
Tout est détruit! nos indignes enfants
Ont méconnu les leçons de leurs pères,
Et de notre art sapé les fondements.

La catacoua s'est, hélas! écroulée.
Ils ont coupé les ailes de pigeons ;
Et du boudoir la pommade exilée
Se réfugie au dos des postillons.

Ma vieille enseigne est un vain simulacre !
J'ai vu s'enfuir tous les gens du bon ton;
Heureux encor, lorsqu'un cocher de fiacre
A mon rasoir vient livrer son menton!

Jours fortunés, jours d'honneur et de gloire,
Vous n'êtes plus! mais à mon triste cœur,
Tant qu'il battra, votre douce mémoire
Viendra toujours rappeler le bonheur.

(On entend sonner.)

JUSTINE.

Tenez, tenez, pendant que vous êtes à causer, voilà M. Desroches qui vous attend, et qui s'impatiente.

POUDRET.

J'y vais, j'y vais, monsieur Desroches. (Il reprend sur la table sa cafetière et sa serviette, qu'il y a déposées.) C'est là une ancienne et bonne pratique! il n'a pas donné dans le charlatanisme de la titus, celui-là : il a été fidèle à la poudre, et a conservé l'aile de pigeon dans son intégrité! (On sonne encore.) J'y vais! (A Justine.) Et vous, mademoiselle, qu'est-ce que vous faites là? descendez à la boutique, et restez-y en mon absence.

Mlle DESROCHES, à Justine.

Oui, petite, descends t'apprêter, et fais-toi bien belle; tu n'as pas oublié que ce soir nous allons ensemble au spectacle.

POUDRET.

Quoi! mademoiselle, vous lui faites cet honneur? (A Justine.) Sois tranquille, je vais en descendant t'arranger un chignon et un petit crêpé.

JUSTINE, murmurant entre ses dents.

Je serai belle! une coiffure gothique!

POUDRET.

Qu'est-ce que c'est?

JUSTINE.

Je dis que ça vous fera négliger une pratique.

(Poudret et Justine sortent par le fond.)

SCÈNE IV.

Mlle DESROCHES, seule, s'asseyant près de la table.

Voilà pourtant comme les parents contrecarrent toujours les inclinations des enfants! et après cela, on s'étonne des événements!... Me voilà seule et mélancolique. Si je profitais de ce moment d'inspiration pour composer quelques pages de mon roman? Qu'il est doux d'écrire ainsi des lettres d'amour! on fait soi-même la demande et la réponse. Lettre seconde; Clarisse à M***. (Écrivant.) « Je crains pour mon « cœur l'explosion d'un sentiment qui, longtemps con- « centré... »

SCÈNE V.

Mlle DESROCHES, écrivant; ALCIBIADE, entrant par la porte du fond.

ALCIBIADE, à part.

Personne pour m'annoncer! (Regardant sur une carte.) Madame Murval, Place Royale, n° 28; ce doit être ici. (Aperce-

vant mademoiselle Desroches.) Ah! voilà sans doute la dame qui m'a fait demander, et que je dois coiffer. (S'avançant et saluant.) Madame, pourriez-vous me faire l'honneur de me dire...

Mlle DESROCHES.

Hein! qui vient là? (A part, le regardant.) Ah! mon Dieu! en croirai-je mes yeux? mon jeune inconnu!

ALCIBIADE, à part.

O ciel! ma passion de l'autre jour! cette dame que j'ai rencontrée à Meudon! (Haut.) Combien je dois me féliciter, mademoiselle!... que je suis heureux de vous retrouver enfin!

Mlle DESROCHES.

Arrêtez, monsieur! je vous l'ai déjà dit : je dépends de M. Desroches, mon frère; je suis maîtresse, il est vrai, de mon cœur, de ma main, et d'une soixantaine de mille francs.

ALCIBIADE.

Soixante mille francs!

Mlle DESROCHES.

Mais je ne puis en disposer sans son aveu.

ALCIBIADE.

C'est le vôtre surtout qui me serait précieux! On me nomme Saint-Amand. (A part.) C'est mon nom de société. (Haut.) Je vais dans les meilleures maisons, et j'ai reçu souvent dans mon salon les personnages les plus distingués. Ah! si j'étais sûr d'être aimé pour moi-même!

Mlle DESROCHES.

Pouvez-vous en douter encore? Tenez, lisez plutôt. (Lui donnant le papier qui était sur la table.) Vous voyez qu'en votre absence je m'occupais de vous.

ALCIBIADE, baisant la feuille de papier.

Grands dieux! il se pourrait?

Mlle DESROCHES.

Eh bien! que faites-vous?

ALCIBIADE.

Je presse contre mes lèvres ces caractères chéris, qui ne me quitteront jamais! (Il met la lettre dans sa poche.) Ah! pour mettre le comble à vos bontés, qu'il me soit permis de me présenter chez vous, d'aspirer à l'honneur d'être votre chevalier! J'ai souvent des billets pour les musées, les expositions, le Diorama, Panorama, Cosmorama. Quand on est lancé dans le monde...

AIR du Fleuve de la vie.

J'en ai pour l'Opéra-Comique,
Pour les Bouffons, pour l'Opéra,
La Gaîté, le Cirque-Olympique,
Le Vaudeville, *et cœtera!*
De tous je ne peux prendre notes!
Billets de spectacle ou d'amour,
J'en reçois tant, que chaque jour
J'en fais des papillotes.

Mlle DESROCHES.

Nous allons peu au spectacle; ce soir, cependant, moi et ma filleule, nous avons le projet...

ALCIBIADE.

Vous n'irez pas seules : je vous accompagnerai... je vous donnerai mon bras.

Mlle DESROCHES.

Mais, monsieur...

ALCIBIADE.

Vous acceptez, c'est convenu; ce soir, avant sept heures, je serai à votre porte avec mon tilbury.

Mlle DESROCHES.

Vous le voulez?... je vais, dès ce moment, m'occuper de ma toilette, acheter des fleurs, des rubans.

ALCIBIADE.

Daignez accepter ma main.

Mlle DESROCHES.

Non pas; il y a des voisins et des médisants, même à la Place Royale. (Faisant la révérence.) C'est moi qui vous laisse; je descends par mon autre escalier. A ce soir.

ALCIBIADE.

A ce soir.

(Mademoiselle Desroches rentre dans sa chambre.)

SCÈNE VI.

ALCIBIADE, seul.

Elle s'éloigne, respirons un peu. Quand il faut faire du sentiment obligé, et avoir deux ou trois accès de tendresse improvisée... Allons, Alcibiade, mon ami, l'entreprise est hardie, mais le hasard l'a commencée, et ton audace peut l'achever; tu sais mieux que personne comment il faut saisir l'occasion. Certainement je suis content de mes affaires : la coupe des cheveux donne assez; la coiffure se soutient; les faux toupets se consolident; et dans mes mains actives, le fer à papillotes n'a pas le temps de se refroidir. Mais enfin, je ne suis qu'un coiffeur du second ordre, et dans mes rêves ambitieux, je voudrais déjà m'élancer au premier rang! Les perruques de *Letellier* me tourmentent; les cache-folies de *Plaisir* me bouleversent; et les trophées de *Michalon* m'empêchent de dormir... Ah! si je pouvais faire un bon mariage! si je touchais les soixante mille francs qu'on me propose ici! quelle extension je donnerais à mon commerce! dans mon atelier, resplendissant de glaces et de cristaux, j'appellerais à mon aide la sculpture et l'histoire : on y verrait couronnés de lauriers les bustes des empereurs romains qui se sont distingués dans notre art : *Titus*, *Caracalla* et les autres... Et qui m'empêcherait de réaliser ces projets? Tout me sourit, tout me seconde : je plais, je suis aimé; avec une tête aussi romanesque que celle de mademoiselle Desroches...

AIR : Traitant l'amour sans pitié. (*Voltaire chez Ninon.*)

Je puis, grâce au sentiment,
Brusquer tellement l'affaire,
Qu'il faudra bien que le frère
Donne son consentement :
Cédant à ma loi suprême,
Je veux qu'ici chacun m'aime,
Et que l'envie elle-même,
Dont mon art a triomphé,
Dise, en voyant mes conquêtes :
« Il fit tourner plus de têtes
« Que sa main n'en a coiffé. »

Eh bien! je ne sais pas pourquoi, je sens là une espèce de remords. Cette pauvre Justine, qui m'aime tant, et que j'aime malgré moi! elle que j'avais promis d'épouser!... Après cela, si on était toujours honnête homme, on ne ferait jamais fortune... Que diable! elle se consolera; elle en épousera un autre... D'ailleurs son oncle a des économies; mais il fait le fier, et ne veut pas de moi; ce n'est pas ma faute. Oui, c'est décidé, poursuivons ici mon rôle de séducteur; personne ici ne me connaît, personne ne peut me découvrir... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là? Justine!

SCENE VII.

ALCIBIADE, JUSTINE.

JUSTINE.

Est-ce possible? c'est lui! c'est Alcibiade! Ah! que je suis contente de vous voir!

ALCIBIADE.

Et moi aussi, chère Justine! (A part.) Dieu! la fâcheuse rencontre!

JUSTINE.

Comment vous trouvez-vous ici, vous qui ne venez jamais dans le quartier?

ALCIBIADE, troublé.

Mais... je ne sais pas trop... je venais... j'arrivais... c'est une dame que j'avais à coiffer dans cette maison : madame de Murval.

JUSTINE.

C'est ici dessus, au second : une jeune élégante de la rue du Helder, qui a épousé un riche rentier de la place Royale. C'est le jour et la nuit; elle met tout sens dessus dessous dans la maison... Mais qu'avez-vous donc, monsieur? vous n'avez pas l'air d'avoir du plaisir à me voir.

ALCIBIADE.

Si, vraiment... mais c'est que je crains que votre oncle... Dites-moi, Justine, comment vous trouvez-vous ici?

JUSTINE.

Je venais le chercher, parce qu'il y a du monde dans la boutique qui le demande. Il est vrai que vous ne savez pas... Mon oncle a loué une boutique qui dépend de cette maison.

ALCIBIADE, à part.

Ah! mon Dieu! il faut que je tienne le plus strict incognito; dorénavant je m'envelopperai dans mon *quiroga*.

JUSTINE.

Mais, que je vous regarde, monsieur Alcibiade; que vous voilà donc beau et bien mis! quelle différence quand vous étiez apprenti chez mon oncle, et que vous n'aviez qu'un habit gris, qui était toujours blanc!

ALCIBIADE, lui faisant signe de se taire.

Justine, de grâce...

JUSTINE.

Et cette chaîne en or, et ce beau lorgnon... Est-ce que maintenant vous avez la vue basse, vous qui autrefois m'a-

perceviez toujours du bout de la rue? vous aviez pourtant de bons yeux dans ce temps-là.

ALCIBIADE.

Oui, c'était bon quand j'habitais le Marais, mais maintenant...

JUSTINE.

Et qu'est-ce que je viens donc de voir par la fenêtre?

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Cette voiture élégante et légère,
Ce beau carrick, ce joli cheval bai...

ALCIBIADE.

Dans notre état, c'est de rigueur, ma chère;
Tout est à moi, jusqu'au petit jockei.
Fut-il jamais condition plus douce?
Sur le pavé, que l'on me voit raser,
Mon char s'élance, et gaîment j'éclabousse
Le plébéien que je viens de friser.

JUSTINE.

Vous êtes donc riche et heureux? Ah! que je suis contente!... Mais vous m'aimez toujours, n'est-il pas vrai, monsieur Alcibiade? vous ne m'avez pas oubliée?

ALCIBIADE, à part.

Cette pauvre fille! elle m'attendrit malgré moi!... (Haut.) Oui, Justine, j'ignore ce qui m'arrivera; (A part.) j'en épouserai peut-être une autre; (Haut.) mais tu peux être sûre que je n'en aimerai jamais d'autre que toi.

JUSTINE.

A la bonne heure! au moins voilà qui est parler! (Voyant qu'il fait un geste pour partir.) Eh bien! est-ce que vous me quittez déjà?

ALCIBIADE.

Mais sans doute, il le faut : je t'ai dit qu'on m'attendait.

JUSTINE.

Dieu! que ces grandes dames-là sont heureuses d'être

coiffées par vous! Eh bien! à moi que vous aimez, ce bonheur n'arrivera pas.

ALCIBIADE.

Justine, y penses-tu?

JUSTINE.

J'en ai pourtant bien envie! car je dois aller tantôt dans une belle assemblée, où il y aura bien du monde. Mon oncle a promis de me crêper à l'ancienne manière; mais de votre main, ça serait bien mieux, et je suis sûre que je serais bien plus jolie.

ALCIBIADE.

Un autre jour, je ne demande pas mieux; mais dans ce moment, je suis trop pressé.

JUSTINE.

Eh bien! monsieur, rien qu'un petit crochet?... J'espère que vous ne pouvez pas me refuser cela.

ALCIBIADE, à part.

Au fait, puisque mademoiselle Desroches est sortie... (Haut.) Allons, dépêchons-nous; je vais vous faire une petite coiffure à la neige, dans le genre de *Nardin*.

JUSTINE, allant prendre un fauteuil.

Ah! quel bonheur!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; POUDRET, sortant de la chambre de M. Desroches.

POUDRET, apercevant Alcibiade qui coiffe Justine.

Où suis-je? et qu'est-ce que je vois?

JUSTINE.

Dieu! c'est mon oncle!

POUDRET.

Alcibiade en ces lieux! Alcibiade qui, pour me narguer, vient coiffer ma propre nièce!

JUSTINE.

Je vous jure, mon oncle, qu'il ne me parlait pas d'amour.

POUDRET.

Taisez-vous, mademoiselle! Je lui aurais peut-être permis de vous en conter; mais oser vous friser! oser porter une main sacrilége sur une tête qui m'appartient par les liens du sang!

ALCIBIADE.

Allons, monsieur Poudret, calmez-vous.

POUDRET.

Ingrat! c'est moi qui t'ai mis le démêloir à la main! quand je t'ai accueilli dans ma boutique, tu ne savais pas seulement faire une barbe!

ALCIBIADE.

Je suis votre élève, il est vrai; depuis longtemps j'ai surpassé mon maître : mais vous, votre génie stationnaire n'a pas avancé d'un pas, et vous ne sortirez jamais de vos perruques.

POUDRET.

Oui, certes, j'y resterai, et je m'en fais gloire. La perruque est la base fondamentale de tout le système capillaire : la perruque exerce sur les arts une influence qu'on ne peut nier; c'est sous la perruque qu'ont brillé les plus beaux génies dont s'honore la France! Racine, le tendre Racine, que portait-il? perruque! Molière, l'immortel Molière, perruque! Boileau, Buffon? perruque! perruque! Voltaire, M. de Voltaire lui-même, perruque! Il me semble encore le voir, cet excellent M. Arouet de Voltaire, le jour fameux où, tout jeune encore, je fus admis à l'honneur de l'accommoder : il tenait en main *la Henriade*, et moi, je tenais mon fer à papillotes! Nous nous regardions; il souriait : il aimait

tant à encourager les arts! C'est lui qui disait à un de nos confrères : « Faites des perruques! faites des perruques! »

ALCIBIADE.

Et vous croyez, monsieur, que de nos jours...

POUDRET.

Je vous devine : vous me direz peut-être qu'aujourd'hui il y a encore des têtes à perruque à l'Académie, c'est possible; mais elles ne sont pas de cette force-là.

ALCIBIADE.

C'est-à-dire que, selon vous, le nouveau système de coiffure nuit au développement du talent?

POUDRET.

Oui, monsieur.

ALCIBIADE.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe; moi qui vous parle, j'ai fait plus d'un succès. Voyez les héroïnes de mélodrame, c'est moi qui leur fournis des cheveux épars; hier encore, *Oreste* a passé par mes mains! c'est moi qui lui ai fait dresser les cheveux sur la tête! c'est moi qui ai coiffé *Andromaque!*

POUDRET.

Et moi aussi, il y a quarante ans que je l'ai coiffée en poudre. M. Lekain a passé sous ma houppe, et il n'en était pas plus mauvais.

ALCIBIADE.

Laissez donc, il faisait comme vous : il jetait de la poudre aux yeux.

POUDRET, *furieux.*

De la poudre aux yeux!

JUSTINE.

Mon oncle, je vous en prie, apaisez-vous.

POUDRET.

Non; nous ne serons jamais d'accord : jamais tu ne l'épouseras. J'ai vingt mille francs de côté pour ta dot; mais jamais je ne les donnerai à un coiffeur de boudoir.

ALCIBIADE.

Et moi, je ne serai jamais le neveu d'un barbier de faubourg.

POUDRET.

Un ignorant! qui n'a jamais touché la moelle de bœuf.

ALCIBIADE.

Un routinier! qui n'est jamais sorti de la poudre.

POUDRET.

Allez donc, monsieur le muscadin; je vois d'ici vos créanciers qui vont enlever votre comptoir d'acajou!

ALCIBIADE.

Allez donc, monsieur Poudret; j'entends le vent qui agite vos palettes, et qui va renverser votre enseigne.

POUDRET.

Renverser mon enseigne!... je ne sais qui me retient!

ALCIBIADE.

Et moi, croyez-vous que je vous craigne?

JUSTINE.

Ah! mon Dieu! ils vont se prendre aux cheveux!

ALCIBIADE.

Non, non; c'est moi qui vous cède la place : je sais trop la distance qu'il y a entre nous, pour aller me commettre avec un perruquier!

POUDRET, *indigné.*

Un perruquier!

AIR de ROSSINI.

Ah! quel outrage
Fait à mon âge!
Oui, vraiment, j'en pleure de rage!
Ah! quel outrage
Fait à mon âge!
Ah! Poudret,
Pour toi quel soufflet!

Quoi! ce blanc-bec, cet indigne confrère,
Jusqu'à ma barbe ose m'injurier!

ALCIBIADE.

Jusqu'à ta barbe! ignorant, pour la faire,
Je t'enverrai mon barbier.

POUDRET.

Son barbier!
Ah! quel outrage! etc.,

(Alcibiade sort par le fond.)

SCÈNE IX.

POUDRET, JUSTINE.

POUDRET.

Un perruquier!... O grand Ignace! mon patron, vous l'entendez! il blasphème!... Ma nièce, je vous défends de jamais lui parler; et si vous transgressez mes ordres... il suffit... Taisez-vous, voici mademoiselle!

SCÈNE X.

LES MÊMES; Mlle DESROCHES.

Mlle DESROCHES, tenant à la main une guirlande de fleurs.

J'ai fini toutes mes emplettes, et j'espère que sur ma tête cette guirlande de roses mousseuses sera de fort bon goût.

JUSTINE.

Eh! mon Dieu! mademoiselle, pourquoi donc tous ces apprêts?

Mlle DESROCHES, avec expansion.

Tu ne sais donc pas, ma chère Justine? je l'ai revu, je l'ai rencontré.

JUSTINE.

Qui? le jeune homme dont vous me parliez ce matin?

Mlle DESROCHES.

Tantôt, à sept heures, sans que personne le sache, il viendra nous prendre toutes deux, nous conduire en voiture au spectacle.

JUSTINE.

Ah! que vous êtes heureuse!

POUDRET, qui pendant ce temps a serré la serviette et les affaires à barbe dans une petite armoire; à part.

C'est ça, pendant que M. Desroches joue chez le voisin la partie de boston.

Mlle DESROCHES, à Justine.

Va vite t'occuper de ma toilette; mais le plus important, ce serait d'abord la coiffure : il faudrait avoir quelqu'un.

POUDRET, s'avançant.

Voici, mademoiselle.

Mlle DESROCHES.

Comment! mon cher Poudret...

POUDRET, retroussant ses manches.

Je dis que je suis à la disposition de mademoiselle; et si elle veut bien se confier à moi, je vais lui faire un tapé et un pouf dont elle me dira des nouvelles. Vous verrez si tantôt, au spectacle, vous ne fixez pas tous les regards.

Mlle DESROCHES.

Je vous remercie, mon cher Poudret; dans la semaine, dans les jours ordinaires, je ne dis pas : mais dans une occasion comme celle-ci...

POUDRET.

Comment! mademoiselle, moi qui vous coiffe depuis vingt-cinq ans! moi qui vous ai crêpée dès l'âge le plus tendre!

AIR de Turenne.

Rappelez-vous combien, par ma science,

Vous étiez jolie autrefois.
(A Justine, montrant mademoiselle Desroches.)
Je crois la voir au temps de son enfance,
Le premier jour où, soumis à mes lois.
Son jeune front se courba sous mes doigts :
Quelle coiffure *à la Fontange !*
Trente épingles dans le chignon !
Elle souffrait comme un démon,
Elle était belle comme un ange !

M[lle] DESROCHES.

Vous avez raison, Poudret : c'était bon autrefois ; mais je vous demande si une dame à la mode peut maintenant se faire coiffer par vous? regardez seulement votre boutique et votre enseigne.

POUDRET.

Qu'est-ce qu'elle a donc, mon enseigne? depuis trente ans elle est toujours la même : *Poudret, perruquier. Ici on fait la queue aux idées des personnes.* Ce qui veut dire *ad libitum*, à volonté ! J'irais à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'on ne m'en ferait pas une plus claire, quand même elle serait en latin.

M[lle] DESROCHES.

Il suffit, Poudret ; je refuse vos services : vous pouvez vous retirer.

POUDRET, tremblant de colère.

Me retirer ! (A part.) Elle saura de quoi est capable un perruquier irrité !

AIR de Nicaise.

Sortons,
Dissimulons,
Mais à son frère,
Avec mystère,
Courons dire à l'instant
Que madame attend
Un amant.

(Haut.)
Vous le voulez, mademoiselle,
Je ne suis plus votre coiffeur;
Mais, au respect toujours fidèle,
Je suis votre humble serviteur.

Sortons, etc.

(Il entre dans l'appartement de M. Desroches.)

SCÈNE XI.

M[lle] DESROCHES, JUSTINE.

M[lle] DESROCHES.

Il faudrait cependant bien que j'eusse quelqu'un.

JUSTINE.

C'est justement fait pour cela... Il y a ici dans la maison un coiffeur excellent, un des meilleurs de Paris; en un mot, mon ami Alcibiade.

M[lle] DESROCHES, avec joie.

Comment! tu l'aurais vu!

JUSTINE.

Ah! oui; il est maintenant au second, chez madame de Murval, qui l'a fait venir.

M[lle] DESROCHES.

Voyez-vous, comme elle est coquette! envoyer chercher des coiffeurs jusque dans la rue Vivienne!... Justine, il faut absolument que tu le fasses descendre, que tu me l'envoies... Je ne m'étonne plus maintenant si tout le monde la trouve jeune et jolie! Eh bien! ma chère enfant, va donc vite! il sera peut-être parti.

JUSTINE.

J'irais bien, mais c'est que mon oncle m'a défendu de lui parler; mais on peut le lui faire dire.

M[lle] DESROCHES.

A la bonne heure. (Appelant.) Petit-Jean! Petit-Jean!

SCÈNE XII.

LES MÊMES ; PETIT-JEAN.

PETIT-JEAN.

Voilà, mademoiselle.

JUSTINE, à Petit-Jean.

Montez au second, chez madame de Murval, et dites à M. Alcibiade, un monsieur qui est chez elle, de passer ici en descendant.

Mlle DESROCHES.

A merveille, et dès qu'il sera entré, (Montrant la porte du fond.) vous fermerez cette porte, et je n'y suis pour personne.

PETIT-JEAN, d'un air étonné.

Tiens !... eh bien! par exemple...

Mlle DESROCHES.

Ne m'as-tu pas entendue?

PETIT-JEAN.

Si, mademoiselle! j'y vais; et quand il sera arrivé, je fermerai la porte. (En s'en allant.) Eh bien ! en voilà une sévère!

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

Mlle DESROCHES, JUSTINE.

Mlle DESROCHES.

Mais j'y pense maintenant, s'il allait prendre à mon frère la fantaisie de rentrer de meilleure heure, et qu'il me vît ainsi en grande toilette? cela lui donnerait des idées.

JUSTINE.

Bah ! il est chez M. Dupont, il n'en reviendra qu'à neuf

heures, selon son habitude; mais en tout cas, et pour plus de prudence, je vais mettre le verrou de son côté.

(Allant à la porte à droite, et mettant le verrou.)

Mlle DESROCHES.

C'est bien; et pour ne pas perdre de temps, va vite apprêter mes affaires.

JUSTINE.

Oui, mademoiselle : depuis le soulier de satin jusqu'à la collerette.

(Elle sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XIV.

Mlle DESROCHES, seule.

Oui, certes, il est très-important que rien ne manque à ma parure : la toilette est une chose essentielle pour une demoiselle qui veut se marier.

SCÈNE XV.

Mlle DESROCHES, ALCIBIADE.

ALCIBIADE, dans le fond, à part.

Qui diable me demande? et pour quel motif si pressant m'a-t-on prié de descendre?

Mlle DESROCHES.

Hein! qu'est-ce que c'est? (Se retournant, et apercevant Alcibiade.) Quoi! c'est vous! quoi! monsieur Saint-Amand, vous voilà déjà! je ne suis pas encore prête : j'attendais mon coiffeur, que j'avais fait avertir, et qui devrait être ici; mais ces messieurs se font toujours attendre.

(On entend fermer le verrou à la porte du fond.)

ALCIBIADE.

A qui le dites-vous?... Eh mais, qu'est-ce que cela signifie? il me semble qu'on nous enferme.

Mlle DESROCHES.

C'est une erreur de mes gens, et je vais le leur dire.

DESROCHES, en dehors, frappant à la porte à droite.

Ma sœur! ma sœur! ouvrez-moi.

Mlle DESROCHES.

Ah! mon Dieu! c'est mon frère!

ALCIBIADE.

Le frère! qu'est-ce que c'est que ça?

DESROCHES, en dehors.

Ma sœur! mademoiselle Desroches! pourquoi êtes-vous enfermée?

Mlle DESROCHES.

Moi? du tout, mon frère; mais c'est que... (A part.) Dieu! que va-t-il penser? (Haut.) Partez, monsieur, partez vite.

ALCIBIADE.

Et par où? cette porte est fermée, et vos gens sont dans l'antichambre.

Mlle DESROCHES, montrant la porte à gauche.

Eh bien! par là, ma chambre à coucher, un escalier dérobé; Justine est là qui vous conduira.

ALCIBIADE, à part.

Justine, c'est encore pis!

Mlle DESROCHES, allant tirer le verrou.

Impossible de résister! Qu'allons-nous devenir?

SCÈNE XVI.

LES MÊMES ; DESROCHES, sortant de son appartement ; JUSTINE, sortant de celui de mademoiselle Desroches, et tenant un peignoir.

DESROCHES.

Que vois-je?... Me direz-vous, ma sœur, quel est monsieur?

JUSTINE.

Eh ! mon Dieu! qu'avez-vous donc à vous fâcher? c'est tout bonnement le coiffeur de mademoiselle.

TOUS.

Que dit-elle?

JUSTINE.

Il venait la coiffer pour ce soir.

Mlle DESROCHES.

A merveille, ma chère ! (A part.) Dieu ! quelle présence d'esprit! (Haut.) Oui, mon frère, oui, monsieur est mon coiffeur; vous voyez encore ma guirlande de fleurs que j'avais apprêtée.

JUSTINE, montrant ce qu'elle tient sur son bras.

Et moi, le peignoir que j'apportais.

ALCIBIADE.

Ces dames vous ont dit la vérité : je suis artiste en cheveux, architecte en coiffure, connu avantageusement pour la légèreté de la main et la sûreté de la coupe.

Mlle DESROCHES, bas à Alcibiade d'un air d'approbation.

A merveille ! (A part.) Qu'il a d'esprit !

DESROCHES, à part.

Et l'on croit que je serai la dupe d'un pareil stratagème ! (Haut, à Alcibiade.) Eh bien! monsieur, puisque vous êtes coiffeur, j'en suis charmé; c'est moi qui accompagnerai ce soir

ma sœur au spectacle; et comme je veux en lui donnant le bras passer aussi pour un homme à la mode, vous allez avoir la bonté de me coiffer ici, à l'instant même, et dans le dernier genre.

Mlle DESROCHES, à part.

Grand Dieu! que va-t-il faire? Pauvre jeune homme!

ALCIBIADE.

Monsieur, si cela peut vous être agréable, vous n'avez qu'à parler.

DESROCHES, prenant une chaise.

Eh bien! monsieur, commençons.

ALCIBIADE.

Malheureusement, je n'ai ni pommade ni fer à papillotes, et je ne pourrai pas...

DESROCHES.

N'est-ce que cela? on va vous donner ce qu'il faut. Justement, voici Poudret.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; POUDRET.

POUDRET.

Eh bien! monsieur... Dieu! que vois-je? encore une pratique qu'il m'enlève! ma dernière, ma plus fidèle pratique! Et vous aussi, *tu quoque*, monsieur Desroches, vous m'abandonnez!

DESROCHES.

Non, mon cher Poudret; calmez-vous : c'est un essai que je veux faire. Allez vite chercher à monsieur un fer à papillotes et de la pommade.

POUDRET.

O comble d'outrage! moi, lui servir de second! moi, lui

donner des armes pour me couper l'herbe sous le pied! pour saper jusque dans ses fondements cette coiffure qui, depuis trente ans... (Voyant Alcibiade qui touche la coiffure.) Dieu! il ose attaquer l'aile gauche! N'y touchez pas! n'y touchez pas! Les Vandales! ils feraient tout tomber sous leurs ciseaux destructeurs! c'est la *bande noire* de la coiffure!

DESROCHES.

Je vous dis, Poudret, de rester tranquille.

POUDRET.

Eh! le puis-je? quand je vois porter une main usurpatrice sur ma propriété; car votre tête m'appartient, elle est à moi... il n'y a pas là un seul cheveu que, depuis trente ans, je n'aie frisé, pommadé et poudré, tant en général qu'en particulier; et je les verrais passer en d'autres mains! dans les mains d'un ignorant, car ce n'est pas là un perruquier.

DESROCHES, se levant.

Précisément, je m'en doutais; et c'est pour cela que je vous prie de vous taire et d'aller exécuter mes ordres. Vite! le fer à papillotes et la pommade, ou je vous donne congé.

POUDRET.

O dernier outrage réservé à ma vieillesse! (A Justine.) Et vous, mademoiselle, marchez devant moi; je ne veux pas que vous restiez ici, pour raison à moi connue. (A Desroches.) Vous le voulez, monsieur?... je reviens dans l'instant. Moi, le doyen de la houppe! le vétéran de la savonnette!... Dieu! quelle humiliation pour le corps des perruquiers! Courbons la tête, puisqu'il le faut. (A Justine.) Et vous, mademoiselle, marchez devant moi.

(Il sort avec Justine.)

SCÈNE XVIII.

Mlle DESROCHES, ALCIBIADE, M. DESROCHES.

DESROCHES.

Eh bien! monsieur, vous allez être satisfait : on va vous apporter ce que vous demandez; et il me semble qu'en attendant, vous pourriez toujours commencer par me mettre des papillotes.

ALCIBIADE.

Très-volontiers; si ce n'est que cela... (Il fouille dans sa poche, en tire une feuille de papier qu'il coupe en plusieurs morceaux; il les donne à tenir à M. Desroches, et commence à en mettre une.) Je vous demanderai de tenir la tête un peu plus droite.

DESROCHES, qui pendant ce temps a jeté les yeux sur le morceau de papier qu'il tient.

Que vois-je? l'écriture de ma sœur!

Mlle DESROCHES.

Ah! mon Dieu! c'est ma lettre de ce matin!

DESROCHES, lisant.

« Je crains pour mon cœur l'explosion d'un sentiment qui, « longtemps concentré... » Une pareille lettre entre vos mains! Qu'est-ce que cela veut dire?

Mlle DESROCHES.

Qu'il n'y a plus moyen de feindre; qu'il faut enfin vous avouer la vérité. Oui, mon frère, monsieur n'est pas ce que nous vous avons dit : c'est un amant déguisé.

DESROCHES, en riant.

La belle malice! comme si je ne le savais pas!

Mlle DESROCHES.

Quoi! mon frère, vous consentiriez?

DESROCHES.

Eh! morbleu! que ne le disiez-vous tout de suite? Dès que monsieur vous aime, et que vous lui plaisez, vous êtes bien la maîtresse de l'épouser; soyez unis, et n'en parlons plus.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; POUDRET, **entrant et laissant tomber son fer à papillotes.**

POUDRET.

Vous les unissez! l'ai-je bien entendu?

Mlle DESROCHES.

Eh! oui, sans doute, monsieur m'épouse.

POUDRET.

O désolation de l'abomination! tout est renversé, tout est confondu! la rue Vivienne est au Marais! et la boutique est dans le salon! Lui, épouser la sœur de mon ancienne pratique! lui, un indigne confrère!

DESROCHES.

Poudret, vous êtes dans l'erreur, monsieur n'est pas votre confrère.

POUDRET.

Il n'est point mon confrère?... c'est-à-dire que vous l'élevez au-dessus de moi; que vous proclamez la supériorité de la *Titus* sur la perruque.

Mlle DESROCHES.

Ah çà, à qui en a-t-il donc?

POUDRET.

A qui j'en ai? Croyez-vous que la poudre m'aveugle au point de n'y pas voir? L'ingrat! c'est au moment où, attendri par les larmes de ma nièce, j'allais consentir à leur union! lorsque j'allais lui donner pour dot ces vingt mille francs,

fruit de mes économies, et que j'ai acquis à la sueur de tant de fronts !

DESROCHES.

Ah çà, Poudret, tâchons de nous entendre.

POUDRET.

Non, monsieur, c'est fini ; puisque vous me chassez, puisque vous m'exilez, puisque me voilà devenu le *Paria* de la coiffure, je quitte la maison ; je ne suis plus votre locataire ; j'irai me réfugier dans quelque faubourg écarté, où je pourrai, loin des hommes, exercer mon état de perruquier misanthrope.

SCÈNE XX.

LES MÊMES ; JUSTINE.

POUDRET, à Justine qui entre, et la prenant par la main.

Viens, Justine, viens avec moi ; abandonnons un ingrat qui oublie à la fois son maître et sa maîtresse.

JUSTINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

POUDRET.

Que ton fidèle amant, que M. Alcibiade épouse mademoiselle Desroches.

JUSTINE, allant à mademoiselle Desroches.

Quoi ! mademoiselle, vous m'enlevez mon amoureux ? (A Alcibiade.) Quoi ! monsieur...

ALCIBIADE.

Justine, ne m'accablez pas !

Mlle DESROCHES et DESROCHES.

Qu'est-ce que cela signifie ?

ALCIBIADE.

Qu'il faut enfin parler et se faire connaître ; aussi bien l'in-

cognito commence à me peser, et mon nom n'est pas de ceux dont on doive rougir. Oui, mademoiselle, oui, monsieur, je suis ce brillant Alcibiade que trop d'ambition, que trop de succès ont égaré peut-être. Je suis coupable, il est vrai, non pas d'avoir voulu m'élever : c'est une audace qui sied au talent; et Poudret, lui-même, ne me désavouera pas; mais ce que j'ai à me reprocher, c'est d'avoir pu oublier un instant celle dont j'étais aimé ! c'est d'avoir été fier et ingrat envers mon ancien et respectable professeur ! Oui, messieurs, pour réparer mes fautes, je proclame ici, et je le répèterai dans tous les salons de coiffure de la capitale, ce sont les premiers principes que j'ai reçus de M. Poudret, principes que j'ai perfectionnés peut-être, qui ont été la cause de ma fortune; et si jamais le caprice ou la mode m'élève des statues, c'est lui qui en aura été le piédestal !

POUDRET.

Le jour de la justice arrive donc enfin !

ALCIBIADE.

Je n'ose espérer qu'un tel aveu suffise pour expier mes torts; mais cependant, si Justine daignait me pardonner, si son oncle était touché du repentir de son élève, je lui dirais : Soyons amis, Poudret ! (Ici Poudret commence à pleurer.) La gloire a blanchi tes cheveux, il est temps de songer au repos; abandonne la place Royale, transporte dans la rue Vivienne et ton plat à barbe et tes dieux domestiques; viens, par ta vieille expérience, modérer ma jeune audace. Perruquier émérite, barbier honoraire, sois mon associé; régnons ensemble : toi, par le conseil, moi, par l'exécution; *consilio manuque!* et si je suis l'Achille, sois le Nestor de la coiffure!

JUSTINE.

Mon oncle, je le vois, vous êtes touché !

POUDRET, pleurant.

Son repentir me suffit; il reconnaît son maître, il rend hommage à celui qui lui a mis les armes à la main : je pardonne.

M[lle] DESROCHES.

Ah! mon frère! quel désappointement! et quelle leçon!

DESROCHES.

Vous en profiterez, ma sœur, et vous épouserez M. Durand.

ALCIBIADE.

Et c'est moi qui le coifferai, ou plutôt nous le coifferons; (A Poudret.) car vous venez rue Vivienne.

POUDRET.

Non, Alcibiade; tu me connais bien peu; je sais résister à tes offres séduisantes : fidèle à mes principes, je reste au Marais; je veux mourir et coiffer aux lieux où je suis né,

« Et que l'on dise enfin, en me voyant paraître :
« Il a fait des coiffeurs, et n'a pas voulu l'être. »

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. HEUDIER.

DESROCHES.

Les feux ardents de la jeunesse
Par l'âge sont tous amortis;
On critique, dans la vieillesse,
Ce que l'on admirait jadis. (*Bis.*)
Ceux dont le temps blanchit la nuque
Blâment les plaisirs qu'ils n'ont plus :
Ils crîraient bien moins aux abus,
Si tous ceux qui portent *perruque*
Étaient encore à la *Titus*.

JUSTINE.

La vieillesse doit être sage,
Et pourtant je vois plus d'un vieux
Qui, sans parler de mariage,
Voudrait être mon amoureux! (*Bis.*)
Au vieux galant qui me reluque,
J' dis : « Vous, un amant! quel abus!
« Pour un mari... c'est tout au plus...
« L'Hymen peut bien porter *perruque*,
« L'Amour doit être à la *Titus*. »

ALCIBIADE.

Des Vieillards, moi, je vis l'*École*,
Car je coiffais monsieur Talma;
Cette pièce, dont on raffole,
Par sa morale me frappa;
Cette morale, la voilà :
Vieux, rajeunissez votre nuque,
Car l'auteur prouve aux plus têtus
Qu'un mari rempli de vertus
Porte une vilaine *perruque*
Quand il n'est plus à la *Titus*.

POUDRET.

Jadis, dans Rome fortunée,
Un roi, du malheur le soutien,
Disait : « J'ai perdu ma journée, »
Quand il n'avait pas fait de bien;
C'était TITUS, je m'en souvien.
De nos jours, ma gloire caduque
Cherche à rappeler ses vertus ;
Je dis, pleurant mes jours perdus :
« Quand je n'ai pas fait de *perruque*,
« Ma journée est à la *Titus*. »

ALCIBIADE.

Ne formons plus qu'une boutique;
Oui, faisons marcher de niveau
Le classique et le romantique,
L'ancien système et le nouveau.

POUDRET.

L'ancien système et le nouveau.

ALCIBIADE.

Fronts élégants,

POUDRET.

Têtes caduques,
Chez nous, unis et confondus,

ALCIBIADE.

Venez, vous serez bien reçus.

(Prenant la main de Poudret.)

Monsieur se charge des *perruques.*

POUDRET, prenant la main d'Alcibiade.

Monsieur se charge des *Titus.*

TOUS.

Poudret se charge des *perruques,*
Alcibiade des *Titus.*



LE

FONDÉ DE POUVOIRS

VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. CARMOUCHE.

Théatre du Gymnase. — 18 Février 1824.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. MINUTE, ancien horloger.	MM.	ÉMILE.
ALEXANDRE LATOUR, commis voyageur		NUMA.
URBAIN LATOUR, son cousin		KLEIN.
RENAUD, domestique de M. Minute.		BORDIER.
LOUISE, fille de M. Minute	Mmes	ADELINE.
AMANDA, nièce de M. Minute		GRÉVEDON.

PARENTS. — INVITÉS.

A Yvetot, dans la maison de M. Minute.



LE
FONDÉ DE POUVOIRS

Un salon. — Porte au fond. De chaque côté, une porte qui conduit aux appartements. A gauche, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRE, URBAIN, en habit de voyage.

ALEXANDRE, à la cantonade.

Non, non, ne les dérangez pas, ne réveillez personne... nous attendrons ; vous leur direz que c'est le prétendu qui arrive de Paris... (Entrant en scène.) Huit heures du matin... et personne de levé, ni le beau-père ni la future.

URBAIN.

C'est étonnant, un jour de noce !

ALEXANDRE.

Bah !... il y a des généraux qui dorment le jour d'une bataille... et puis j'ai entendu dire que M. Minute, mon beau-père, était un homme si précis et si ponctuel... un

ancien horloger! qu'il n'avait jamais avancé ni retardé d'une seconde son lever, son déjeuner ou son dîner.

AIR du Turenne.

Exerçant depuis son enfance,
Et par goût et par intérêt,
Mon beau-père est l'homme de France
Qui sait le mieux l'heure qu'il est;
Poussant l'ordre jusqu'aux scrupules,
La nuit des noces, sans pitié,
Il quitta sa tendre moitié
Pour aller régler ses pendules.

Du reste, cela ne lui a pas nui; et il faut qu'il ait mis dans ses pendules la même exactitude que dans ses actions, car il a fait une jolie fortune. Sais-tu qu'il donne soixante mille francs à sa fille ?

URBAIN.

Soixante mille francs !...

ALEXANDRE.

Oui, cousin... ce n'est rien pour toi qui es riche et maître de ta fortune... mais moi, un commis voyageur, qui n'ai rien que des dettes !

URBAIN.

Écoute donc; c'est ta faute. Tu faisais le milord sur le pavé de Paris... vingt fois l'on m'a crié : « Gare ! gare ! » je manquais d'être écrasé... qu'est-ce que je voyais ? mon cousin Alexandre à cheval sur un locatis, ou dans un tilbury d'emprunt.

ALEXANDRE.

Eh ! sans doute ; est-ce qu'il ne faut pas s'amuser ?... Qu'est-ce que c'est que l'existence ? c'est la vie... et si tu ne vis pas, autant donner ta démission.

AIR des Scythes et les Amazones.

Combien de gens qui ne savent pas vivre,

Craignent d'user et ne jouissent pas !
Moi, sans rien craindre, aux plaisirs je me livre ;
En un seul jour, goûtons tout ici-bas :
Le vin, le jeu, les amours, les combats.
De mes destins quelque chance subite
Doit, j'en suis sûr, abréger les instants ;
Ça m'est égal... j'aurai vécu plus vite ;
Tout calculé, c'est vivre aussi longtemps,
C'est le moyen de vivre aussi longtemps.

J'espère qu'aujourd'hui, à ma noce, tu vas t'en donner.

URBAIN.

C'est bien aimable à toi, cousin, de m'avoir amené en Normandie, à ta noce.

ALEXANDRE.

Est-ce que ça se pouvait autrement ? Nous qui sommes parents, qui portons le même nom !... tu seras mon témoin, tu danseras, tu boiras du cidre, tu embrasseras la mariée ; cela t'amusera, cela te distraira de tes amours.

URBAIN.

Non, mon ami... j'ai cru que les voyages me feraient oublier mademoiselle Louise ; mais il n'y a pas moyen, j'y pense toujours, et si je ne la retrouve pas, je crois que j'en mourrai.

ALEXANDRE.

Pauvre garçon !... je te plains... parce que, vois-tu, je connais ces positions-là ; j'y ai été si souvent ! et même maintenant encore, ça me tient plus que jamais.

URBAIN.

Vrai !... tu serais amoureux ?...

ALEXANDRE.

En plein.

URBAIN.

Comment ça se fait-il ? tu ne connais pas ta prétendue...

ALEXANDRE.

Aussi ce n'est pas d'elle... c'est d'une autre.

URBAIN.

Je ne t'aurais jamais cru si mauvais sujet... tu devrais cependant commencer à être fidèle.

ALEXANDRE.

Est-ce que je peux? un commis voyageur... nous sommes par état les Jocondes du commerce.

AIR : Il me faudra quitter l'empire. (Les Filles à marier

Du nord au sud, de Strasbourg à Toulouse,
On nous a vus réduire plus d'un cœur;
Mais rarement la fortune jalouse
Nous laisse en paix goûter notre bonheur;
Tel est le sort d'un commis voyageur :
Il veut en vain rester fidèle au poste,
Le devoir parle, et, s'immolant toujours,
A quelque endroit qu'il soit de ses amours,
Il faut, hélas! comme la malle-poste,
Qu'à la même heure il parte tous les jours!

Cette fois je suis fixé ; c'était l'année dernière, à Bolbec... lors de mon premier voyage en Normandie... Ah! si tu connaissais mon Amanda!... Une créature céleste, une âme de feu ; jamais je ne trouverai un caractère qui sympathise aussi bien avec le mien.

URBAIN.

Eh bien! puisque tu l'aimais tant, pourquoi ne l'as-tu pas épousée?

ALEXANDRE.

Oh! pour diverses considérations... D'abord, quand j'en suis tombé amoureux, elle avait un mari... Mais, aussi vertueuse que passionnée, et formée par la lecture des meilleurs romans, j'ai bientôt vu qu'il n'y avait pas d'espoir; et je suis parti en lui promettant de l'aimer toujours, et en lui jurant un célibat éternel.

URBAIN.

Et tu vas te marier !... Ah ! cousin, ce n'est pas délicat, et moi, à ta place...

ALEXANDRE.

Ah ! parbleu ! je voudrais bien que tu y fusses !... Vois un peu ce qui m'arrive : M. Minute nous écrit que, le 20 février, à une heure précise, mon mariage doit avoir lieu. Mais moi, qui suis aussi ponctuel que lui, je sais que, le 20 février, à une heure, si je ne suis pas marié, je serai en prison, sous prétexte d'une lettre de change de mille écus.

URBAIN.

Si ce n'est que cela, ne suis-je pas là pour t'aider ?

ALEXANDRE.

Non, non, ami, ce n'est pas la peine, parce que j'ai idée que, le 22, il y en a une autre, et, le 24, une troisième... Oh ! tout cela est en règle... J'ai une exactitude dans mes échéances !... Ce n'est pas l'ordre qui me manque, c'est l'argent... or, j'en trouve dans ce mariage, et jamais une pareille occasion ne se présentera... C'est notre oncle Durand qui a tout arrangé. On a envoyé de Paris tous les papiers nécessaires ; on a publié les bans à Yvetot ; et j'arrive aujourd'hui pour le dénoûment. Tu peux maintenant juger de ma position... Toujours fidèle à mes principes de constance, mais victime de la fatalité et des lettres de change, voilà comment j'en aime une et comment j'en épouse une autre.

URBAIN.

Au fait, il n'y a pas moyen de sortir de là... Mais tais-toi... Voici, je crois, des nouvelles du beau-père et de la future.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; RENAUD.

RENAUD.

Messieurs, M. Minute, qui vient d'apprendre votre arrivée, vous prie de ne pas vous impatienter... Il vient de se lever à la demie, selon son habitude ; mais il a donné rendez-vous au tailleur à huit heures trois quarts ; vous voyez que ça ne peut tarder.

ALEXANDRE, *s'asseyant.*

C'est trop juste, à son aise... Quand on se marie, un tailleur est un personnage nécessaire.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Un jour d'hymen, son importance est grande,
Surtout quand il a du talent.
(*A Urbain.*)
Que voit-on, je te le demande,
Aux mariages d'à présent ?
Vieux compliments dont chacun fait négoce,
D'anciens amours ou des cœurs déjà veufs :
Bref, on n'aurait souvent, un jour de noce,
Rien de nouveau, sans les habits neufs.

URBAIN, *à demi-voix, à Renaud.*

Dis-moi, est-ce un bon enfant que ton maître ?

RENAUD.

Le meilleur homme du monde, quand on ne le fait pas attendre.

URBAIN, *bas à Alexandre, qui est assis auprès de la table, la tête appuyée dans ses mains.*

Tu vois... c'est toujours agréable... (*A Renaud.*) Et la future, est-elle jolie?

RENAUD.

Oh ! pour ça, monsieur, c'est la plus jolie fille d'Yvetot.

URBAIN, bas à Alexandre.

Tu l'entends... C'est toujours un dédommagement; ça t'aidera à prendre patience.

ALEXANDRE.

C'est égal... ça n'y fait rien.

RENAUD, tirant une lettre de sa poche.

A propos de ça... il y a depuis trois jours une lettre qui est arrivée ici à l'adresse de M. Latour; lequel de vous deux ?

URBAIN.

Lequel ?... nous portons tous deux le même nom : lui, c'est Alexandre Latour ; et moi, Urbain Latour, son cousin.

RENAUD.

Alors, arrangez-vous; il n'y a pas autre chose sur l'adresse : « A monsieur, monsieur Latour, chez monsieur Mi-« nute, à Yvetot. »

URBAIN, prenant la lettre.

C'est bon, c'est bon ; nous arrangerons cela ensemble.

RENAUD.

Je vous demande pardon, messieurs, de ne pas vous tenir compagnie; mais quand on est domestique, on n'est pas son maître.

(Il sort.)

SCÈNE III.

URBAIN, ALEXANDRE.

URBAIN, tenant toujours la lettre.

C'est étonnant comme en province les domestiques rendent plus de services qu'à Paris... En voilà un, à ce qu'il

paraît, qui est dressé à la conversation... (Allant à Alexandre, qui est toujours assis.) Dis-moi, cousin, connais-tu cette écriture ?

ALEXANDRE, jetant les yeux dessus.

Dieu ! qu'ai-je vu ! c'est d'elle... c'est d'Amanda !

URBAIN.

Il se pourrait !...

ALEXANDRE.

Ouvrons vite... tu vas voir quel feu, quelle énergie !... Pauvre femme !... la vue seule de cette écriture a réveillé en moi... (Lisant avec tendresse.) « Monstre !... traître !... perfide !... »

URBAIN, qui lit par-dessus son épaule.

Tu en passes.

ALEXANDRE.

Quand je te le disais... quelle passion !... C'est elle tout entière. (Continuant à lire.) « Je suis à quatre lieues de toi ; « si, comme on le dit, tu en épouses une autre, si je n'ai « pas eu de tes nouvelles le vingt du courant, à midi, je ne « serai plus... »

URBAIN.

Ah bah !... vraiment ? (Prenant la lettre.) Oui, ça y est en toutes lettres.

ALEXANDRE.

Ah ! mon Dieu ! je crains de me tromper... Quel jour sommes-nous ?

URBAIN.

Tu le sais bien... c'est le vingt.

ALEXANDRE.

Le vingt !... et quelle heure est-il ?

URBAIN.

Dame !... bientôt neuf heures.

ALEXANDRE.

D'ici à Bolbec, quatre lieues à faire... ce n'est rien... j'y vais.

URBAIN.

Es-tu fou? au moment de te marier!

ALEXANDRE.

Tu feras mes excuses... Pauvre Amanda!

URBAIN.

On ne les recevra pas... ton beau-père, qui est toujours à la minute, sera furieux contre toi... le mariage sera rompu, et d'avance, je te vois en prison.

ALEXANDRE.

Que veux-tu que je fasse?

URBAIN.

Laisse-la mourir, ça n'aura pas de suites.

ALEXANDRE.

Je ne veux pas.

URBAIN.

Eh bien!... renonce à ton mariage ici.

ALEXANDRE.

Je ne peux pas.

URBAIN.

Eh bien! alors qu'est-ce que tu vas faire auprès d'elle?

ALEXANDRE.

Ce que je vais faire? la calmer, l'empêcher de mourir, lui dire que je l'aime toujours, et puis revenir en poste ici à une heure pour épouser mon autre.

URBAIN.

Et pendant ce temps, que pensera-t-on de ton départ? et si tu n'as pas vu le beau-père, si tu n'as pas vu la fille, crois-tu que tu arriveras au moment du mariage, pour dire: Présent, me voilà!... En ton absence tout sera rompu.

ALEXANDRE.

Et comment faire prendre patience au père? lui qui n'attend jamais... C'est terrible d'être comme cela à la même heure entre un mariage et un enterrement... on ne peut pas être partout... Ah! mon ami, quelle idée! tu peux me sauver la vie : pendant que je serai là-bas, si tu voulais me représenter ici?

URBAIN.

Qu'est-ce que tu dis donc là?

ALEXANDRE.

Eh! oui, sans doute... tu seras mon chargé d'affaires, mon fondé de pouvoirs... tu fais la cour au beau-père et à sa fille en mon nom, à ma place... pendant trois heures seulement... qu'est-ce que ça te fait? rends-moi ce service-là.

URBAIN.

Eh! laisse-moi tranquille... quelle diable de commission!...

ALEXANDRE.

Tu te présenteras, tu conviendras des cérémonies préliminaires, et à une heure de relevée, je te donne ma parole d'honneur que je serai de retour pour te dégager... je ferai une histoire, on rira, et tout s'arrangera.

URBAIN.

Oui; mais moi, quelle figure ferai-je?

ALEXANDRE.

Ta figure ordinaire... tu as bien le physique d'un futur.

URBAIN.

Ce n'est pas cela que je veux dire. Comment veux-tu que moi, qui ai une passion dans le cœur, j'aille comme cela faire la cour à la première venue?

ALEXANDRE.

Puisque ce n'est pas pour ton compte, puisque c'est pour

le mien... tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un fondé de pouvoirs?... Veux-tu ma procuration par écrit?

URBAIN.

AIR du vaudeville de Partie carrée.

Je l'aime mieux, car, vois-tu, je me forme ;
En toute affaire, il faut être prudent.
(Pendant qu'Alexandre écrit.)
Tâche, surtout, qu'il soit en bonne forme,
Pour leur montrer mon titre sur-le-champ,
Si l'on osait me traiter d'intrigant.

ALEXANDRE.

Va, ne crains rien... il est de bonnes âmes
Qui n'y font pas tant de façons,
Et qui gaîment en content à nos femmes
Sans procurations.

URBAIN.

A la bonne heure... mais je n'ai pas envie de me laisser marier à ta place; et si tu tardes seulement de cinq minutes, je m'en vais, je t'en préviens..

ALEXANDRE.

Soit... si, à une heure précise, je ne suis pas de retour, je te permets de faire ce que tu voudras... Tiens, voilà ma procuration.

AIR du vaudeville des Gascons.

Ah çà! je puis compter sur toi?
A ta probité je vais croire;
Tu n'es qu'un amant provisoire,
Le titulaire, ici, c'est moi;
Ne sois que mon représentant.

URBAIN.

De mon cœur une autre est maîtresse.

ALEXANDRE.

Ne va pas paraître charmant.

URBAIN.

Compte sur ma délicatesse.

Ensemble.

ALEXANDRE.

Mon cher, je puis compter sur toi;
A ta probité je vais croire;
Tu n'es qu'un amant provisoire,
Le titulaire, ici, c'est moi.

URBAIN.

Tu peux te reposer sur moi,
A ma probité tu peux croire;
Je suis un futur provisoire,
Le titulaire, ici, c'est toi.

ALEXANDRE.

On vient... c'est peut-être le beau-père... je me sauve.
(Il sort en courant.)

SCÈNE IV.

URBAIN; puis M. MINUTE.

URBAIN.

J'étais bien sûr en voyageant avec mon cousin qu'il m'arriverait des aventures; mais je ne me serais jamais attendu à celle-là.

M. MINUTE.

Où est-il?... où est-il, ce cher Latour?... Eh! bonjour, mon ami, bonjour, mon cher gendre!

URBAIN, à part.

Allons, voilà que ça commenee! (Haut.) Certainement, monsieur, mon cher beau-père, je ne m'attendais pas à ce plaisir-là.

M. MINUTE.

Nous, au contraire.

AIR du vaudeville de L'Écu de six francs.

Depuis huit jours, j'attends, j'enrage ;
L'exactitude cependant,
Pour avoir la paix en ménage,
Est un devoir fort important. (*Bis.*)
Sans elle, les malheurs commencent,
En hymen, ainsi qu'en amours ;
Les maris retardent toujours,
Voilà pourquoi d'autres avancent.

Comprends-tu le retard?... (Riant.) Ah! ah! tu vois qu'à Yvetot nous soignons la plaisanterie... Mais que je te regarde un peu... c'est bien cela, l'air de famille... Tu ne te rappelles pas m'avoir vu, il y a une vingtaine d'années, chez ton oncle Durand?

URBAIN.

Non, monsieur.

M. MINUTE.

Moi, je crois vous voir encore ; vous étiez deux petits garçons diablement malins.

URBAIN.

Ah! oui... moi et mon cousin.

M. MINUTE.

Il paraît que, de ton côté, ça n'a fait que croître et embellir... Il n'y a pas de mal, mon garçon, il n'y a pas de mal... moi, je me méfie des jeunes gens qui ont été trop sages... on a beau dire, il faut toujours qu'on fasse des folies... ainsi, il vaut encore mieux s'y prendre de bonne heure, parce que, comme dit cet autre, ce qui est fait n'est plus à faire, n'est-ce pas, mon garçon?

URBAIN.

Oui, monsieur... (A part.) En vérité, ça a l'air d'un brave homme.

M. MINUTE.

AIR du vaudeville de La Robe et les Bottes.

Un mauvais sujet me rassure;
Aussi, quand j'en vois un... j'attends;
Car je sais que, par sa nature,
L'homme changea dans tous les temps.
De constance il est incapable,
Et tôt ou tard, le plus extravagant,
Sans s'en douter, deviendra raisonnable,
Par amour pour le changement.

Ah çà! parlons raison... l'oncle Durand t'a dit que je ne te demandais que du travail et de la bonne conduite... Je suis riche, je n'ai pas besoin d'argent, et en prenant un gendre qui n'a rien, je l'oblige à la reconnaissance.

URBAIN.

Il est de fait que, pour peu qu'on ait de sentiment...

M. MINUTE.

Tu feras donc le bonheur de ma fille?

URBAIN.

Oui, monsieur.

M. MINUTE.

Le mien?

URBAIN.

Ah! oui... (A part.) C'est-à-dire, moi je m'avance là.... (Il regarde son papier.)

M. MINUTE.

Qu'est-ce que tu fais donc?

URBAIN.

Rien, rien.

M. MINUTE.

Tu vas voir ma fille, qui est douce, gentille, bien élevée, qui ne m'a quitté qu'une seule fois, pour faire un voyage à Paris... Je craignais d'abord qu'elle n'eût quelque inclina-

tion, mais je suis rassuré là-dessus... et elle est toute disposée à t'épouser... Tu vois que j'y mets de la franchise... il faut en avoir aussi avec moi... je sais que tu as été un peu mauvais sujet...

URBAIN.

Moi! eh bien! par exemple...

M. MINUTE.

Je ne t'en fais pas de reproches, mais dis-moi seulement si dans tes liaisons...

URBAIN.

Moi!... des liaisons!.. pour qui me prenez-vous?

M. MINUTE.

Que diable! je te demande de la franchise, tu ne me feras pas accroire que tu n'as pas eu une seule inclination?

URBAIN, *vivement.*

Si vraiment... une seule... une belle inconnue, avec qui j'ai dansé à la fête de Saint-Cloud, et que depuis je n'ai jamais pu rencontrer... mais que j'aimerai toujours.

M. MINUTE.

Comment! que tu aimeras toujours... je ne te reconnais plus, et ce n'est pas là ce que disait ton oncle.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Ce changement est trop soudain,
Et d'honneur, je ne puis y croire.

URBAIN, *à part.*

O ciel! j'oubliais mon cousin,
Et j'ai conté ma propre histoire.
Quelle imprudence!... qu'ai-je fait!...
Allons, tâchons de nous remettre;
Et soyons bien mauvais sujet,
De crainte de le compromettre.

(*Haut, à M. Minute.*) Il est vrai que depuis j'ai fait bien des conquêtes... Dieu! des conquêtes! en ai-je fait!...

M. MINUTE.

A la bonne heure!... je reconnais mon gendre... et je vois maintenant que tu dissimulais... Ah çà, tu es là, en habit de voyage, j'espère que tu vas te faire beau... et dépêche-toi, parce qu'il est dix heures, et à onze heures le déjeuner, et à midi le mariage.

URBAIN.

Comment? à midi!... vous m'aviez écrit à une heure.

M. MINUTE.

Oui... à une heure à l'église... mais à midi à la municipalité... tout est arrangé ainsi.

URBAIN, à part.

Eh bien!... me voilà dans de beaux draps!... la cérémonie qui est avancée d'une heure, et Alexandre qui ne sait pas cela!

M. MINUTE.

Allons, allons, dépêchons!

URBAIN.

Mais un instant!... (A part.) Quel salpêtre que ce beau-père!... on n'a jamais vu mener ainsi un mariage en poste. (Haut.) Je voulais vous dire, monsieur...

M. MINUTE.

Tu me diras cela à déjeuner... Holà! quelqu'un... Renaud?

SCÈNE V.

LES MÊMES; RENAUD.

M. MINUTE, à Renaud qui entre.

Tu vas mener mon gendre dans son appartement, et tu l'aideras à s'habiller.

RENAUD.

Oui, monsieur.

M. MINUTE.

De là, tu iras chez nos deux témoins... ou plutôt, je vais leur envoyer une invitation à déjeuner, nous serons plus sûrs de les avoir. (Il se met à la table et écrit.) De là, tu passeras à la municipalité.

RENAUD.

J'en viens, monsieur.

M. MINUTE.

Tout est-il prêt?

RENAUD.

Oui, monsieur.

M. MINUTE.

Il n'y a point d'obstacles, d'empêchements, d'oppositions?...

RENAUD.

Non, monsieur, jusqu'à présent.

URBAIN.

Comment! d'oppositions?

M. MINUTE.

Oui, d'après ce qu'on m'avait dit de ton caractère, je craignais que quelques créanciers, quelques femmes, ou quelques personnes intéressées, ne formassent opposition, ce qui nous aurait retardés.

URBAIN.

Comment!... en formant une opposition, on arrête donc un mariage?

M. MINUTE, écrivant.

Du moins pour quelque temps... c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on l'ait fait lever.

(Il se remet à écrire.)

URBAIN, à part.

Eh bien!... c'est bon à savoir... si je n'ai pas d'autres moyens de gagner du temps... (A Renaud.) Viens, mon garçon, j'ai à te parler.

mauvaise langue, la plus bavarde, la plus... Je m'arrête, parce que j'y ai des parents, des amis, des connaissances...

M. MINUTE.

Eh bien! oui, ma chère nièce, tout cela est connu... je sais que, malgré ta tête exaltée, tu n'as jamais eu la moindre inclination.

AMANDA.

Eh bien! mon oncle, c'est ce qui vous trompe : il y a plus d'un an, un jeune homme, un commis voyageur, le plus aimable, le plus tendre, le plus... Je me calme... ce n'est pas à moi à louer le perfide... enfin, il employa auprès de moi le langage de la ruse, de la séduction... je ne pouvais, je ne devais pas l'entendre... je le bannis de ma présence; et même quelque temps après, lorsque je perdis mon mari, je poussai la délicatesse et la décence posthume jusqu'à ne pas l'en prévenir, voulant au moins que le temps de mon veuvage fût expiré... Eh bien! mon oncle...

M. MINUTE.

Ah çà! où diable veux-tu en venir?

AMANDA.

M'y voici... c'est que malgré ses serments de fidélité, malgré ses promesses d'un célibat éternel et assidu, ce séducteur, ce traître, ce perfide... Je me retiens, par égard pour vous... enfin, ce monstre n'est autre que M. Latour, votre gendre.

M. MINUTE.

Que dis-tu?

AMANDA.

Celui qui va épouser votre fille... Jugez maintenant si j'ai bien fait d'arriver en poste.

M. MINUTE.

C'est bien aimable à toi... mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse?... je ne peux pas empêcher que mon gendre n'ait eu une jeunesse orageuse... et puis, après cela, es-tu bien sûre que ce soit le même?

AMANDA.

Si j'en suis sûre!... le jeune Latour, un commis voyageur, neveu de M. Durand, marchand de draps à Paris.

M. MINUTE.

C'est bien cela... mais il faut que depuis un an il soit bien changé, car c'est la douceur, la timidité même.

AMANDA.

C'est encore une ruse... l'hypocrite! l'imposteur!... Je me modère... mais, Dieu! que cela me fait mal!... car si je voulais, je ne manquerais pas de vengeurs... deux ou trois rivaux m'ont déjà offert le secours de leur bras, entre autres M. Dufleuret, un maître d'armes qui m'a donné la main jusqu'ici et qui veut défier le perfide.

M. MINUTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

AMANDA.

Je le retiendrai, mon oncle... mais pour toute vengeance, je prétends devant vous, et devant ma cousine, le démasquer, le confondre...

M. MINUTE.

Amanda... je t'en supplie... ne va pas faire un éclat, une scène...

AMANDA.

AIR du vaudeville de L'Avare et on Ami.

Non, non, je me fais violence
Depuis trop longtemps...

M. MINUTE.

Je le voi!
Mais conserve un peu de prudence,
Il va venir... je l'aperçoi;
Pour un instant, éloigne-toi.

AMANDA, se contenant à peine.

Je me retiens, je vous honore.

M. MINUTE.

Va-t'en; je craindrais en ces lieux
De lui voir arracher les yeux,
Si tu te retenais encore.

(Il se met devant Amanda, et pendant quelque temps il cache Urbain à ses yeux.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; URBAIN, en marié, avec le bouquet et les gants blancs.

URBAIN, à part.

Je viens d'envoyer moi-même mon opposition à M. le maire; peut-être bien qu'on me croira... Et quant au créancier et au maître d'armes, je leur ai donné rendez-vous à deux heures... parce qu'alors Alexandre sera revenu... ou je serai parti.

M. MINUTE.

Mon gendre, voici une jeune dame qui voudrait vous parler.

URBAIN, à part.

C'est la future sans doute. (S'avançant vers Amanda.) Mademoiselle...

AMANDA.

Oui, perf... (Regardant Urbain.) Dieu!... ce n'est pas lui!

AIR du vaudeville du Soldat laboureur.

Non, rien n'égale ma surprise!

URBAIN.

Pourquoi me regarder ainsi?

M. MINUTE.

J'étais sûr de quelque méprise:
Tu le vois bien, ce n'est pas lui.

AMANDA.

Oui, je dois, quoique j'en murmure,

Reconnaître ici mon erreur,
A moins de croire sa figure
Aussi changeante que son cœur.

Ensemble.

AMANDA.

Non, rien n'égale ma surprise,
J'ai beau le regarder ici :
J'étais dupe d'une méprise,
Je le vois trop, ce n'est pas lui.

URBAIN.

D'où vient donc cet air de surprise?
Pourquoi me regarder ainsi?
Je tremble que quelque méprise
Ne me fasse aimer aujourd'hui.

M. MINUTE.

Je conçois très-bien ta surprise,
Il sera mon gendre aujourd'hui ;
J'étais sûr de quelque méprise,
Tu le vois bien, ce n'est pas lui.

URBAIN.

Ce n'est donc pas là mademoiselle votre fille?

M. MINUTE.

Eh! non... ce n'est pas là ma fille... c'est une cousine à nous... (Bas.) qui venait pour former opposition.

URBAIN, vivement et la regardant avec tendresse.

Vraiment... Cette chère dame...

M. MINUTE.

Mais qui maintenant, j'espère, nous fera l'honneur d'assister à la noce... Et tenez... voici enfin votre prétendue, ce n'est pas malheureux.

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; LOUISE.

M. MINUTE, allant au-devant d'elle, lui prenant la main, et la présentant à Urbain.

Approchez ; tenez, ma fille, voici l'époux que je vous destine.

LOUISE, à part, le regardant.

Ciel!... c'est lui!...

URBAIN, de même.

Grands dieux!... c'est elle!

M. MINUTE.

Eh bien ! Louise... qu'as-tu donc?

URBAIN.

Louise!... c'est bien cela! quel bonheur!

M. MINUTE, à Urbain.

Eh bien!... qu'as-tu donc?

URBAIN.

Cette jeune personne que j'avais rencontrée à Saint-Cloud, avec sa tante...

LOUISE.

Ce jeune homme que j'avais vu dans mon voyage à Paris, et dont je n'avais pas osé vous parler...

URBAIN.

C'est elle que je n'ai jamais cessé d'aimer.

LOUISE.

Et c'est à lui que je pensais toujours.

M. MINUTE.

Eh bien!... voyez donc, comme ça se rencontre! j'aurai fait sans m'en douter un mariage d'inclination.

URBAIN.

Eh! oui... (A part.) c'est-à-dire... Dieu! quelle situation!... et faut-il que je sois là pour un autre!

M. MINUTE.

Allons, allons, vous aurez le temps de vous expliquer... La! qu'ai-je fait?... pour la première fois de ma vie, j'aurai oublié l'heure... il est midi, et je ne m'en doutais pas. (A Amanda.) Aussi c'est toi qui m'avais tout bouleversé... Allons, mes enfants, partons; on nous attend à la mairie.

URBAIN, à part.

Dieu!... quand j'y pense... si c'était pour mon compte; mais il n'y a pas moyen... (Haut.) Un instant, beau-père; il me semble vous avoir entendu dire qu'avant le mariage, il y avait un déjeuner.

M. MINUTE.

Oui, sans doute; mais à présent l'heure est passée.

URBAIN.

Eh bien! qu'importe? ce n'est pas pour moi... mais vos amis, vos parents sont là qui attendent : cela produirait le plus mauvais effet... Voyez ça, je vous en prie... je ne veux pas en arrivant faire mourir de faim ma nouvelle famille.

M. MINUTE.

J'entends... il nous renvoie, pour avoir un tête-à-tête avec sa prétendue... il n'y a pas de mal.

URBAIN.

Eh! non, non...

M. MINUTE.

Je vais hâter le déjeuner; et dans quelques instants, je viens vous prendre; car voilà toute ma journée dérangée, et je ne m'y reconnaîtrai plus... (A Amanda.) Allons, viens, ma nièce, tu m'aideras à remplacer ta cousine.

AMANDA.

Oui, mon oncle, oui, je vous suis... (A part.) Ce n'est pas par envie... mais voir cette petite fille prête à se marier,

prête à être heureuse! tandis que moi, victime de ma tendresse, de ma sensibilité, de ma... Je me retiens... (Haut.) Voilà, voilà, mon oncle, je vais avec vous.

(Elle sort avec M. Minute.)

SCÈNE X.

URBAIN, LOUISE.

URBAIN.

Comment! mademoiselle, c'est vous que je trouve en ces lieux, et dans un pareil moment! vous n'avez donc point oublié la journée que nous avons passée ensemble à la fête de Saint-Cloud?

LOUISE.

Oh! non... et tellement que j'étais bien triste, lorsque quelques jours après il a fallu revenir en Normandie.

URBAIN.

Et moi donc!... et je m'étais bien promis, si je ne vous retrouvais pas, d'attendre toujours, et de ne jamais me marier.

LOUISE.

Vraiment... mais alors qu'est-ce que vous veniez donc faire ici?

URBAIN.

Oh! ce n'était pas moi... c'est-à-dire, non... c'était bien différent... (A part.) Elle va me croire infidèle à présent... (Haut.) Je ne voulais pas; mais la force des circonstances...

LOUISE.

C'est comme moi... c'était contre mon gré que j'épousais M. Latour, parce que j'étais bien loin de me douter que vous fussiez la personne...

URBAIN, transporté de joie.

Comment, il se pourrait ! (S'arrêtant.) Dieu ! prenez garde... (A part.) Maudite procuration !

LOUISE.

Eh bien... qu'est-ce donc ?

URBAIN.

Rien, rien... je crains d'être trop heureux.

LOUISE.

Comment !... vous paraissez fâché de savoir que je vous aime ?

URBAIN, à part.

Elle m'aime ! ah ! c'en est trop ! et quand je devrais outrepasser mes pouvoirs... (Il se jette aux genoux de Louise.) Vous voyez à vos pieds le plus fortuné ou plutôt le plus malheureux des hommes.

LOUISE.

Ah ! mon Dieu... l'amour lui fait perdre la tête.

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; M. MINUTE.

M. MINUTE.

A merveille... voilà ce que j'appelle ne pas perdre son temps.

URBAIN, à Louise.

Dieu ! il nous a vus.

LOUISE.

Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?

URBAIN, à M. Minute.

Je vous prie de croire que mes intentions... Je voulais lui dire...

M. MINUTE.

Que vous l'aimez, n'est-il pas vrai?

URBAIN.

Oui, sans doute; mais en même temps je voulais vous avouer...

M. MINUTE.

Que vous êtes pressé de vous marier... eh bien! cela ne tardera pas, car tout est préparé, et dans l'instant une heure va sonner.

URBAIN.

Que dites-vous? il est une heure!

M. MINUTE.

Moins cinq minutes.

URBAIN, à part.

Dieu!... quel espoir!... s'il pouvait tarder encore quelques instants! aux termes de ma procuration, je suis libre à une heure... je peux faire ce que je veux! (Haut.) Mon cher beau-père...

M. MINUTE, à Louise.

Allons, donnez la main à votre futur, et partons.

URBAIN.

Un seul instant... j'ai un cousin, un témoin qui doit venir, et je lui ai promis de l'attendre jusqu'à une heure.

(On entend sonner une heure.)

M. MINUTE.

Tenez, la voilà qui sonne.

URBAIN.

Il serait possible!... (A part.) Je suis sauvé... (Haut.) Mon cher beau-père! ma chère Louise!... (Vivement.) Allons, voyons, dépêchons, ne perdons pas de temps... Est-ce que tous les parents ne sont pas là?

M. MINUTE.

Eh bien!... eh bien!... ce que c'est que les amoureux!

c'est lui maintenant qui ne peut pas rester en place... Allons, partons.

URBAIN.

AIR : Mon cœur à l'espoir s'abandonne. (Caroline.)

Partons, je n'ai plus de scrupulo;
Ici mon cœur devait flotter
Entre l'honneur et la pendule;
Mais rien ne doit plus m'arrêter;
Cher beau-père, il faut nous hâter.
Au doux espoir je m'abandonne,
Tout peut maintenant s'arranger :
Il ne vient pas... une heure sonne,
C'est pour moi l'heure du berger.

TOUS.

Partons, il n'a plus de scrupule;
Ici son cœur devait flotter
Entre l'honneur et la pendule;
Mais rien ne doit plus l'arrêter.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; AMANDA.

AMANDA.

Ah! mon oncle! ah! ma cousine! je suis désolée de vous annoncer une mauvaise nouvelle; mais vous ne pouvez faire le mariage... c'est bien malheureux.

TOUS.

Comment! que dites-vous?

M. MINUTE, URBAIN et LOUISE.

Pourquoi donc?

AMANDA.

Je viens de rencontrer M. le maire, qui est désolé... Apprenez qu'il y a une opposition qu'on vient de lui adresser.

URBAIN, à part.

Ah ! maladroit ! c'est ma lettre ! (Haut.) Une opposition... je sais ce que c'est... ce n'est rien du tout.

M. MINUTE.

Comment ! ce n'est rien ?

AMANDA.

Cela est très-sérieux, je vous assure... C'est une personne qui écrit qu'elle s'oppose formellement à ce mariage, et qu'elle se présentera elle-même aujourd'hui à deux heures.

URBAIN.

Cette personne ne se présentera pas.

AMANDA.

Pardonnez-moi, monsieur... Ma pauvre cousine, mon cher oncle, si vous saviez combien je partage... Dieu ! si une chose comme celle-là m'arrivait ! au moment de se marier !

M. MINUTE.

Ah çà ! qu'est-ce que cela signifie ?

LOUISE, à Urbain.

Oui, monsieur... vous doutez-vous de ce que ce peut être ?

URBAIN.

Eh ! oui ; je vous dis que c'est quelqu'un qui s'est trompé... moi, j'en suis sûr... ainsi beau-père, allons toujours.

M. MINUTE.

Eh ! non... il faut d'abord éclaircir cette affaire... je m'en charge... ce ne sera pas long... Vous, ma fille, ma chère nièce, rentrez au salon... engagez la compagnie à prendre patience, et surtout ne parlez pas de ce qui arrive.

(Il sort vivement par le fond.)

AMANDA.

Oh ! pour moi, j'aurai bien de la peine, car cela m'a tellement affectée... (A Louise.) Viens, cousine, je ne te quitte pas... me préserve le ciel de rien soupçonner... mais le jour,

à l'instant même, une opposition... je n'en dirai pas davantage... mais ce n'est pas naturel.

(Elle sort avec Louise.)

SCÈNE XIII.

URBAIN, seul.

Oui... avec tout cela, elle cherche à lui donner des idées... Aussi, c'est ma faute... que le diable m'emporte d'avoir été me mettre en opposition avec moi-même ! sans cela, j'allais être heureux... j'épousais pour mon compte la femme de mon ami, et il n'avait rien à me dire... puisque, d'après nos conditions... Pourvu que le beau-père se dépêche... ou que mon cousin Alexandre puisse verser en route... car maintenant je crains à chaque instant de le voir arriver... Ah ! mon Dieu !... je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

SCÈNE XIV.

URBAIN, à la table; ALEXANDRE paraît tout essoufflé.

ALEXANDRE.

Ouf !... je n'en puis plus.

URBAIN, avec effroi.

Le voilà !...

ALEXANDRE.

Oui, mon ami, et d'une humeur épouvantable, des chemins affreux... une ornière dont j'ai cru que je ne sortirais jamais.

URBAIN, d'un air préoccupé.

Eh bien ! pourquoi te gêner ? il fallait y rester.

ALEXANDRE.

Et toi, que je laissais dans l'embarras... toi !... victime de

l'amitié... Non, mon ami, le devoir me rappelait ici, à ton secours... et me voilà... Comment tout cela va-t-il ?

URBAIN, *se levant.*

Pas mal, mon ami... j'ai fait ce que j'ai pu ; quand on n'a pas l'habitude... mais toi, tes affaires ?...

ALEXANDRE.

Ne m'en parle pas.... j'arrive, je ne trouve personne, on ne sait pas ce qu'elle est devenue... elle sera morte, j'en suis sûr, je la connais.

URBAIN, *vivement.*

Eh bien !... mais ça va t'empêcher de te marier.

ALEXANDRE, *avec une douleur comique.*

Au contraire, mon ami, il n'y a plus maintenant à balancer... je suis dans la situation d'un homme veuf.

URBAIN.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (Le Dîner de Madelon.)

Mais songe donc en quelles circonstances !...

ALEXANDRE.

Oui, je connais en pareil cas
Ce qu'ordonnent les convenances,
Et je sais bien ce que je dois, hélas !
A sa mémoire ainsi qu'à son trépas.
Je ne veux plus, tant ma douleur est grande,
De plaisir ni d'amusement ;
Je l'ai juré...

URBAIN.

Mais tu vas cependant
Te marier...

ALEXANDRE.

Ah ! je te le demande,
Est-ce manquer à mon serment ?

D'ailleurs, est-ce que c'est pour moi que je me marie ?... c'est pour mes créanciers... c'est pour mes lettres de change... c'est par mesure de sûreté personnelle.

URBAIN, à part.

Alors, il n'y a pas moyen de lui dire...

ALEXANDRE.

Du reste, mon garçon, je te remercie... à charge de revanche, si tu as jamais quelque affaire, quelque mariage, s'il te faut un remplaçant... Mais je ne veux pas abuser plus longtemps... comme fondé de pouvoirs, ta mission est terminée.

URBAIN.

C'est ça... juste au plus beau moment... (A part.) Dieu! que je suis malheureux! (Haut.) Tiens, cousin, voici ta procuration... voici encore les accessoires qui te reviennent... les gants et le bouquet.

ALEXANDRE.

C'est bon, je vais reprendre mon nom et mes droits, et me faire reconnaître.

URBAIN.

Tout est fini.

(On entend la voix d'Amanda qui parle en dehors.)

AMANDA.

C'est bon, je vais le prévenir.

ALEXANDRE.

Dieu! qu'entends-je?

AMANDA.

C'est bon... je vous dis que je vais le prévenir.

ALEXANDRE.

Ah! mon Dieu!... soutiens-moi...

URBAIN.

Eh bien!... qu'as-tu donc?

ALEXANDRE.

Tu n'as pas entendu cette voix... elle a fait vibrer toutes les cordes sensibles de mon organisation... c'est elle, c'est Amanda! Ce qui m'étonne, c'est qu'elle ne soit pas morte!...

mais peut-être ne sait-elle pas encore... Je t'en prie, rien que pour un instant, reprends cette procuration.

URBAIN, avec joie.

Quoi!... tu voudrais encore?...

ALEXANDRE.

Ça te contrarie, je le vois... mais tâche de gagner du temps... de retarder ce mariage.

URBAIN.

Mais comment veux-tu?...

ALEXANDRE.

Dis que tu es indisposé, que tu es malade!... tu peux même te trouver mal, si tu veux... le trouble, l'émotion... ce jour-là, cela arrive souvent... (Le poussant.) Je l'entends... va vite.

URBAIN, sortant par la porte à gauche.

Ma foi, je ne demande pas mieux... c'est toujours cela de gagné.

SCÈNE XV.

ALEXANDRE, AMANDA.

AMANDA.

O solitude!... premier besoin d'un cœur sensible, qu'il est difficile de vous rencontrer, surtout un jour de noce! (Apercevant Alexandre.) O ciel!... en croirai-je mes yeux?

ALEXANDRE, à part.

Quand je le disais... rien que la vue... qu'est-ce que ce sera donc quand je lui apprendrai...

AMANDA.

Perfide!... ingrat!... je me modère... était-ce en ces lieux que je devais vous retrouver?... et que signifient ces gants, ce bouquet?

ALEXANDRE, *à part.*

Dieu! comment lui avouer?... (*Haut.*) Je venais assister au mariage d'un cousin, d'un ami, qui m'avait choisi pour son témoin... lorsque j'ai trouvé ici une lettre d'une écriture bien connue et bien chère... à l'instant j'ai couru à Bolbec...

AMANDA.

Il se pourrait! vous en venez!... mes soupçons étaient donc injustes? vous n'avez point oublié vos serments?

ALEXANDRE.

Moi!... demandez plutôt...

AMANDA.

Je reprends à la vie, ou plutôt si vous saviez... la joie, l'émotion, la surprise... je me retiens... mais dans une âme naturellement expansive...

ALEXANDRE.

A qui le dites-vous? (*A part.*) Il faut pourtant la prévenir... (*Haut.*) Oui, Amanda... les obstacles ne font rien sur un amour véritable... et plus il y en aura... plus nous serons séparés... plus je vous aimerai! d'après ce principe, j'ai dû penser que les chaînes de l'hymen...

AMANDA.

Que dites-vous?... elles n'existent plus... elles sont brisées... c'est une nouvelle que vous ignorez encore, et que le sentiment de mes devoirs m'empêchait de vous apprendre.

ALEXANDRE, *à part.*

O pouvoir du style romantique! voilà que nous ne nous entendons plus... (*Haut.*) Quoi! madame, vous seriez?...

AMANDA.

Je suis libre; je suis veuve depuis plus d'un an... mais je me suis dit : Maîtresse de ma main, de mon cœur, et de huit ou dix mille francs de rente, je veux voir s'il tiendra ses serments, s'il me sera fidèle.

ALEXANDRE, à part.

Qu'allais-je faire!... contracter un autre hymen, lorsque je trouve tout réuni... le cœur, l'inclination, et dix mille livres de rentes! (Haut, d'un ton de reproche.) Amanda... pourriez-vous jamais croire?...

AMANDA.

Non... car si j'avais pu supposer que vous eussiez eu seulement l'idée d'oublier vos promesses...

ALEXANDRE.

Que dites-vous?

AMANDA.

Si la pensée d'une infidélité se fût seulement glissée dans votre âme, c'était fini, je vous fuyais à jamais... je portais ailleurs et mon cœur et ma main.

ALEXANDRE, à part.

· Dieu! que devenir avec une constance aussi exagérée que celle-là? Si elle se doutait...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; URBAIN.

URBAIN, pâle et défait, entrant par la porte à gauche.

Mon ami... mon ami...

ALEXANDRE.

Eh bien! qu'est-ce que tu me veux? (A Amanda.) Je vous demande pardon, c'est le marié qui a quelque chose à me dire... (Bas, à Urbain en l'entraînant de l'autre côté du théâtre.) Eh bien! est-ce que tu ne t'es pas trouvé mal, comme nous en étions convenus?

URBAIN.

Je n'ai pas osé... il y avait là un médecin... mais apprends, mon ami, qu'on avait formé une opposition, qu'elle vient d'être levée, et que rien n'empêche plus ce mariage.

ALEXANDRE.

Je ne te demande plus qu'un moment... Pourquoi n'es-tu pas resté ?

URBAIN.

C'est qu'il est déjà question de l'anneau de mariage ; on me le demande...

ALEXANDRE.

AIR : Comme il m'aimait ! (Monsieur Sans-Gêne.)

Va donc toujours, (*Bis.*)
Fais les choses de bonne grâce.

URBAIN.

Eh ! quoi tu veux ?

ALEXANDRE.

C'est ton devoir ;
N'es-tu pas fondé de pouvoir ?

URBAIN.

J'y cours ; mais ce qui m'embarrasse,
C'est qu'en pareil cas on embrasse.

ALEXANDRE.

Va donc toujours. (*Bis.*)

URBAIN.

Écoute donc... si tu le prends comme ça... ça devient agréable d'être fondé de pouvoirs.

(Il rentre dans l'appartement.)

SCÈNE XVII.

ALEXANDRE, AMANDA.

ALEXANDRE.

Ce pauvre garçon... un rien l'embarrasse... et les détails du mariage lui feront perdre la tête.

AMANDA.

Oui... il me paraît assez simple... Mais si nous allions les rejoindre?

ALEXANDRE.

Eh ! qu'avons-nous besoin de paraître au milieu de cette foule, de nous mêler à leurs bruyants transports?... le véritable amour est mélancolique... le bonheur n'aime pas la joie... je ne sais pas si je m'explique.

AMANDA.

Oui, mon cœur vous comprend.

ALEXANDRE, à part.

Ah! que c'est heureux! (Haut.) D'ailleurs, je me connais... la vue de cette union me ferait un mal...

AMANDA.

Et pourquoi donc?

ALEXANDRE.

Vous me le demandez!... je verrais l'hymen d'un ami... je le verrais former des nœuds qui jusqu'à présent me sont interdits... moi! qui depuis longtemps suis condamné par vous aux tourments de l'attente et aux rigueurs du célibat... Ah! si, persuadée de ma constance, vous daigniez enfin hâter le moment fortuné...

AMANDA.

Quoi! vous voulez qu'aujourd'hui même, je déclare à ma famille rassemblée...

ALEXANDRE.

Ici, non pas... le ciel m'en préserve!... je voudrais au contraire qu'à l'instant même, nous puissions quitter ces lieux... (A part.) Si je puis l'emmener, Urbain s'en tirera comme il pourra... (Haut.) C'est dans le calme, c'est dans la solitude, que deux cœurs bien épris peuvent s'entendre.

AIR : Ah ! si madame me voyait ! (ROMAGNÉSI.)

Premier couplet.

Là, de mes vœux, de mon serment,

J'aurai pour témoin le ciel même.

AMANDA.

Moi! vous suivre! ô terreur extrême!

ALEXANDRE.

Oui, venez... partons à l'instant.

AMANDA.

Mais, c'est presqu' un enlèvement!
Je dois être plus réservée;
L'honneur me prescrit un refus.

ALEXANDRE.

Vous refusez d'être enlevée!
Ah! je ne vous reconnais plus.

Deuxième couplet.

Oui, je le vois, oui, c'en est fait,
Sur vous j'ai perdu mon empire.

AMANDA.

Alexandre!... qu'osez-vous dire?

ALEXANDRE.

Craignez-vous un époux discret?

AMANDA.

Oui, je crains tout d'un tel projet.
Je sais ce que je dis... les suites
M'en font frémir!...

ALEXANDRE.

Quels mots ai-je entendus!
Quoi! vous savez ce que vous dites?
Ah! je le vois, vous n'aimez plus!

(Avec exaltation.) Venez, venez, ou je doute de tout, même de votre amour.

AMANDA.

N'achevez pas... je vous suis.

ALEXANDRE.

Quel bonheur! je triomphe... Dieu! c'est Urbain, tout est perdu.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; URBAIN, paraissant à la porte du fond; il a l'air tout honteux.

ALEXANDRE, à Urbain.

Eh bien! que viens-tu m'annoncer?

URBAIN.

Eh! mon ami!... tu ne sais pas ce qui est arrivé?... et je ne sais, moi-même, comment t'expliquer...

ALEXANDRE.

Est-ce que cet anneau n'est pas donné?

URBAIN.

Eh! mon ami, tu me l'avais dit; mais, malgré cela, je n'y étais plus... je ne voyais, ni n'entendais plus rien... ils étaient là, un tas de monde qui me regardait... il y avait là un homme en noir... Tout le monde a fait des paraphes, moi aussi; et puis, sous prétexte que le monsieur qui se trouvait là était le notaire, ils se sont tous mis à dire : « Ils sont mariés, ils sont mariés! »

ALEXANDRE.

Comment! il serait possible! (Riant à part.) Dieu!... est-il bon enfant!... il me rend là un fameux service. (Haut avec joie.) Quoi! mon ami, tu as signé le contrat?

URBAIN, tout honteux.

Ah! mon Dieu, oui... mon propre nom, Urbain Latour, en toutes lettres.

ALEXANDRE.

Embrasse-moi, et reçois mes compliments.

URBAIN.

Quoi! vraiment?... moi qui craignais d'avoir outrepassé mes pouvoirs!

ALEXANDRE.

Du tout, mon ami; c'est très-bien... Tiens, voilà celle que je n'ai jamais cessé d'aimer, celle dont je te parlais ce matin... mon Amanda.

URBAIN.

Quoi! c'est madame?...

ALEXANDRE.

Oui, mon ami... elle m'a donné sa foi... et je suis si content de toi, que je te demanderai encore aujourd'hui un petit service.

URBAIN.

D'être ton fondé de pouvoirs?... volontiers.

ALEXANDRE.

Non, non... mon témoin... car je l'épouse.

URBAIN.

Tu l'épouses!... il serait vrai! (Bas à Alexandre.) Alors, dis donc, si tu me rendais ma liberté?...

ALEXANDRE, bas.

C'est trop juste... je te permets maintenant de prendre mon autre femme pour toi, et de t'établir à ton compte.

URBAIN.

Ah! j'en mourrai de joie!... il ne me manque plus à présent que le consentement de Louise, et celui du père.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; M. MINUTE, LOUISE, TOUS LES GENS de la noce.

URBAIN, à M. Minute.

Ah! monsieur! ah! ma chère Louise! que je suis enchanté de vous voir! j'ai tant de choses à vous dire... Voici, d'abord, mon cousin, M. Alexandre Latour.

AMANDA, à M. Minute.

Celui que j'avais soupçonné si injustement... et c'est pour réparer mes torts que je lui donne ma main.

URBAIN.

Oui... il épouse votre nièce, et moi je serai le plus heureux des hommes si vous voulez bien m'accorder votre fille, et vous, Louise, si vous consentez...

M. MINUTE.

Qu'est-ce qu'il me demande donc là ?... est-ce que vous n'êtes pas mon gendre? est-ce que vous ne venez pas de l'épouser?

URBAIN.

Sans contredit... mais ce n'était pas moi... c'est-à-dire, voyez-vous, beau-père, il y a ici un autre Latour, mon cousin, que voilà, qui se nomme comme moi.

M. MINUTE.

Eh bien! ce n'est pas lui qui a épousé.

URBAIN.

Non, c'est moi... mais c'est égal... je ne pourrai jamais lui faire comprendre...

ALEXANDRE.

Et qu'est-ce que tu as besoin que l'on comprenne?

URBAIN.

Toi, ça ne te fait rien... mais moi, je tiens à être épousé pour moi-même.

M. MINUTE.

Ah çà! qu'est-ce qu'il a donc? n'aimez-vous pas ma fille?

URBAIN.

Dieu!... si je l'aime!

M. MINUTE.

N'êtes-vous pas son époux?

URBAIN.

Oui, certainement.

TOUS.

Eh bien! alors, qu'est-ce que vous demandez?

(M. Minute, qui se trouve entre Urbain et Louise, prend la main des deux jeunes gens, et les unit.)

URBAIN.

Eh! parbleu, ce que je demande... je ne demande rien, puisqu'il n'y a pas moyen de s'expliquer... (A part.) Mais c'est toujours très-désagréable d'être marié pour un autre.

VAUDEVILLE.

AIR : La Boulangère à des écus.

ALEXANDRE.

J'estime fort les remplaçants,
C'est une aimable classe;
Chez les maris, chez les amants,
A la ville, au Parnasse,
Dans tous les rangs, tous les états,
Gaîment on se remplace
Ici-bas,
Gaîment on se remplace.

M. MINUTE.

Parvenus, qui menez grand train,
Et qu'un pauvre embarrasse,
Vous, qui le traitez de faquin,
Soulagez sa disgrâce;
Car il se peut que ce faquin
Lui-même vous remplace
Demain,
Lui-même vous remplace.

ALEXANDRE.

Milords, qui faites votre cour
Avec de l'or en masse,
Ainsi que les rentes, l'amour
N'a pas cours sur la place.
Quand vous prodiguez votre bien,
Un autre vous remplace

Pour rien,
Un autre vous remplace.

URBAIN.

Pour être fait comme Apollon,
Ce brillant Lovelace
Veut cacher sous un pantalon
Son mollet en disgrâce;
Chez le bonnetier, sans façon,
Un autre le remplace,
En coton,
Un autre le remplace.

M. MINUTE.

Nos soldats, pour mourir, gaîment
Se disputent la place;
Chacun répond toujours : « Présent! »
Quand le péril menace...
Si l'un d'eux éclaircit le rang,
Un autre le remplace
En avant,
Un autre le remplace.

AMANDA, au public.

Grâces à quelques coups de mains,
Toutes les pièces passent;
Parlez de nous à vos voisins,
Et comme vous qu'ils fassent,
Car notre bonheur est certain,
Si d'autres vous remplacent
Demain,
Si d'autres vous remplacent.



LA
MANSARDE DES ARTISTES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. H. DUPIN ET VARNER.

THÉATRE DU GYMNASE. — 2 Avril 1824.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
VICTOR, peintre	MM.	PERRIN.
AUGUSTE, musicien.		NUMA.
SCIPION, étudiant en médecine		GONTIER.
DUCROS, propriétaire.		FERVILLE.
FRANVAL, professeur de médecine.		BERNARD-LÉON.
CAMILLE, jeune orpheline	Mme	DORMEUIL.

A Paris.



LA

MANSARDE DES ARTISTES

Une mansarde, au sixième étage. — Porte d'entrée dans le fond. Portes latérales. Sur le premier plan, à droite du spectateur, une croisée. Sur le second, une cheminée ; à gauche, un grand tableau sur un chevalet. Une petite table auprès de la croisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, AUGUSTE.

(Victor, à gauche du spectateur, est assis près de son chevalet, et travaille ; Auguste de l'autre côté, son habit à moitié passé, écrit debout sur une partition.)

AUGUSTE.

AIR d'Amédée de Beauplan.

Bravo ! m'y voici, je crois ;
Sautez, fillettes,
A ma voix ;
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR, de l'autre côté.

Ah ! c'en est trop! je veux briser mes chaînes,
J'y renonce, maudit métier !
Oui, mon travail redouble encor mes peines.

AUGUSTE.

Le mien me les fait oublier.
Je tiens mon air villageois;
Sautez, fillettes,
A ma voix;
D'ici, j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Quand nous vivons, la gloire fugitive
De nous ne s'approche jamais;
Après la mort seulement elle arrive...
Et nos lauriers sont des cyprès.

AUGUSTE, de l'autre côté.

Je tiens mon air villageois :
Sautez, fillettes,
A ma voix;
D'ici j'entends à la fois
Musettes
Et hautbois.

VICTOR.

Tu es bien heureux d'être aussi gai; moi je n'y tiens plus, je renonce à la peinture, à toutes mes espérances.

AUGUSTE.

Toi qui as du talent, toi qui dois être un jour le soutien et la gloire de l'école française !

VICTOR.

Eh ! qui te dit que j'ai du talent? quelle occasion ai-je jamais eue de me faire connaître? qui sait même si jamais elle se présentera?... j'aurais mieux fait de prendre un métier, de manier la lime ou de pousser le rabot, que d'user

ma jeunesse à des travaux sans nombre, à des études assidues; et pourquoi? pour mourir de misère et de faim à l'entrée de la carrière.

AUGUSTE.

Eh! tu te plains toujours! est-ce que Gérard et Girodet n'ont pas été comme toi? Est-ce que, dans tous les états, les commencements ne sont pas pénibles? la gloire vaut bien la peine qu'on l'achète ; et si on la trouvait toute faite, personne n'en voudrait. Ce tableau que tu fais là n'est-il pas un chef-d'œuvre?

VICTOR, à part.

Oui; s'il savait que ce matin, sans l'en prévenir, je l'ai vendu d'avance soixante francs à un brocanteur...

AUGUSTE.

Toi, enfin, tu travailles, tandis que nous autres, pauvres musiciens, nous ne pouvons même pas donner l'essor à nos idées musicales. En vain j'ai dans la tête les chants les plus heureux, les motifs les plus sublimes... Qu'est-ce que c'est que des airs sans paroles? et où veux-tu que j'en trouve? Qui est-ce qui me confiera un poëme? maintenant surtout que les auteurs ont tous voiture et logent au premier, crois-tu qu'ils monteront à un sixième étage pour m'apporter leur manuscrit? ils craindraient de tomber, rien que dans le trajet. Trop heureux encore quand je m'en retire sur la romance, le morceau détaché ou la contredanse!

VICTOR.

En effet, j'ai tort de me plaindre.

AUGUSTE.

Eh! oui, sans doute; et si notre ami Scipion était là, il te le prouverait encore mieux que moi, lui qui est étudiant en médecine et philosophe. Comme il nous aime! comme il t'a soigné pendant ta dernière maladie!... avec deux amis tels que nous, qu'est-ce que tu peux désirer?

AIR du vaudeville de La Somnambule.

N'aimes-tu pas ce logement modeste?
Quatre cents francs, et comme c'est meublé!
Salon, boudoir, atelier... et le reste;
Et tout ça sous la même clé.
Que la raison te persuade;
Tous trois nous sommes en ces lieux
Plus heureux qu'Oreste et Pylade;
Pour s'aimer ils n'étaient que deux.

Et cette jeune orpheline! notre amie, notre sœur... dou la présence embellit encore notre petit ménage.

VICTOR.

Camille! (A part.) Allons, du courage. (Haut.) C'est justement à ce sujet que je voudrais te parler, ainsi qu'à Scipion; et puisqu'elle est sortie, causons-en sérieusement. Lorsque sa mère, madame Bernard, notre pauvre voisine, est morte, il y a cinq ans, nous avons pris avec nous sa petite fille, qui alors en avait dix.

AUGUSTE.

C'est la plus belle action que nous ayons faite de notre vie; une pauvre enfant, qui, pour toute famille, n'avait que des parents éloignés, des parents qui ne l'avaient jamais vue, qui avaient repoussé sa mère... et d'ailleurs, où les chercher? où les rencontrer?... avant d'en trouver un seul, notre pauvre orpheline serait morte de besoin et de misère.

VICTOR.

Sans doute, nous eûmes raison alors; mais maintenant, songe donc, Auguste, que cette petite fille de dix ans en a quinze, et qu'elle demeure avec nous.

AUGUSTE.

Eh bien! sans doute... (Montrant la porte à gauche.) Là, notre chambre, (Montrant la porte à droite.) ici la sienne, sur un autre palier. Ne sommes-nous pas ses frères? où est le mal?

VICTOR.

Il n'y en a aucun, je le sais; mais pour elle-même, pour sa réputation, nous ne pouvons pas rester ainsi, et il faut bien prendre un parti.

AUGUSTE.

Eh bien! on le prendra. (A part.) S'il savait combien je l'aime... (Haut.) Écoute, Victor; moi qui te parle, j'ai déjà pensé à un certain projet.

VICTOR.

Et moi aussi; un projet qui nous conviendrait à tous.

AUGUSTE.

Et quel est-il ?

VICTOR.

Vois-tu, je voudrais....

AUGUSTE, écoutant près de la croisée, et lui faisant signe de la main.

Tais-toi donc! mais tais-toi donc, que je puisse entendre! Oui, c'est cela même. Ah! quel plaisir! jamais je n'en ai éprouvé un pareil.

VICTOR.

Qu'as-tu donc?

AUGUSTE.

Ma musique court les rues, tu n'entends pas? c'est ma dernière romance qui est jouée par un orgue de Barbarie.

VICTOR.

Il s'agit bien de cela.

AUGUSTE.

Écoute donc! c'est la première fois que je m'entends exécuter à grand orchestre... Ah, le bourreau! (Allant à la fenêtre.) *Fa* naturel... c'est un *fa* naturel. (Lui jetant de l'argent.) Tiens, voilà pour toi. J'aurais donné vingt francs pour qu'il y eût un *fa* naturel.

SCÈNE II.

VICTOR, CAMILLE, avec un panier sous le bras; AUGUSTE.

CAMILLE, entrant et courant à Auguste.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qu'il fait donc ? il va se jeter par la fenêtre.

AUGUSTE.

Ah ! te voilà, Camille !

CAMILLE.

Bonjour, Auguste, bonjour, Victor ; Scipion n'est pas encore rentré ? Ne vous impatientez pas, j'apporte là votre déjeuner ; aïe, le bras !

AUGUSTE.

Aussi, le panier est trop lourd, tu te fatigues.

CAMILLE.

Ah ! non, ce n'est pas cela, mais six étages à monter... La ! je parie que le feu est éteint.

VICTOR.

C'est cela, nous ne déjeunerons pas d'aujourd'hui !

CAMILLE, arrangeant le feu et versant le lait dans la casserole qu'elle place sur le réchaud.

Victor, ne vous fâchez pas, je vais me dépêcher ; là ! voilà mon lait qui chauffe ; Auguste, ayez l'œil dessus, et prenez garde qu'il ne s'en aille.

AUGUSTE.

Sois tranquille, je m'en charge.

AIR de Lantara.

Du coin de l'œil je vais le suivre,
En finissant ce rondeau qu'on attend.
(Bas à Camille.)

Par lui demain nous pourrons vivre,
Je l'ai vendu vingt-cinq francs...

CAMILLE.

Tout autant!

AUGUSTE.

Au jour le jour vivre ainsi, c'est charmant!

CAMILLE.

Est-il un sort plus heureux que le nôtre!

AUGUSTE, montrant la casserole.

Dans ce moment, je tiens là d'une main
Le déjeuner de ce jour, et de l'autre
(Montrant son papier.)
L'espérance du lendemain.

VICTOR.

Neuf heures viennent de sonner, et Scipion qui est allé faire des visites, et qui va rentrer pour déjeuner, ne trouvera rien de prêt; pourquoi? parce que mademoiselle a mis une grande demi-heure pour aller chercher du pain et du lait.

CAMILLE.

Quel joli petit caractère! toujours à gronder!... Est-ce que vous pouviez, comme nous, prendre du café? est-ce que Scipion n'a pas dit hier que pour un convalescent du chocolat valait mieux? alors il a bien fallu en aller acheter à l'autre bout de la rue.

VICTOR.

Quoi! c'était pour cela?

AUGUSTE.

Oui; plains-toi donc! je te dis que c'est toi que Camille soigne le plus.

CAMILLE.

Sans doute, parce qu'il est le plus méchant et le plus malheureux, (A part.) et puis ils ne savent pas que moi seule

j'ai deviné son secret. (Haut, allant à Victor.) Mais à mon tour, que je me fâche ! Qu'est-ce que vous avez fait ce matin? votre tableau n'est pas encore terminé, il y avait si peu de chose à faire !

AUGUSTE, le regardant en riant.

Voyez-vous, le paresseux !

CAMILLE, à Auguste.

Et vous, monsieur, qui parlez, vous n'avez pas écrit une note ; car votre papier de musique est tout blanc.

VICTOR, contrefaisant Auguste.

Voyez-vous, le paresseux !

CAMILLE.

Il faut qu'on travaille, entendez-vous !

AUGUSTE.

Camille, ne gronde pas, nous voilà à l'ouvrage; et je ne perdrai pas de vue notre déjeuner.

(Victor se remet à son tableau, Auguste s'assied sur un petit tabouret près du feu, écrit sur ses genoux, et de temps en temps regarde la casserole de lait.)

CAMILLE.

A la bonne heure!

AUGUSTE, tendrement.

Nous n'avons rien fait, parce que, vois-tu, nous parlions de toi.

VICTOR, d'un air triste.

Oui; nous pensions à l'avenir.

CAMILLE.

L'avenir ! qu'est-ce que c'est que ça? est-ce que cela arrivera jamais? pour des artistes, il n'y a que le présent; et qu'a-t-il donc de si triste? (A Victor.) Voyons, monsieur, qu'est-ce qu'il vous manque? n'êtes-vous pas heureux? et voudriez-vous changer votre situation?

VICTOR, vivement.

Oh! non, jamais!

AUGUSTE.

Et moi donc! être artiste et mourir de faim, j'aime à vivre comme cela. (Il manque de renverser la casserole.) Aïe! le déjeuner!

VICTOR, à Camille lui montrant son tableau.

AIR : Taisez-vous. (AMÉDÉE DE BEAUPLAN.)

Premier couplet.

Toi qui m'as servi de modèle,
Tiens, comment trouves-tu cela?

CAMILLE.

Comme c'est bien!

VICTOR.

Moins bien que celle
Dont le souvenir m'inspira.
(Lui prenant la main.)
Oui, je l'ai fait à ton image!

CAMILLE.

Victor, vous ne travaillez pas.

VICTOR.

Puis-je penser à mon ouvrage,
Quand je regarde tant d'appas?

CAMILLE, lui fermant la bouche, et détournant la tête.

Taisez-vous, ne regardez pas.

Deuxième couplet.

AUGUSTE.

Cette cavatine m'enchante.
Tiens, Camille, viens donc la voir.

CAMILLE, parcourant le papier de musique.

Je crois qu'elle sera charmante.

AUGUSTE, de l'autre côté.

Tu nous la chanteras ce soir.

CAMILLE.

Mais la fin est encore à faire;
Quoi! vous vous reposez déjà?

AUGUSTE, la regardant tendrement.

Et comment travailler, ma chère,
Quand je te vois comme cela?

CAMILLE, de même qu'au premier couplet, lui tournant la tête du côté de la cheminée.

Taisez-vous, regardez par là!

AUGUSTE.

Ah! mon Dieu! le déjeuner qui s'en va.

(On entend chanter en dehors.)

CAMILLE.

C'est lui; c'est notre ami Scipion.

SCÈNE III.

VICTOR, SCIPION, CAMILLE, AUGUSTE.

SCIPION, il entre en chantant.

Bonjour, mes amis; bonjour, Camille. Eh bien! le déjeuner? je meurs de faim.

CAMILLE.

Vous voilà, mon ami! comme vous arrivez tard, et comme vous avez chaud! vous verrez que vous vous rendrez malade.

SCIPION.

Ah! bien, oui! comme si la maladie osait se jouer à moi, à un médecin! car je le suis, et d'aujourd'hui. Faites-moi vos compliments, je suis reçu docteur.

TOUS.

Il se pourrait!

SCIPION.

Oui, mes amis, oui, notre jolie petite sœur! aussi, je suis

accouru vous l'annoncer, parce qu'un bonheur à soi tout seul, c'est ennuyeux; ça n'en vaut pas la peine; j'ai passé ma thèse à toutes boules blanches; l'assemblée a battu des mains, et M. Franval, mon vieux professeur, est venu m'embrasser en criant : *Dignus est intrare!* Docteur! le docteur Scipion! comme cela sonne!... et puis maintenant que me voilà un état... (Regardant Camille.) je pourrai réaliser certain projet dont je vous parlerai dans un autre moment.

VICTOR.

A merveille! nous causerons de cela.

(Camille commence à apprêter le déjeuner.)

SCIPION.

En revenant j'ai passé chez le portier en face, et chez Antoine le commissionnaire du coin que je traite pour rien; ensuite j'ai vu un catarrhe, et une fluxion de poitrine.

AIR du vaudeville de *L'Ecu de six francs.*

J'ai fait donner un apozème,
C'était au cinquième, je crois;
J'ai vu deux fièvres au sixième...

VICTOR.

Tu passes tes jours, je le vois,
Dans les greniers et sous les toits.

SCIPION.

Des mansardes, chers camarades,
Je suis le docteur obligé,
(Montrant l'appartement où ils sont.)
Et par calcul, je suis logé
Dans le quartier de mes malades.

En tout, six visites payantes; voilà ma matinée, et je rapporte douze francs. Tiens, Camille, toi qui tiens la caisse, serre-nous cela. Savez-vous que si chaque jour il nous en arrivait autant...

VICTOR.

Ce cher Scipion!

SCIPION.

Écoutez donc : on ne peut pas payer davantage un docteur qui commence, et qui va à pied; quand j'aurai ma demi-fortune, ce sera bien autre chose; ensuite, mes amis, tout en faisant mes visites j'ai pensé à vous; c'est une excellente chose que d'avoir un médecin pour ami, ça voit tout le monde, ça va partout; et voilà comme on parvient. Vous, mes chers camarades, vous avez un talent sédentaire, un mérite paisible; moi, je suis déjà médecin, un peu charlatan, un peu intrigant; vous attendez chez vous la fortune, et moi je vais au-devant d'elle.

VICTOR.

Pour la partager avec nous?

SCIPION.

Fi donc! entre amis tout le monde donne, et personne ne reçoit.

CAMILLE, qui pendant ce temps a placé les tasses sur la table et versé le chocolat.

A table, à table, voici le déjeuner.

SCIPION.

Bonne nouvelle! le petit repas de famille, c'est si agréable!

(Sur la ritournelle et le premier motif de l'air, Auguste arrange les chaises autour de la table, Victor va chercher les serviettes dans la commode, et Scipion coupe du pain.)

OUS.

AIR : C'est à Paris. (CARAFFA.)

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé!

CAMILLE, debout au milieu de la table.

Victor, mettez-vous là, de grâce.

VICTOR, se plaçant à sa droite.

Près de toi? quel est mon bonheur!

CAMILLE, à Scipion, montrant l'autre place à côté d'elle.

Vous ici. La plus belle place
Appartient au nouveau docteur.
Auguste, je n'ai pas pour l'heure
D'autre place...

(Lui montrant le bout de la table.)

AUGUSTE.

C'est la meilleure,
Je ne voudrais pas la céder;
D'ici, je puis te regarder.

(Ils sont tous assis autour de la table.)

TOUS.

Par l'amitié
Charmons le banquet de la vie;
Par l'amitié
Que notre sort soit égayé !

CAMILLE, regardant Victor.

Qui bannit la mélancolie?

VICTOR, la regardant.

Qui de nos maux prend la moitié?

TOUS.

C'est l'amitié.

SCIPION.

Dieu! le bon chocolat! (Regardant la tasse d'Auguste.) Auguste en a eu plus que moi!

CAMILLE.

Que ces médecins sont gourmands!

AUGUSTE.

Eh bien! voyons, docteur, qu'est-ce que tu disais?

SCIPION.

M'y voici. La fièvre cérébrale dont je vous ai parlé il y a huit jours était un étudiant en droit qui fait des vaudevilles.

AUGUSTE.

La! ils en font tous, au lieu de faire des opéras-comiques; c'est ce qui nous ruine.

SCIPION.

Tais-toi donc, il en avait un en trois actes, et il n'était embarrassé que pour le musicien. « Un musicien ! » me suis-je écrié, « j'ai ce qu'il vous faut ; un jeune homme qui a du chant, de l'harmonie, et des idées neuves. » (A Auguste.) Vois-tu, voilà comme il faut se faire valoir. Toi, agis de même : si dans un salon tu entends parler d'une fluxion de poitrine, pense à moi, ça me revient. Enfin, mes amis, j'ai décidé mon client, et il te donne son poëme.

AUGUSTE, lui sautant au cou.

Ah ! mon cher Scipion ! mon sauveur ! notre fortune est faite ; succès complet, je t'en réponds !... et nous vendrons la partition mille écus à un éditeur homme d'esprit, s'il s'en trouve ; j'ai déjà là toute mon ouverture. Que n'ai-je ici un piano pour vous la faire entendre ! Mes amis, c'est un article bien essentiel qu'un piano ; et ce sera la première chose qu'il faudra acheter.

SCIPION.

Oui, sans doute ; ça et une voiture, c'est de première nécessité ; nous les aurons.

AUGUSTE.

Nous aurons tout, maintenant que nous voilà riches.

SCIPION.

Ah ! j'ai aussi un papier que le portier m'a remis en bas ; je crois que c'est notre terme.

TOUS.

Le terme !

AUGUSTE.

Ah ! mon Dieu ! déjà !

(Ils se lèvent.)

CAMILLE.

Écoutez donc, c'est aujourd'hui le huit, pour nous comme pour tout le monde.

AUGUSTE.

Non pas, il me semble que pour les artistes cela revient plus souvent.

VICTOR.

Enfin, il n'y a point de mal : on paiera celui-là comme on a payé l'autre.

AUGUSTE.

Oui; mais c'est que l'autre, on le doit; j'avais obtenu un délai, et nous devions payer les deux ensemble.

VICTOR.

Raison de plus pour se hâter. Camille, toi qui es notre ministre des finances, donne-nous de l'argent.

CAMILLE.

Il n'y a plus rien; tout est dépensé.

VICTOR.

Comment! ces deux cents francs que nous avions mis de côté pour les grandes occasions...

CAMILLE.

Ces messieurs savent bien que tout y a passé pour les frais de votre maladie.

SCIPION, qui lui faisait signe de se taire.

Voyez-vous la bavarde! qu'est-ce qu'elle avait besoin de parler?

VICTOR.

Comment! c'était pour moi?

AUGUSTE.

Eh! non, ce n'est pas ta faute, mais celle de Scipion; le quinquina est cher en diable, et il en ordonnait tous les jours.

SCIPION.

Trouve-moi donc une autre manière de couper la fièvre?

VICTOR.

Encore un nouveau service que je vous dois! et c'est moi

qui suis cause de l'embarras où vous vous trouvez, moi qui ne fais rien pour vous, qui vous suis à charge.

CAMILLE, *qui s'est approchée de lui.*

Victor! Victor! que dites-vous? et quelles sont ces idées-là? (*Aux deux autres.*) Apprenez qu'hier encore je l'écoutais, et qu'il ne parlait que de se tuer.

VICTOR.

Moi!

CAMILLE.

Oui, monsieur; je vous ai entendu.

SCIPION.

Qu'est-ce que c'est que cela, monsieur? est-ce que cela vous regarde? Chacun son état! Quand on a un ami qui est reçu docteur, on ne s'occupe plus de ces choses-là! D'ailleurs, je ne vois pas qu'il y ait de quoi se désoler; s'il faut partir d'ici, eh bien! nous partirons; mais tous les quatre, et sans nous quitter.

AIR de Julie.

Rappelons-nous le serment qui nous lie,
Le même toit toujours nous recevra;
Et de notre joyeuse vie,
Quand le dernier terme écherra,
Il faudra bien déloger, il me semble;
Mais, Dieu clément, que nous implorons tous,

TOUS.

Pour dernier bienfait permets-nous
De déménager tous ensemble! } (*Bis.*)

CAMILLE.

Mais, un instant; ne pourrait-on pas obtenir encore du temps de M. Ducros, notre propriétaire? il a l'air si bon avec moi!

VICTOR.

Du tout, il ne faut pas y songer. (*A voix basse aux deux autres.*)

Apprenez qu'hier j'ai eu une scène avec lui; je l'ai surpris faisant l'aimable avec Camille, et j'ai manqué le jeter du haut en bas de l'escalier.

AUGUSTE, vivement.

Eh bien! par exemple, si je l'avais vu...

SCIPION, de même.

Et moi, donc; il ne serait mort que de ma main.

(On entend sonner.)

CAMILLE, allant à la porte et regardant par le petit guichet.

C'est M. Ducros.

VICTOR.

C'est lui! quand j'y pense, je ne sais ce qui me tient!

SCIPION.

C'est ça, il va tout gâter. Aie la bonté d'entrer ici à côté, et laisse-nous arranger cette affaire-là, parce qu'à nous deux, Auguste et moi, nous prendrons des moyens conciliatoires.

AUGUSTE.

Oui, s'il refuse, je le jetterai par la fenêtre.

SCIPION.

Et moi, comme Sganarelle, je lui donnerai la fièvre.

(On sonne encore; Victor entre dans la chambre à gauche, et Camille va ouvrir à M. Ducros.)

SCÈNE IV.

SCIPION, AUGUSTE, DUCROS, CAMILLE.

DUCROS, en entrant, à Camille.

Bonjour, ma jolie petite mère; bonjour, mes chers locataires. (A part, regardant Scipion et Auguste.) Ah diable! à cette heure-ci, j'espérais les trouver sortis. (Haut.) Ouf! je n'en puis plus; il y a loin de ma boutique jusqu'ici, six étages à mon-

ter. (Regardant Camille.) Aussi le cœur bat toujours quand on arrive.

AUGUSTE, bas à Scipion.

L'entends-tu déjà ?

DUCROS.

Mais c'est trop juste, messieurs, c'est trop juste : les arts, le génie, c'est toujours dans le haut.

(Il passe entre eux deux, Camille s'assied à droite près de la cheminée et travaille ; son panier est par terre à côté d'elle ; il est recouvert par une serviette.)

SCIPION.

Ce n'est pas comme le commerce, toujours au rez-de-chaussée.

DUCROS.

Eh ! eh ! le jeune docteur a le mot pour rire. Vous savez du reste ce qui m'amène : je suis enchanté que l'occasion du terme me procure l'avantage de vous voir.

SCIPION.

Nous sommes bien sensibles à votre visite.

DUCROS, riant, et tirant sa quittance de sa poche.

Eh! eh! c'est une visite de deux cents francs.

SCIPION.

Diable! je ne fais pas encore payer les miennes aussi cher, et c'est pour cela, mon cher propriétaire, que si vous pouvez nous accorder quelques jours...

AUGUSTE.

Nous attendons des rentrées certaines.

DUCROS.

J'en suis désolé, mais il faudra que je me mette en règle.

SCIPION.

Allons donc, vous, monsieur Ducros, un riche propriétaire, un gros marchand bonnetier, vous ne voudriez pas pour deux cents francs vous fâcher avec nous.

DUCROS, *gaiement.*

Du tout, mes amis, du tout ! je ne me fâche pas, moi : d'abord, je suis bon enfant ; je suis connu pour cela dans le quartier. Je vous ferai saisir, mais d'amitié.

AUGUSTE.

Comment ! morbleu !

SCIPION.

Daignez nous écouter : si, sans vous donner d'argent, on s'entendait avec vous ? Par exemple, en cas de maladie, je vous promets de vous faire deux visites par jour, et gratis.

DUCROS.

Je ne donne pas là-dedans ; moi, d'abord, je ne suis jamais malade, par économie.

AUGUSTE.

Notre ami Victor vous fera le portrait de votre femme.

DUCROS.

Madame Ducros ! on la voit déjà à son comptoir, c'est bien assez ! Ah bien ! oui, faire le portrait d'une marchande de bas !

AUGUSTE.

On vous la peindra en pied.

DUCROS.

Je n'en veux pas.

SCIPION.

Ce sera parlant.

DUCROS.

Raison de plus... de l'argent, de l'argent !

AUGUSTE, *le menaçant.*

Eh bien ! puisqu'il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison...

CAMILLE, *le retenant et passant entre lui et Ducros.*

Auguste, y pensez-vous ? (*A Ducros.*) Eh quoi ! monsieur, vous qui aviez l'air si bon et si humain, vous ne voulez point

nous accorder le moindre délai, vous voulez nous renvoyer?

DUCROS.

Vous renvoyer! non pas.

CAMILLE.

Vous voulez que nous vous quittions?

DUCROS.

Me quitter! (A part.) Au fait ce n'est pas là ce que je veux, et j'allais prendre un mauvais moyen. (Haut.) Écoutez-moi, mon enfant, car je ne peux rien refuser à une jolie femme. Ces messieurs parlaient tout à l'heure de tableau; dans un moment où tous mes confrères les bonnetiers donnent dans le luxe des enseignes, je ne serais pas fâché de m'élever à la hauteur du siècle, et si je trouvais pour mon magasin de bonneterie...

SCIPION.

Quoi! vraiment! vous voudriez une enseigne? parlez, commandez.

DUCROS.

Oui, mais toutes celles que j'ai marchandées sont hors de prix, surtout depuis que les grands maîtres s'en mêlent. Je voudrais, voyez-vous, un petit chef-d'œuvre à bon compte; qu'il y eût de la fraîcheur, de l'éclat, de la grâce, un peu de génie, et quarante-deux pouces de large, sur cinquante de hauteur; c'est l'emplacement.

SCIPION.

Je comprends. Eh bien! tenez, tenez, ce tableau qui est là sur le chevalet.

CAMILLE, à Scipion.

Quoi! vous voudriez?...

SCIPION.

Laisse donc. (A Ducros.) Hein! qu'en dites-vous?

DUCROS, passant à la droite de Scipion.

Juste ma dimension. (Le regardant.) Ça n'est pas mal, pas mal du tout.

CAMILLE.

Je crois bien, un tableau d'histoire, une scène de Walter Scott : Élisabeth offrant à Leicester l'ordre de la jarretière.

AUGUSTE.

De la jarretière ! justement c'est de votre état.

SCIPION.

Et voyez-vous l'effet que ça produira rue Saint-Denis quand on lira en grosses lettres : « Ducros, bonnetier, *à la Jarretière.* » Et les bas de coton en sautoir !

DUCROS.

C'est vrai, c'est vrai ; eh bien ! je le prendrai en paiement de vos loyers.

SCIPION.

Non pas, non pas ; cela vaut un peu plus.

CAMILLE.

Je crois bien, un tableau comme celui-là !

SCIPION.

Tenez, pour ne pas marchander, six cents francs et notre amitié.

DUCROS.

J'aimerais mieux cinq cents francs tout court ; c'est plus rond, c'est portatif.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Allons, messieurs...
(A part.)
Plus je le considère,
Je m'y connais, c'est bien moins qu'il ne vaut.
(Haut, et repassant entre Auguste et Scipion.)
Acceptez-vous, pour terminer l'affaire,
Mes cinq cents francs ?

SCIPION.

Va donc, puisqu'il le faut,
Mais en honneur, ce n'est pas trop.

(Montrant le tableau.)
La jarretière elle seule, et sans peine,
Vaut cent écus.

AUGUSTE.

Comme c'est détaché!

SCIPION.

Du procédé soyez au moins touché.

SCIPION et AUGUSTE.

Pour deux cents francs, nous vous laissons la reine.

AUGUSTE.

Et Leicester par-dessus le marché. *(Bis.)*

DUCROS.

Allons, puisque c'est conclu, dans une heure je viendrai le chercher en vous apportant l'argent. (Il salue les jeunes gens. A part.) Puisqu'il est impossible (Désignant Camille.) de lui parler... (Il glisse une petite lettre dans le panier de Camille, qui est assise et occupée à travailler.) Eh bien! ma charmante, êtes-vous contente de moi? c'est pour vous ce que j'en fais.

AUGUSTE.

Eh bien! monsieur Ducros, que faites-vous donc?

DUCROS.

Rien. Enchanté de m'être entendu avec vous, parce que le commerce, les arts, tout cela se doit un mutuel appui. (Regardant le tableau.) Quel coloris! quelle jarretière! Dieu, que la jarretière est bien! Adieu, adieu, ma charmante, vous aurez de mes nouvelles plus tôt que vous ne croyez.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; excepté Ducros.

AUGUSTE.

L'excellente affaire! Que Victor se plaigne encore; c'est lui qui est notre sauveur, c'est lui qui nous tire d'embarras! Victor! Victor!

VICTOR, sortant de la porte de gauche.

Eh bien! qu'y a-t-il donc? j'ai cru que vous n'en finiriez pas.

SCIPION.

Les galions sont arrivés, tout l'or du Nouveau-Monde; cinq cents francs! jamais nous n'avons été aussi riches, et cela grâce à toi.

VICTOR.

Mais explique-moi donc...

SCIPION.

Auguste te le dira; je cours à mes malades. M. Franval, mon vieux professeur, part demain pour la campagne, et, en son absence qui durera trois jours, il m'a confié sa clientèle. A propos de cela, mes amis, puisque nous voilà en fonds, il me semble qu'il serait convenable d'inviter à dîner aujourd'hui ce cher professeur; c'est un brave homme, un homme des anciennes méthodes.

AUGUSTE.

Tu feras très-bien! si en même temps tu invitais ce jeune étudiant en droit, l'auteur de mon opéra-comique?...

SCIPION.

C'est trop juste; je m'en charge. Camille, tu auras soin de nous donner un petit dîner fin et délicat.

VICTOR.

Mais, mes amis, permettez donc...

SCIPION.

Qu'est-ce que tu as à dire? c'est toi qui nous régales, c'est toi qui paies.

CAMILLE.

Ah! Scipion, si en même temps, puisque nous voilà riches, vous vouliez faire raccommoder ma chaîne qui est cassée... (La détachant de son cou.) Je crains de perdre le portrait, et comme c'est celui de ma mère...

SCIPION.

C'est bien, c'est bien; je m'en charge, et en même temps je le ferai nettoyer à neuf chez le premier bijoutier.

VICTOR.

Ah çà! il vous est donc arrivé des millions?

SCIPION.

Comme tu dis; le terme est payé, et de plus, nous sommes en argent.

AIR : Amis, voici la riante semaine. (*Le Carnaval.*)

Dépêchons-nous, il faut que je rassemble
Ton jeune auteur et mon vieux professeur;
Puis au dessert, nous chanterons ensemble
Ce grand morceau qui me fait tant d'honneur.
Quoique docteur, j'aime le chromatique;
J'aurais été fort sur le violon.

AUGUSTE.

C'est juste...

La médecine est sœur de la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

TOUS.

Un médecin doit aimer la musique,
Car Esculape est le fils d'Apollon.

(Scipion sort en courant.)

SCÈNE VI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE.

VICTOR.

Il a perdu la tête, et je tremble pour les ordonnances qu'il va écrire!

AUGUSTE.

Laisse-le faire, et imite-nous; nous ne sommes pas comme

toi, nous ne sommes pas fiers; ton argent, c'est le nôtre; et nous en usons sans t'en demander la permission.

VICTOR.

Mon argent?

CAMILLE.

Eh oui! M. Ducros, notre propriétaire, ce riche bonnetier, avait besoin d'une enseigne, et il nous la paie cinq cents francs.

VICTOR.

Moi, une enseigne! j'irais me déshonorer et avilir mes pinceaux!

AUGUSTE.

A qui en a-t-il donc? tout le monde a commencé par là; moi qui te parle, j'ai bien fait des contredanses, et, s'il le fallait, j'irais les jouer; en avant deux, chassez, croisez et la queue du chat.

VICTOR.

Tu as raison, c'est peut-être un amour-propre, une fierté déplacés, mais avec cette idée-là, ce serait plus fort que moi, il me serait impossible de rien faire.

AUGUSTE, passant à droite.

Eh bien! on ne te demande rien, c'est déjà fait : regarde ton tableau d'Élisabeth; nous l'avons vendu cinq cents francs; dans l'instant on va nous les apporter.

VICTOR.

Quoi! ce tableau?... Ah! mon ami, il est dit que le malheur me poursuivra toujours; je l'ai vendu ce matin soixante francs à un brocanteur.

AUGUSTE.

Il se pourrait...

CAMILLE.

Ah! mon Dieu, nous voilà ruinés.

AUGUSTE.

Aussi je te demande pourquoi te mêler de commerce, toi

qui n'y entends rien! mais on t'a trompé, et nous ne souffrirons pas...

VICTOR.

Non, mon ami, non; ma parole est donnée, et jamais je n'y manquerai.

CAMILLE.

Auguste, il a raison.

AUGUSTE.

Hélas! oui, et il n'y a rien à faire.

CAMILLE.

Qu'à contremander notre dîner... (Retirant la serviette qui est sur le panier.) et pour moi, me voilà revenue du marché. (Elle secoue la serviette, et le billet que Ducros y a glissé tombe à terre.)

VICTOR.

Quel est ce papier que tu laisses tomber?

CAMILLE.

Je ne sais.

VICTOR, lisant l'adresse.

« A mademoiselle Camille. » C'est à votre adresse.

CAMILLE, le regardant.

En effet, mais je ne connais pas cette écriture, et je ne sais comment ce billet se trouvait là.

VICTOR, avec émotion.

Vous ne le lisez pas!...

CAMILLE.

A quoi bon, puisque vous le tenez? ai-je des secrets pour vous? voyez vous-même.

VICTOR, après avoir parcouru le billet, fait un geste de colère et se reprend.

Camille, je vous en prie, laissez-nous un instant.

CAMILLE.

Mon ami! qu'avez-vous donc?

VICTOR.

Tout à l'heure, nous irons vous retrouver.

CAMILLE.

C'est bien, c'est bien, je m'en vais. Ah! le vilain billet!

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE VII.

AUGUSTE, VICTOR.

VICTOR.

Tiens, vois toi-même, et dis-moi s'il est permis de pousser plus loin l'insolence.

AUGUSTE, parcourant le billet.

« Adorable mignonne... » Point de signature, et c'est une déclaration d'amour qu'on ose adresser à Camille! (Avec colère.) Morbleu! (Se reprenant.) C'est ce matin, quand elle est sortie, qu'on lui aura glissé ce billet dans son panier.

VICTOR.

Eh bien! tu vois maintenant ce que je te disais tantôt. C'est nous qui l'exposons à de pareilles insultes, c'est la position où elle se trouve ici.

AUGUSTE.

Tu as raison; mais s'il faut t'avouer la vérité, il me serait impossible de ne plus voir Camille, de me séparer d'elle. Pendant longtemps, comme toi, j'ai cru que ce n'était que de l'amitié; mais je ne peux plus m'abuser, c'est de l'amour.

VICTOR.

Que dis-tu?

AUGUSTE.

Je l'aime, je veux l'épouser, et c'est là le projet dont je voulais te parler ce matin.

VICTOR, à part.

Ah! malheureux que je suis! (Haut.)

AIR : Restez, restez, troupe jolie. (*Les Gardes-marine.*)

Quoi! l'amour régnait dans ton âme?
Et tu ne nous en parlais pas!

AUGUSTE.

C'est qu'en pensant à cette flamme,
Je me la reprochais tout bas.
Oui, de l'aimer à la folie
Je m'accusais... Car, c'est, hélas!
Le premier bonheur de ma vie
Que vous ne partagerez pas.

Ou plutôt je disais : C'est ma femme et moi qui tiendrons le ménage; et par ce moyen nous ne nous quitterons pas, nous resterons ensemble. Je sais que le moment n'est pas favorable, puisque nous n'avons rien que des dettes, et que notre loyer même n'est pas payé, mais enfin les circonstances peuvent changer; et si jamais je fais fortune, ce sera pour la partager avec vous, mes amis, et avec elle : hein, que dis-tu de mon plan?

VICTOR.

Qu'il me paraît très-raisonnable, très-convenable.

AUGUSTE.

Tu l'approuves donc? A merveille! Voici notre ami. Scipion, ne lui parle pas encore de mon amour, parce qu'il est goguenard, et qu'il se moquerait de moi.

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, SCIPION, VICTOR.

SCIPION.

Toutes mes courses sont finies. J'espère que je n'ai pas perdu de temps. (A Victor.) Eh bien! Victor, qu'as-tu donc? tu me parais changé?

VICTOR.

Non, mon ami, je t'assure.

SCIPION, d'un ton de reproche.

Parbleu ! j'espère que je m'y connais. (Lui prenant le pouls.) Ta main est froide, et ton pouls bat comme si tu avais la fièvre. Voyons, d'où souffres-tu? qu'est-ce que tu éprouves?

VICTOR.

Moi, rien, te dis-je.

SCIPION.

Comment ! rien?... est-ce que tu n'as pas confiance ?

VICTOR.

Si vraiment ; mais hier et aujourd'hui, j'ai beaucoup travaillé, et peut-être la fatigue...

SCIPION.

C'est cela, un mal de tête ; pour le dissiper, je t'apporte encore de bonnes nouvelles ; car remarquez qu'il n'y a que moi qui vous en donne : chez vous le baromètre est toujours à la tempête, et chez moi au beau fixe. Je sors de chez M. La Bernardière, un malade chez lequel mon professeur m'a présenté ; bel appartement, et puis bon genre ; une porte cochère, c'est la première fois que ça m'arrive. — Tout en causant avec lui, et en donnant ma consultation, je voulus tirer ma tabatière pour me donner un air capable, parce qu'une prise de tabac, placée à propos, donne bien du poids à une ordonnance ; et dans ce mouvement, je fis rouler sur son lit le médaillon que Camille m'avait donné à raccommoder, et où est le portrait de sa mère, peint par Victor ; à la vue de cette miniature, il fait un geste de surprise ; il paraît que notre malade est connaisseur ! « Monsieur, qui a fait ce portrait? — Un de mes amis, un peintre distingué. — Et vous avez connu l'original ? — Oui, monsieur. C'est frappant, ou plutôt c'était frappant de ressemblance, car la pauvre femme... » Je lui raconte alors l'histoire de madame Bernard, notre voisine, et de Camille sa fille, que nous avons recueillie. Pendant ce temps, notre amateur ne quittait pas

des yeux le portrait. Il est vrai que c'est d'un fini! « Mon cher docteur, m'a-t-il dit, vous et vos amis, vous êtes de braves jeunes gens; et si je reviens de cette maladie, ma première visite sera pour vous. » Vous entendez bien qu'il en reviendra, je vous en réponds, et j'ai idée que nous avons en lui un protecteur.

AUGUSTE.

Tu crois?

SCIPION.

Parbleu! un homme très-riche, un vieux garçon; son valet de chambre qui avait mal aux dents et qui voulait m'attraper une consultation gratuite, m'a raconté toute son histoire : c'est un parvenu qui n'a que des parents fort éloignés, et qu'il connaît à peine; il est lui seul l'artisan de sa fortune, qui est grande, ainsi que son crédit. Avec sa protection, je peux me lancer, me faire connaître, et réaliser le projet que je médite depuis si longtemps et dont jusqu'ici, mes amis, je ne vous ai pas parlé; mais c'était tout naturel : tant que j'étais étudiant en médecine, je ne pouvais pas songer à m'établir; mais maintenant que je suis médecin, que j'ai un état, des espérances, rien ne m'empêche d'épouser celle que j'aime, et c'est Camille.

AUGUSTE, à part.

O ciel!

VICTOR.

Quoi! tu es amoureux?

SCIPION.

A en perdre la tête. Vous qui ne la regardez que comme une sœur, ça vous étonne; mais moi, voilà longtemps que ça me tient : il ne faut pas croire que la Faculté soit insensible... (A Auguste, qui ne répond pas.) Eh bien! qu'est-ce qui te prend donc? te voilà comme Victor était tout à l'heure.

AUGUSTE.

Moi, mon ami, tu te trompes, je te jure.

SCIPION.

Non pas, et voilà que vous m'effrayez, car ça offre tous les caractères d'une épidémie. (A Victor, montrant Auguste.) Sais-tu ce qui lui a pris?

VICTOR.

Oui, sans doute; il est comme toi, il aime aussi Camille.

SCIPION.

Comment! il se pourrait?

AUGUSTE.

Ah! mon Dieu, oui; je suis le plus malheureux des hommes.

SCIPION.

C'est moi qui le suis, moi qui lui enlève sa maîtresse; car je ne puis guère en douter, je parierais que c'est moi qu'elle aime.

AUGUSTE.

Oh! si ce n'était que cela; mais c'est que j'ai idée, au contraire, que c'est moi qu'elle préfère, et tu ne vas plus m'aimer, tu vas me haïr.

SCIPION.

Moi! peux-tu le penser? je m'en rapporte à son choix.

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant. (ROMAGNESI.)

Qu'elle prononce, mes amis ;
Mais quelque sort qu'on nous prépare,
Que jamais rien ne nous sépare,
Jurons d'être toujours unis.

TOUS.

Jurons d'être toujours unis.

(En ce moment Victor passe entre Auguste et Scipion dont il prend la main.)

SCIPION, bas à Victor, et montrant Auguste.

Il faut, comme je l'appréhende,
S'il n'est pas payé de retour,

L'aimer encor plus dans ce jour,
Pour qu'ici l'amitié lui rende
Tout ce que lui ravit l'amour.

SCIPION.

Eh bien, Victor, qu'en dis-tu?

VICTOR.

Que je suis content : quoi qu'il arrive, il y aura un de mes amis qui sera heureux.

SCIPION.

La seule chose qui m'embarrasse maintenant, c'est d'en parler à Camille; je n'oserai jamais.

AUGUSTE.

Ni moi non plus.

SCIPION.

Une meilleure idée; il faut que ce soit Victor qui parle pour nous.

VICTOR.

Moi?

SCIPION.

Eh! oui, sans doute; lui qui n'est pas amoureux, il n'aura pas peur, et puis il sera impartial.

VICTOR, à part.

Ah! je ne m'attendais pas à ce dernier coup!

SCÈNE IX.

LES MÊMES; CAMILLE.

CAMILLE.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc, mes amis? voilà une visite qui vous arrive; j'ai aperçu par la fenêtre un vieux monsieur, en noir, et qui ne va pas vite.

SCIPION.

C'est M. Franval, notre cher professeur; quand on l'invite pour cinq heures, il arrive toujours à quatre.

AUGUSTE.

Est-ce qu'il vient dîner?

SCIPION.

Sans doute, n'était-ce pas convenu? Je suis passé chez notre étudiant en droit, et nous aurons un convive de plus.

CAMILLE.

Un de plus?

SCIPION.

Oui, il ne m'avait pas dit qu'ils étaient deux collaborateurs; quelquefois même on est trois pour un vaudeville.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! comment allons-nous faire?

SCIPION.

Qu'est-ce qu'ils ont donc?

AUGUSTE.

Le tableau de cinq cents francs, notre unique espoir, a été vendu soixante francs.

SCIPION.

Il serait vrai! eh bien! mes amis, il ne faut pas se désoler : soixante francs, nous sommes six; à dix francs par tête, il y a de quoi faire un joli dîner.

AUGUSTE.

Oui, si nous les avions; mais ils sont encore à venir, le terme n'est pas payé... de sorte que M. Ducros peut tout faire saisir, tout... jusqu'au dîner.

SCIPION.

Dieu! quel affront pour nos convives, mon professeur surtout! je le connais, c'est un entêté, il est venu pour dîner, et il ne s'en ira pas qu'il n'ait eu satisfaction. Va,

Camille, fais comme tu voudras, mais tâche de nous avoir un dîner impromptu, et à crédit.

CAMILLE.

Dame ! je vais tâcher, j'ai déjà les douze francs de ce matin.

SCIPION.

C'est ma foi vrai ! voilà déjà le premier service ; dépêche-toi, et puis tantôt, quand tu reviendras, Victor a quelque chose à te dire de ma part.

CAMILLE.

A moi ?

AUGUSTE.

Oui, oui. Victor a aussi à te parler de la mienne.

CAMILLE, les regardant d'un air étonné.

Ah çà ! à qui en ont-ils tous les trois ?

SCIPION.

Va-t'en donc, et par le petit escalier ; (On sonne.) j'entends notre professeur.

(Camille sort par la porte à droite.)

SCIPION, parlant à Auguste et à Victor.

Dites donc, je vais le faire parler médecine, parce que cela nous fera gagner du temps.

SCÈNE X.

SCIPION, M. FRANVAL, AUGUSTE, VICTOR.

M. FRANVAL.

Salut à l'aimable jeunesse !

AUGUSTE.

Bonjour, monsieur Franval.

SCIPION.

Bonjour, mon professeur; asseyez-vous donc, je vous prie.

M. FRANVAL.

Ça ne me fera pas de mal, car la montée est rude, et je me disais en route : *Macte animo, generose puer! sic itur ad astra.*

SCIPION.

Vous avez raison; nous sommes un peu voisins des astres.

M. FRANVAL.

Laissez donc; vous avez une habitation de petite maîtresse, vous êtes de vrais sybarites; de mon temps les élèves en médecine logeaient encore plus haut. Il est vrai qu'alors on avait de meilleures jambes; mais, vois-tu, mon ami Scipion, c'est un temps à passer; à mesure que tu t'élèveras en réputation, tu descendras d'un étage.

SCIPION.

C'est pour cela, mon professeur, que vous êtes maintenant au premier.

M. FRANVAL.

Eh! eh! c'est un compliment qu'il me fait là. Oui, mes amis, je me soutiens tant que je peux; mais dans ce moment-ci, l'ancienne médecine a bien du mal, nous défendons le terrain *unguibus et rostro*, car il y a de dangereux novateurs.

SCIPION, à part.

C'est bon, nous y voilà.

AUGUSTE.

Oui, Scipion nous a conté cela.

M. FRANVAL.

Imaginez-vous que depuis cent ans et plus, on se moquait du docteur Sangrado et de son système; eh bien! nous y voilà revenus : l'eau chaude et la saignée, ou, ce qui revient au même, les boissons et les sangsues. Les sangsues, ils ne

sortent pas de là; c'est le remède à tous les maux, c'est la panacée universelle.

AIR : Vos maris en Palestine. (Le comte Ory.)

Mais c'est en vain qu'on clabaude,
La sangsue un jour passera,
Et tous ces marchands d'eau chaude
Ne font, on le voit déjà,
Que de l'eau claire, et voilà!
Dans la rivière leur doctrine
Conduira le corps tout entier;
Et, quittant son ancien quartier,
L'École de Médecine
Va venir aux bains Vigier.

SCIPION.

Il me semble cependant, mon professeur, que, dans votre dernière ordonnance, j'ai vu se glisser quelques sangsues.

M. FRANVAL.

Parbleu! il le faut bien; si on ne les employait pas, on aurait l'air, dans le monde, d'un routinier, d'une tête à perruque; voilà comme ils nous traitent.

AUGUSTE.

Eh bien! alors, comment faites-vous?

M. FRANVAL.

A mon cours et à mon hôpital, je fais l'ancienne médecine, parce que c'est la bonne; et dans le monde, quand j'y suis appelé, je fais la nouvelle, parce que les Parisiens ne se croiraient pas guéris s'ils ne l'étaient pas à la mode.

(Victor va s'asseoir auprès de son tableau, et reste absorbé dans ses réflexions.)

SCIPION.

Merci, mon professeur, je profiterai de la leçon.

M. FRANVAL.

Et tu feras bien... Dis-moi, comment va M. de La Bernardière, chez qui je t'ai envoyé?

SCIPION.

Un peu mieux, depuis ce matin.

M. FRANVAL.

C'est une fièvre ataxique bien dangereuse, une bonne maladie pour toi, mon garçon ; il faut suivre cela avec attention.

SCIPION.

Je vous demande bien pardon, mon professeur, mais je crois que vous vous trompez sur ce malade-là.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que ça veut dire? je me trompe!

SCIPION.

Permettez! non pas sur les effets, mais sur la cause de sa maladie; je l'ai fait parler ce matin, et il me semble que chez lui c'est le moral qui est attaqué; il a quelque chose qui le tourmente, quelque arrière-pensée qui l'agite. Aussi je lui ai dit : « Mon client, pour que la médecine puisse agir avec effet sur le corps, il faut d'abord que l'âme soit tranquille, et la vôtre ne l'est pas. » Il m'a serré la main en me disant : « Docteur, vous avez raison! — Eh bien! lui ai-je répondu, commençons par là; mettez-vous d'abord en paix avec vous-même, cela vous regarde; pour le reste je m'en charge, et vous jouirez bientôt, comme dit notre professeur, des deux trésors les plus précieux sur la terre : *Mens sana in corpore sano.* »

M. FRANVAL.

Tu lui as dit cela? embrasse-moi, mon cher Scipion; je te cède ce malade-là; il est à toi

Et par droit de conquête et par droit de naissance.

Voilà un élève digne de moi.

SCIPION.

Merci, mon professeur; je tâcherai de faire honneur à vos principes.

M. FRANVAL, passant près de la cheminée, et s'y asseyant pour se chauffer.

Comme moi à ton dîner; car il me semble que l'heure approche.

SCIPION, à part.

Nous y voilà! J'étais bien étonné qu'il l'eût oublié. (A Franval.) Mon professeur, si, en attendant, vous vouliez jeter un coup d'œil sur ma bibliothèque?

AUGUSTE, bas à Scipion.

Ta bibliothèque!

SCIPION, de même.

Ces trois livres de médecine qui sont là sur la planche. (A part.) Et Camille qui ne revient pas!

SCÈNE XI.

VICTOR, AUGUSTE, CAMILLE, SCIPION, FRANVAL, toujours à la cheminée, et leur tournant le dos.

CAMILLE, un panier sous le bras, entrant par la gauche.

Me voici, me voici; rassurez-vous, j'ai tout ce qu'il me faut.

SCIPION.

Alors, dépêche-toi, (Montrant son professeur.) car ce pauvre homme, j'en ai mal à son estomac!

CAMILLE.

Oui; mais il y a en bas une voiture qui vient vous chercher : un grand laquais est descendu et a demandé le docteur Scipion.

SCIPION.

A-t-il une livrée?

CAMILLE.

Oui, sans doute.

SCIPION.

Dieu! quel honneur ça va me faire dans le quartier!

CAMILLE.

C'est de la part de M. de La Bernardière, qui vous demande. Eh vite! eh vite!

(Elle sort, avec son panier, par la porte à droite.)

SCIPION.

M. de La Bernardière, mon meilleur malade! (A M. Franval.) Mon professeur, je vous demande bien pardon.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est?

AIR des Scythes et les Amazones.

SCIPION.

Pour un moment, cher docteur, je vous quitte.
(A Auguste.)
Songe au dîner, dans l'instant je revien.

M. FRANVAL.

Quoi! tu t'en vas?

SCIPION.

C'est pour une visite.

M. FRANVAL.

Et le dîner?

SCIPION.

Ah! vous n'y perdrez rien;
Mais vous voyez quel bonheur est le mien :
Une livrée, un superbe équipage,
Un grand laquais qui va me prendre, en bas,
Pour un docteur du premier étage!
Dépêchons-nous pour qu'il ne monte pas...

(Il sort.)

SCÈNE XII.

VICTOR, FRANVAL, AUGUSTE, puis CAMILLE.

M. FRANVAL, se levant et le regardant sortir.

Voyez-vous le gaillard!... je me reconnais là. Voilà comme j'étais pour ma première maladie un peu importante, j'aurais franchi les escaliers ; et il faut ça, parce qu'un malade, je dis un bon malade, ça ne se retrouve pas tous les jours.

(Il passe près de Victor et regarde son tableau.)

AUGUSTE.

Oui, il faut souvent se dépêcher.

CAMILLE, sortant de la porte à droite, bas à Auguste.

Je suis d'une inquiétude! je viens de parler à Ducros; il ne veut rien entendre, et si on ne lui donne pas le tableau, il va faire saisir.

AUGUSTE, de même.

Ah! mon Dieu! comme ça va arriver!... juste au milieu du dîner. (Haut à Franval en riant.) Eh bien! vous dites donc?

M. FRANVAL, qui, pendant ce temps, a toujours eu l'air de causer avec Victor.

Je disais que j'ai fait mon chemin, et que vous ferez le vôtre, parce que quand on a de l'ordre, de l'économie, et qu'on n'a pas de dettes...

AUGUSTE, à part.

Ça se trouve bien.

M. FRANVAL.

Surtout, quand on a de la conduite et des mœurs. (Apercevant Camille qui a passé entre lui et Victor.) Quelle est cette jeune fille?

AUGUSTE.

C'est elle qui préside à notre petit ménage.

M. FRANVAL.

Quoi! vous avez une gouvernante de cet âge? moi qui en ai renvoyé une de cinquante-cinq ans, parce que cela faisait jaser!

VICTOR.

Non, Camille n'est pas ce que vous croyez; elle est chez elle.

M. FRANVAL, s'inclinant.

Ce serait madame votre épouse! combien je suis désolé! Aussi je me disais : il est impossible que des jeunes gens aussi sages, aussi rangés...

VICTOR.

Vous ne vous trompiez pas, monsieur; nous sommes dignes de votre estime; et cependant, il faut vous l'avouer, Camille...

M. FRANVAL.

Achevez.

CAMILLE.

Est une jeune orpheline, élevée par eux, et qui ne connaît pas sur la terre d'autres parents, ni d'autres amis.

M. FRANVAL.

Qu'entends-je, mes amis! quoi, vous pouvez rester ainsi?

CAMILLE.

Et qui peut s'en offenser, qui peut blâmer mon amitié, ma reconnaissance? Ne sont-ce pas mes frères, mon unique famille?

M. FRANVAL.

D'accord, mon enfant. Mais songez donc que le monde...

CAMILLE.

Ce monde dont vous me parlez s'est-il jamais occupé de moi? m'aurait-il secourue? m'aurait-il protégée?

M. FRANVAL.

AIR : Le choix que fait tout le village. (Les Deux Edmond.)

Mes chers enfants, loin d'être rigoriste,
J'ai pour devise : indulgence et bonté ;
C'est malgré moi qu'ici je vous attriste ;
Mais je vous dois d'abord la vérité :
L'opinion est un juge suprême
Dont les arrêts veulent être écoutés,
Et, les premiers, respectez-la vous-même,
Si vous voulez en être respectés.

VICTOR.

Oui, Camille, monsieur a raison... ou du moins il n'est qu'un seul moyen de ne pas nous séparer. (Avec émotion.) Auguste et Scipion vous aiment tous deux, et veulent vous prendre pour femme.

CAMILLE, à part.

Que dit-il? lui, Victor!

(On sonne.)

AUGUSTE.

Ah! mon Dieu! c'est Ducros.

M. FRANVAL.

Encore un convive?

AUGUSTE.

Ah! c'est Scipion.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, SCIPION.

SCIPION, hors de lui.

La victoire est à nous!... mon cher professeur, mes frères, mes amis, embrassons-nous.

TOUS.

Qu'y a-t-il donc?

SCIPION.

Embrassons-nous d'abord, je vous le dirai après. Je viens de chez mon malade.

M. FRANVAL.

Il est sauvé ?

SCIPION.

Du tout; mais c'est en bon train, grâce à la confidence qu'il vient de me faire, et qui l'a soulagé plus que toutes les drogues de la Faculté. Ce M. de La Bernardière, cet homme si riche, ce nouveau parvenu, n'est autre que M. Bernard, le beau-frère de notre ancienne voisine, et l'oncle de Camille.

CAMILLE.

Que dites-vous ?

SCIPION.

Il ne peut plus vivre sans moi, et m'avait fait appeler. Quand je suis arrivé, il avait la fièvre; il était dans le délire, il demandait pardon à sa sœur qu'il avait repoussée, qu'il avait laissée mourir de misère. Ma vue et mes discours l'ont calmé, lui ont rafraîchi le sang ; et il n'a plus maintenant qu'un désir, c'est de revoir sa nièce, de l'adopter, de réparer ses torts. « Docteur, m'a-t-il dit, allez lui annoncer que, si je meurs, elle est ma seule héritière ; et que, si j'en reviens, elle a cent mille écus à offrir au mari qu'elle choisira. — C'est dit, lui ai-je répondu ; là-dessus, dormez tranquille, et dans une heure vous aurez de mes nouvelles. »

CAMILLE, passant à la droite de Scipion.

Je ne puis revenir encore de tout ce que j'apprends. Ah ! Scipion, que ne vous dois-je pas !

SCIPION.

Ces titres-là ne sont rien, il en est d'autres que vous ignorez.

AUGUSTE.

Elle sait tout ; Victor a parlé pour nous.

SCIPION.

Ce cher ami! Eh bien! Camille, prononcez.

VICTOR.

Oui, je vous l'avais promis, et je tiens ma parole. Camille, il faut rompre le silence, prononce entre eux. (Camille baisse les yeux et se tait. Victor reprend avec chaleur.) Maintenant la reconnaissance t'en fait une loi; songe que te voilà riche; à qui de mes deux amis veux-tu donner cette fortune?

CAMILLE.

A vous trois.

VICTOR, hésitant et détournant les yeux.

Et ta main?

CAMILLE.

A toi, Victor, si tu la veux.

VICTOR, se jetant à ses genoux.

Dieu! qu'ai-je entendu!

TOUS.

Que dit-elle?

CAMILLE.

Son secret et le mien; car je connaissais depuis longtemps cet amour qu'il espérait nous cacher.

SCIPION, à Victor.

AIR : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

Quoi! tu l'aimais, sans vouloir nous le dire?

VICTOR.

Je vous dois trop, je voulais m'acquitter.

SCIPION.

Un sacrifice aussi grand doit suffire.

SCIPION et AUGUSTE, à Camille, en montrant Victor.

Oui, c'est lui qui doit l'emporter.

VICTOR, avec joie.

Quoi! vous voulez...

(S'arrêtant.)

Je sais par ma souffrance
Ce qu'il en coûte, hélas ! à votre cœur,
Et n'ose, par reconnaissance,
Vous laisser voir tout mon bonheur.

SCÈNE XIV.

CAMILLE, VICTOR, AUGUSTE, DUCROS, SCIPION, FRANVAL.

DUCROS.

Vous voyez, mes amis, que je suis de parole ; et malgré ce que m'a dit mademoiselle Camille, je viens chercher mon enseigne, ou mes deux cents francs de loyer.

M. FRANVAL.

Qu'est-ce que c'est ? vous ne payez pas votre terme ?

SCIPION.

Oui, quelquefois, par hasard.

M. FRANVAL.

Voyez-vous les gaillards ! ils ne me disaient pas cela ; (A Ducros.) monsieur, je suis leur caution ; et j'ai sur moi une quinzaine de louis au service de mes jeunes amis.

SCIPION.

Merci, mon professeur, je vous reconnais bien là. Heureusement pour vous, nous voilà riches, et nous vous le rendrons. (A Ducros, lui donnant la bourse.) Tenez, farouche propriétaire, voilà le dernier argent que vous recevrez de nous, car demain nous déménageons.

DUCROS.

Vous nous quittez ?

SCIPION.

Oui. Mes amis, l'oncle de Camille, notre nouveau protecteur, nous offre chez lui, pour rien, un superbe appartement; et j'ai, sur-le-champ, passé bail sans vous consulter.

DUCROS.

Pour rien!

AUGUSTE.

Oui, monsieur Ducros; voilà un bel exemple à suivre.

DUCROS, à part.

Diable! je suis fâché qu'ils s'en aillent, surtout à cause de la petite. (Donnant un papier à Auguste et à Victor.) Voici la quittance écrite, et signée de ma main.

VICTOR.

Ah! mon Dieu! (Bas à Auguste.) Dis donc, c'est l'écriture de ce matin, la déclaration anonyme.

DUCROS.

J'espère du moins que j'aurai la pratique de ces messieurs, et surtout de madame, pour les bas, les mitaines, et tout ce qui concerne la bonneterie.

VICTOR, qui a tiré la lettre de sa poche.

Non pas, nous nous fournirons ailleurs; j'ai accepté votre quittance (Lui rendant la lettre.) et vous donne congé.

DUCROS.

Dieu! mon épître de ce matin!

VICTOR.

Que j'aurais dû remettre à madame Ducros.
Mais quand on est heureux, qu'on pardonne aisément!

AUGUSTE.

Allons, mes amis, ne parlons plus d'amour; ne pensons qu'à la gloire, rappelons-nous que nous devons remplacer un jour (A Victor.) toi, Girodet; (A Scipion.) toi, Marjolin et Dupuytren; et moi, Boïeldieu. Je reprends ma lyre; toi, reprends tes pinceaux, et toi, retourne à tes malades.

M. FRANVAL.

Et tant que je serai là, il n'en manquera pas; car vous êtes de braves jeunes gens, de véritables artistes.

SCIPION, passant entre Victor et Auguste.

Mes amis, la fortune nous sourit, le premier pas est fait; nous n'avons plus maintenant qu'à nous élancer dans la carrière; mais quand nous serons célèbres, quand notre réputation sera faite, quand tous trois, riches et contents, nous nous verrons dans un bel appartement doré, rappelons-nous toujours ces modestes lambris, et les difficultés qui entourèrent nos premiers pas. (A Victor.) Et quand un jeune peintre t'apportera sa première esquisse; (A Auguste.) quand un jeune musicien te montrera sa première partition, quand un jeune confrère viendra me consulter, encourageons leurs faibles essais; secourons-les de notre amitié, de notre bourse, de nos conseils; et n'oublions jamais que ce qu'il y a pour eux de plus difficile au monde, c'est le premier pas dans la carrière.

VAUDEVILLE.

AIR : A Gennevilliers

VICTOR.

Peines, hasards, misères et souffrance,
Dans les beaux-arts, voilà comme on commence;
L'orage cesse
Et le ciel s'éclaircit :
Honneur, richesse,
Voilà comme on finit.

SCIPION.

En commençant, Racine eut une chute :
Souvent, hélas! voilà comme on débute;
Mais le génie
S'élève et s'agrandit :
Phèdre, *Athalie*,
Voilà comme on finit.

DUCROS.

D'un romantique à renommée immense,
On prend un tome; à le lire on commence;
Sur la montagne
Où l'auteur vous conduit,

Le sommeil gagne :
Voilà comme on finit.

AUGUSTE.

On va grand train chez les gens de finance :
Chevaux, landau, voilà comme on commence ;
Puis, chose unique,
Le landau vous conduit
Jusqu'en Belgique :
Voilà comme on finit.

M. FRANVAL.

J'étudiai l'homme dès sa naissance :
Amour, hymen, grâce à vous l'on commence ;
Guerre assassine,
Médecin, érudit,
Et médecine...
Voilà comme on finit.

CAMILLE, *au public.*

Plus d'une pièce avant la fin culbute :
Le cœur tremblant, voilà comme on débute ;
L'ouvrage avance,
Pas de funeste bruit :
De l'indulgence...
Voilà comme on finit.



LES
TROIS GENRES

PROLOGUE EN UN ACTE.

Théatre de l'Odéon. — 27 Avril 1824.

PERSONNAGES. ACTEURS.

PROLOGUE.

M. D'HERBELIN.	MM. DUPARRAY.
M. SIMON, son ami	SAMSON.
LE RÉGISSEUR	PROVOST.
Ier GARÇON DE THÉATRE.	RIMBELLE.
FANCHETTE, filleule de M. d'Herbelin. . . .	Mlle SUZANNE BROHAN.

OUVRIERS MACHINISTES. — GARÇONS DE THÉATRE.

TRAGÉDIE.

ENÉE	MM. ERIC BERNARD.
ILIONNÉE	AUGUSTE.
ACATHE	PAUL.

CHEFS et GUERRIERS TROYENS.

COMÉDIE.

DORLIS.	MM. DAVID.
VICTOR.	PERRIER.

OPÉRA-COMIQUE.

M. DE VERTE-ALLURE.	MM. BERNARD.
FERNAND.	GRIGNON.
HILDEGONDE DE VERTE-ALLURE. . . .	Mlle FLORIGNY.

Scène de Tragédie, par M. PICHAT.
Scène de Comédie, par M. DUPATY.
Scène d'Opéra-Comique, musique de MM. BOIELDIEU et AUBER



LES

TROIS GENRES

Un salon chez M. d'Herbelin.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. D'HERBELIN, FANCHETTE.

FANCHETTE, à M. d'Herbelin qui lit au coin du feu.

Monsieur, il y a là un monsieur qui vous demande.

D'HERBELIN.

Qu'est-ce que c'est ?

FANCHETTE.

Ça a l'air d'un étranger... d'un voyageur. Il faut le renvoyer, n'est-ce pas ?

D'HERBELIN.

Du tout !

FANCHETTE.

Vous disiez que vous alliez sortir pour faire, au café Zoppi, votre partie d'échecs?

D'HERBELIN.

Eh bien! eh bien! cela peut se remettre; dis à ce monsieur d'entrer.

FANCHETTE, à part.

Allons... il ne sortira pas, et il va rester ici à causer toute la soirée. Comme c'est amusant pour moi qui ai affaire dehors! (A la cantonade.) Entrez, monsieur.

(Elle sort au moment où entre Simon.)

SCÈNE II.

M. D'HERBELIN, SIMON.

D'HERBELIN.

Eh! c'est mon ami Simon!... Qu'il soit le bienvenu.

SIMON.

Bonjour, mon cher d'Herbelin.

D'HERBELIN.

Y a-t-il longtemps que nous ne nous sommes vus!

SIMON.

Près d'un an, je crois! Mais j'habitais le faubourg Poissonnière, toi la rue de Vaugirard : la distance est si grande!... et puis, à Paris, on a si peu de moments à soi...

D'HERBELIN.

Oui; l'on n'a pas le temps de s'aimer.

SIMON.

Si fait, mon ami; je pensais toujours à toi, mais en même temps je pensais aussi à ma fortune. J'ai fait à la Bourse d'assez belles opérations. Je viens surtout d'en faire une dernière, bien meilleure encore...

D'HERBELIN.

J'entends... tu te lances dans les affaires.

SIMON.

Au contraire... je m'en retire. Je viens d'acheter, rue de Tournon, une propriété.

D'HERBELIN.

Te voilà mon voisin.

SIMON.

Précisément... c'était une maison bourgeoise que j'ai fait badigeonner à neuf... et tu verras ce que j'ai ajouté à la porte cochère! deux colonnes et un fronton, style d'hôtel; avec cela on se donne un air comme il faut, et l'on peut parler avec dédain des agioteurs et des banquiers.

D'HERBELIN.

Tu es donc devenu fier?

SIMON.

Non, mon ami... ce que j'en dis n'est que pour plaisanter; et la preuve, c'est que ma première visite a été pour mon ancien camarade. Par exemple, je craignais fort de ne pas te trouver, parce que je me disais : Voilà sept heures, et ce cher d'Herbelin, qui est un amateur de spectacle, sera sans doute allé voir quelques nouveautés.

D'HERBELIN.

Ah bien oui!... les temps sont bien changés... je ne vais plus guère au spectacle.

SIMON.

Je conçois : les ponts à traverser... c'est terrible... pour toi surtout qui n'as pas de voiture... Mais rassure-toi, nous allons avoir à notre porte un nouveau théâtre, où tous les soirs tu pourras te montrer gratis, car j'ai une loge à l'année, et elle est à ton service.

D'HERBELIN.

Qu'est-ce que j'apprends là? toi, Simon; toi, mon ami intime, tu as loué une loge à l'Odéon!

SIMON.

Sans doute. Autrefois je n'y allais jamais que par accident,

quand j'allais à Orléans; mais maintenant, comme un des propriétaires du quartier, je dois soutenir notre théâtre.

D'HERBELIN.

Eh bien! ne compte pas sur moi... je n'y ai pas encore été, et jamais je n'y mettrai les pieds.

SIMON.

Allons, voilà de la prévention... et tu vas me répéter toutes les pointes de vaudeville et tous les mauvais bons mots qu'on a faits contre ce pauvre théâtre.

D'HERBELIN.

Non pas; je lui en veux personnellement; j'ai contre lui des motifs de vengeance particulière et individuelle.

SIMON.

Eh! mon Dieu! conte-moi donc cela.

D'HERBELIN.

Tu sais que de mon naturel j'ai toujours été un peu bonhomme, et que même au collége...

SIMON.

C'est vrai; il n'y avait pas de bonnes fêtes sans toi, tu en étais toujours le héros.

D'HERBELIN.

Oui, le héros si tu veux... tant il y a que toute votre vie vous vous êtes toujours amusés à mes dépens; et tu te rappelles, il y a quelques années, cette plaisanterie que vous avez inventée en carnaval, à l'occasion du voyage que je voulais faire à Dieppe?

SIMON.

Ah! oui, je m'en souviens... cette promenade nocturne... dans les rues de Paris... c'était drôle.

D'HERBELIN.

C'était drôle?... là-dessus les avis sont partagés... mais imagine-toi qu'un bavard de notre société a raconté cette anecdote.

SIMON.

Ce n'est pas moi.

D'HERBELIN.

[illegible]moi, je te le jure; mais ce que tu ne croirais jamais, ils [illegible] eu l'audace d'en faire une comédie en trois actes, qu[illegible] donnée à l'Odéon, et qui les a tous fait rire comme des [illegible]béciles; et de peur qu'on ne s'y trompât, ils ont don[illegible]on nom au personnage que l'on mystifie... M. d'Herbelin[illegible] Aussi, dès qu'on m'annonçait dans un salon... ils venai[illegible] tous me demander des nouvelles de Dieppe, et on m'a[illegible]ité à cinq ou six déjeuners d'huîtres, exprès pour me fai[illegible]e mauvaises plaisanteries qui me mettaient en colère [illegible]ui troublaient ma digestion... Tu peux juger après c[illegible] si je suis un des abonnés de ce théâtre... je ne peux [illegible]e pas le voir; et quand j'ai à sortir... j'aime mieux fai[illegible] détour que de passer devant.

SIMON.

D'acc[illegible]olère pouvait être légitime autrefois... mais mainte[illegible]c[illegible]ne nouvelle administration...

D'HERBELIN.

C[illegible] égal.

SIMON.

[illegible]st presq[illegible]nouvelle troupe.

D'HERBELIN.

C'est égal... [illegible]mpossible qu'on s'y amuse.

SIMON.

Et pour quel motif?

D'HERBELIN.

Parce que c'est l'Odéon; et je n'irai jamais, pourquoi? parce que c'est l'Odéon.

SIMON.

Il est certain qu'avec une manière de raisonner aussi concluante, il est difficile de te répondre; je l'essayerai cependant. Sauf ton injure personnelle, qu'as-tu à reprocher à

ce théâtre? Ne s'est-il pas montré le défenseur du goût et des saines doctrines? Les juges qui y siégent ne sont-ils pas plus éclairés et plus difficiles que celui du premier théâtre, où l'on s'enthousiasme sur parole et où l'on arrive toujours avec une admiration toute faite? Ici l'on juge avant que d'applaudir... et s'ils n'applaudissent pas plus souvent, ce n'est pas leur faute... leur sévérité impartiale exige du mérite, elle commande du talent, et souvent on lui a obéi. C'est à l'Odéon que la France doit un grand poëte de plus ; c'est l'Odéon qui a vu naître *les Vêpres Siciliennes*, *les Machabées*, *Jane Shore*, *le Paria*, et ses propres succès ont enfanté d'autres triomphes.

D'HERBELIN.

Je ne te dis pas non... Je n'empêche pas les autres d'y aller; mais je n'irai pas.

SIMON.

Eh bien! où iras-tu donc?... Est-ce aux Français?

D'HERBELIN.

Oui, quelquefois; pas tous les jours, et puis ça dépend des saisons... L'été dernier j'ai pris un abonnement pour voir Talma et mademoiselle Mars... et tous les soirs je me suis présenté chez eux sans les rencontrer... On me disait toujours qu'ils étaient sortis, et pour les joindre, il aurait fallu aller à Lyon ou en Belgique, et tu sens bien que moi qui avais déjà assez du voyage à Dieppe...

SIMON.

C'est juste, il y a l'article des congés... Mais alors, où iras-tu? Est-ce à Feydeau?

D'HERBELIN.

Eh! eh! il y a là trois ou quatre rossignols qui chantent hiver comme été; mais quand ils ont chanté tout est dit.

SIMON.

Eh bien! alors, où iras-tu? qu'est-ce que tu veux?...

D'HERBELIN.

Je veux... je veux, je sais bien ce que je voudrais, mais je ne peux pas m'expliquer... Dans tous ces genres-là, il y a du bon, j'en conviens; aussi j'en voudrais, mais pas trop... Ainsi, par exemple, je m'estimerais un spectateur très-heureux, si je pouvais dans la même soirée passer une heure à la tragédie, une heure à l'opéra-comique et une heure à la comédie.

SIMON.

J'entends, de tout un peu...

D'HERBELIN.

Comme tu dis... malheureusement ce n'est pas possible.

SIMON.

A moins d'acheter ses entrées à tous ces théâtres-là...

D'HERBELIN.

Ce qui serait un peu cher.

SIMON.

Eh bien! mon ami... eh bien! mon cher d'Herbelin, (A part.) parbleu! l'idée serait excellente! (Haut.) je veux aujourd'hui, et sans qu'il t'en coûte rien, te faire passer une soirée comme celle dont tu viens de me parler.

D'HERBELIN.

Vraiment! mais prends garde, tu auras de la peine; car c'est aujourd'hui le premier jour de Longchamps, et tous les théâtres de Paris sont fermés...

SIMON.

D'accord! mais c'est justement pour cela qu'il y a partout des répétitions générales... Pour y être admis, il faut de grandes protections; mais avec moi on te laissera entrer sans difficulté.

D'HERBELIN.

Il serait possible! Quoi! mon ami, j'irais sur un théâtre! quel bonheur! jamais de ma vie je n'ai été sur un théâtre; et, dis-moi, pourrons-nous parler à ces dames?

SIMON.

Sans contredit.

D'HERBELIN.

Dieu! que je suis heureux! Songe donc qu'une expédition pareille est bien plus curieuse pour moi qu'un voyage à Dieppe... et puis, il n'y a pas tant de dangers.

SIMON.

Eh! mais, c'est selon!...

D'HERBELIN.

Partons, mon ami; où allons-nous d'abord?

SIMON.

Aux Français... où l'on répète une tragédie en cinq actes et en vers; ma voiture est en bas... (A part.) et en donnant le mot à mon cocher...

D'HERBELIN.

Très-bien... très-bien... aux Français, de là à Feydeau. (Appelant.) Fanchette!... Fanchette!... (A Simon.) Tu es bien sûr que nous entrerons?... (Continuant à appeler.) Fanchette!... Fanchette!...

SCÈNE III.

LES MÊMES; FANCHETTE.

FANCHETTE.

Eh! mais, monsieur, qu'y a-t-il donc?

D'HERBELIN.

Vite, ma canne et mon chapeau!

FANCHETTE.

Quoi! vraiment, monsieur, vous sortez?

D'HERBELIN.

Oui, mon enfant, avec mon ami Simon, et peut-être rentrerai-je un peu tard.

FANCHETTE, à part.

Quelle bonne aubaine! comme ça se rencontre! (Lui apportant sa canne et son chapeau.) Tenez, tenez, monsieur; mais ne vous pressez pas... je vous attendrai.

SIMON.

Elle est gentille, cette petite Fanchette.

D'HERBELIN.

Oui, c'est la nièce d'une ancienne gouvernante... c'est ma filleule, et elle a des talents, une fort jolie voix... si nous avions le temps elle te chanterait : *Bocage que l'aurore...* mais ce sera pour une autre fois, aujourd'hui nous sommes pressés... Adieu, Fanchette... nous allons au spectacle...

FANCHETTE.

Au spectacle?

D'HERBELIN.

Oui, ma chère... mais dans le beau quartier... de l'autre côté.

SIMON.

Allons... allons, partons...

D'HERBELIN.

Si je prenais ma redingote... comme nous aurons les ponts à traverser.

SIMON.

Si ce n'est que cela, ce n'est pas la peine, ma voiture est bien fermée...

D'HERBELIN.

Adieu, adieu, Fanchette, je te raconterai tout ce que j'aurai vu.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

FANCHETTE, seule.

A merveille ! Me voilà seule à la maison, et maîtresse de toute ma soirée... Ce pauvre M. d'Herbelin ne se doute pas que bientôt peut-être il faudra nous quitter... Ça me fait de la peine, parce que c'est un si bon maître... mais, d'un autre côté, moi je ne peux pas rester toute ma vie demoiselle de compagnie chez un homme seul, ça fait jaser... tandis qu'en se mettant au théâtre, c'est bien différent, ça ferme la bouche à tous les propos !... Il n'y a ici personne; si je relisais mon engagement ?... (Elle va prendre dans un tiroir un papier qu'elle lit.) « Mademoiselle Fanchette est engagée au « théâtre royal de l'Odéon, pour jouer dans l'opéra-comique « les secondes amoureuses... » Tiens, les secondes !... Je n'y avais pas fait attention... Je dirai à M. le directeur de me changer ça... parce que je n'entends pas... Ah ! mon Dieu, et mon rôle... qu'est-ce que j'en ai fait ?... Ah ! il est là avec le livre de dépense ; et puis, mon billet de répétition. A neuf heures un quart, répétition du *Vieux châtelain*, opéra-comique. Elle est drôle, cette pièce-là... Mais ils me font jouer là-dedans un rôle de paysanne et de petite servante... comme si j'étais faite !... Fi donc ! moi je me suis engagée pour jouer les madames et les princesses... sans cela ce n'était pas la peine... Il est vrai que c'est moi qui me marie à la fin... et ça compense ; c'est si joli, un mariage, et là il y en a tous les soirs, deux, trois, quelquefois plus ! Allons, allons, (Prenant le rôle et le billet de répétition.) mettons tout ça dans mon sac ; j'ai encore une demi-heure devant moi... Je vais préparer toutes mes affaires, couvrir mon feu, disposer la robe de chambre et les pantoufles de monsieur, et puis, à neuf heures... à la répétition ; quel bonheur !

(Elle sort en courant.)

SCÈNE V.

La scène du théâtre de l'Odéon.

LE RÉGISSEUR, PLUSIEURS OUVRIERS MACHINISTES, GARÇONS.

LE RÉGISSEUR.

Allons donc! messieurs, dépêchons-nous; c'est demain l'ouverture, et nous avons ce soir nos trois pièces à répéter... A-t-on mis en place le décor pour la tragédie?

PREMIER GARÇON.

Oui, monsieur, vous voyez. Mais on n'aura jamais le temps de jouer les cinq actes.

LE RÉGISSEUR.

On en répétera ce qu'on pourra. Avertissez tout le monde... Prévenez ces messieurs de la comédie, et ces dames de l'opéra-comique...

PREMIER GARÇON.

Ils sont là, au foyer, la musique et les paroles; et ça fait un tapage...

LE RÉGISSEUR.

C'est bien. Dites-leur de se tenir prêts, de s'habiller au plus vite, et surtout de s'habituer à ne pas faire d'entr'actes! Dans la nouvelle administration nous n'en voulons point.

PREMIER GARÇON.

Oui, monsieur... mais c'est qu'il s'était élevé entre ces dames une petite dispute...

LE RÉGISSEUR.

Dans la nouvelle administration nous n'en voulons pas.

PREMIER GARÇON.

Oh! sans doute!... C'était parce qu'on avait parlé de cabale et de sifflets.

LE RÉGISSEUR.

Dans la nouvelle administration...

PREMIER GARÇON.

C'est juste... je vais en prévenir tout le monde.

LE RÉGISSEUR.

A la bonne heure!... et que chacun soit à son poste... On n'est pas le maître d'avoir des talents ou des succès; mais de la bonne volonté, de l'activité, du zèle, voilà ce qui dépend de nous, et nous en promettons à nos abonnés... Eh bien! te voilà encore?

PREMIER GARÇON.

J'oubliais de vous dire qu'il y a là un monsieur qui vous demande.

LE RÉGISSEUR.

Je n'y suis pour personne.

PREMIER GARÇON.

C'est M. Simon, vous savez bien, une loge à l'année... et il m'a donné, pour vous, ce billet écrit au crayon.

LE RÉGISSEUR, lisant.

Comment!... un incrédule à convaincre... une conquête à faire... avec grand plaisir; et puis les égards que l'on doit à une loge à l'année... (A haute voix.) Laissez entrer M. Simon et M. d'Herbelin... (A part.) Nous ne sommes pas fâchés qu'on nous donne un peu la comédie, nous qui la jouons tous les soirs.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; M. D'HERBELIN, SIMON.

SIMON.

Entre, mon ami... (D'Herbelin, le chapeau bas, entre en saluant tout le monde.) On te permet d'assister à la répétition, à con-

dition que tu te tiendras là dans un coin, à côté de moi, et que tu ne feras pas de bruit.

D'HERBELIN.

Sois tranquille, je n'ouvrirai pas la bouche. (Regardant.) Dis-moi donc, mon ami, (Montrant la salle.) comme c'est noir par ici!

SIMON.

Parbleu!... est-ce que tu crois qu'on éclaire la salle pour une répétition? on n'allume que sur le théâtre; regarde par ici.

D'HERBELIN, regardant le théâtre.

Dieu! comme c'est grand et majestueux, le premier Théâtre-Français!... C'est étonnant l'effet que ça me produit... Il me semble que je vais parler en vers. (Au régisseur.) Dites-moi, monsieur, qu'est-ce que c'est que ça? quel est ce pays?

LE RÉGISSEUR.

C'est la décoration de *Turnus*...

SIMON.

Turnus est la tragédie qu'on va répéter...

D'HERBELIN.

Diable! *Turnus*... un beau sujet... Te rappelles-tu, au collége, quelles belles versions nous avons faites là-dessus?

LE RÉGISSEUR, aux garçons de théâtre.

Allons, disposez le théâtre. (A d'Herbelin.) Malheureusement, nous ne dirons ce soir que le premier acte, les scènes d'exposition... ce sont celles-là qui demandent un peu d'ensemble, car tout le reste va très-bien.

D'HERBELIN.

Tant pis, tant pis.

LE RÉGISSEUR.

Comment?..

D'HERBELIN.

Je dis tant pis pour nous... mais vous nous mettrez un peu au fait...

LE RÉGISSEUR.

Énée vient de débarquer dans l'Italie, où règne alors Turnus, et y vient fonder la ville de Rome, parce que vous savez qu'Énée, après la prise de Troie...

D'HERBELIN.

C'est bien... c'est bien, je connais l'anecdote.

LE RÉGISSEUR.

Allons, messieurs, du silence; place au théâtre, et commençons. (A Simon et d'Herbelin.) Tenez, on va vous donner une banquette dans la première coulisse, vous y serez à merveille.

SCÈNE VII.

Un bois consacré.— Dans le lointain on voit les sept collines où doivent s'élever un jour les remparts de Rome.

(M. d'Herbelin et Simon sont assis dans la coulisse; le régisseur est debout près d'eux.)

ÉNÉE, seul.

Salut, champs fortunés, berceau de l'âge d'or,
Que sous son toit de chaume Évandre garde encor!
Bois sacrés d'Albula dont je foule l'enceinte!
Latium, où jadis l'hospitalité sainte
Reçut le roi des dieux de l'Olympe exilé,
Où par l'ordre céleste Énée est appelé!
De tant de maux soufferts à la fin je respire.
Rome, que de travaux pour fonder ton empire!
Croirai-je, lorsque enfin recueillant mes vaisseaux,
Le Tibre voit monter, du pied de ses roseaux,
Les remparts commencés de ma ville nouvelle,

Que, pour moi, du destin la faveur se révèle?
Les Troyens pourront-ils, d'un nouvel Ilion,
Près d'un Xante nouveau, répéter le doux nom?
Et les rois de ces bords, moins cruels que Neptune,
Voudront-ils accueillir notre errante fortune?
Le bonheur m'est suspect après tant de revers;
Junon nous voit encor habiter l'univers!...
Eh bien! laissons tonner sa colère homicide!
Sa haine a préparé l'Olympe au grand Alcide;
Opprimé, comme lui, mais sans être abattu,
Méritons cet Olympe où je suis attendu.
De ce sang immortel qui coule dans mes veines,
Allons, ne laissons pas les espérances vaines;
Bannissons de nos maux l'affligeant souvenir,
Et d'un œil consolé regardons l'avenir.
Le Tibre est à mes fils promis par la victoire,
Et les enfers déjà m'ont raconté leur gloire;
Oui, je les ai comptés, ces futurs conquérants
Qu'Anchise me montrait aux bords du Styx errants!
Déjà de ces héros j'ai, sur les rives sombres,
Vers les portes du jour vu se presser les ombres!
La terre attend ses rois, et, créant des autels,
A l'Olympe agrandi promet des immortels.
Les voilà ces sept monts, où ma race féconde
Doit asseoir la cité conquérante du monde,
Mère d'un peuple-roi dont les champs orgueilleux
Auront des laboureurs aussi grands que leurs dieux!
Leurs fils, empruntant l'aigle au maître du tonnerre,
La verront, s'élançant aux deux bouts de la terre,
Aux peuples étonnés porter Rome et ses lois,
Planer d'un vol altier sur la tête des rois,
Briser leur diadème et, des cités tremblantes,
Rapporter à grands cris les dépouilles sanglantes;
Cet asile, qu'ici le malheur doit m'offrir,
Je vais le demander, prêt à le conquérir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ACATHE.

ACATHE.

Seigneur, tout est perdu, dans sa naissante ville
Ilion s'épouvante au nom d'un autre Achille.
Un vertige fatal, par Junon envoyé,
Disperse, aux bords des mers, votre peuple effrayé.
Attachant sur les flots sa tristesse profonde,
Il ne se souvient plus de l'empire du monde!
Tous accueillent les vents par de honteux transports.
Leurs femmes, leurs enfants, laissés sur d'autres bords,
Près du tombeau d'Anchise, aux soins touchants d'Acestes,
Quand nos vaisseaux volaient aux promesses célestes,
Occupent seuls leurs cœurs! La paix est leur seul bien,
Et l'ancre est arrachée au sol Ausonien.

ÉNÉE.

Qu'entends-je?

ACATHE.

Sur mes pas, par la terreur conduite,
Leur foule accourt, seigneur, vous imposer leur fuite.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; ILIONNÉE, CHEFS et GUERRIERS TROYENS.

ÉNÉE.

Compagnons, dans ces lieux que venez-vous chercher?

ILIONNÉE.

Vos guerriers de ces bords viennent vous arracher.
Cédez au juste effroi que le ciel nous inspire,
Seigneur! dans quel climat fondez-vous un empire?

Maître ici de vingt rois par ses armes vaincus,
Turnus doit ses aïeux aux rois de l'Inachus.
Bien plus, autour de nous, voyez dans l'Ausonie
Les Grecs, de toutes parts, fonder leur colonie!
Là, les soldats d'Ajax ; là, le roi de Pylos ;
Là, règne Diomède aux murs voisins d'Argos ;
Idoménée, ici, relève sa couronne,
Et Philoctète, enfin, de remparts s'environne.
Pensez-vous que Junon et son orgueil jaloux
Laissent dans ces climats sommeiller leur courroux?
Ah! les Troyens, fuyant leur patrie expirante,
N'ont cherché qu'un tombeau sous les murs de Laurente.
Quel dieu nous enviait à ces bords où Didon
Fixa les pas errants des guerriers de Sidon?
Hélas! bravant du sort la poursuite éternelle,
Nous embrassions d'Érix la rive fraternelle.
Abandonnons l'espoir de régner en ces lieux ;
Sur le tombeau d'Anchise allons porter nos dieux :
De Junon dans les cieux désarmons la colère,
Et qu'enfin notre nom s'efface sur la terre.

ÉNÉE.

Jupiter m'a promis un empire en ces lieux,
Et ce bras ne sait pas faire mentir les dieux.
Moi! soumettre mon front aux coups de la fortune!
J'ai vu Junon s'armer du trident de Neptune,
Semer mes pas d'écueils ; et toujours le malheur,
Au lieu de l'ébranler, raffermit ma valeur.
Enfin au Latium, où tendaient nos courages,
Les vents nous ont jetés! Je rends grâce aux orages!
Les Grecs sont là! Des dieux je n'attendais pas moins!
D'Ilion renaissant quels glorieux témoins!
Et vous, lorsqu'envers nous le ciel enfin s'acquitte,
Vous les voulez deux fois témoins de votre fuite!
Votre courage éclate à subir des affronts!
Et quels sont ces périls qui consternent vos fronts?
Votre terreur, ici, me nomme Idoménée!

A votre tête aussi l'on voit marcher Énée !
Diomède a-t-il vu fuir le fils de Vénus ?
Je combattis Achille et je craindrais Turnus !
Les souvenirs d'Enna seuls occupent vos âmes;
La gloire vous appelle et vous pleurez vos femmes !
Quoi ! Didon et ses pleurs méprisés dans sa cour,
Vous ont-ils donc appris à céder à l'amour ?
A soumettre les rois, Mars, en vain, vous appelle ;
Vous étiez plus ardents aux fêtes de Cybèle !
Ces rois, vous aimez mieux les vaincre par vos pleurs,
Et, sur un luth servile accordant vos douleurs,
Assis à leurs banquets, pour distraire leur joie,
Amuser leur pitié sur les malheurs de Troie !
Ne reste-t-il plus rien et de Troie et d'Hector ?
Ah ! tant qu'Énée existe, Ilion vit encor !
Fuyez, rendez aux mers vos voiles vagabondes ;
Moi, je n'attends plus rien ni des vents ni des ondes.
Cherchez d'autres climats, je reste aux champs latins,
Et saurai bien, sans vous, conquérir mes destins !
Rome, toi qu'aux enfers les dieux m'ont révélée,
Voici, voici la terre où tu fus appelée !
Tu me suis aux combats où je suis entraîné,
Et de tes demi-dieux je marche environné !
Fuyez. Cet Ilion où vous n'osez pas croire
Va vous être bientôt ouvert par la victoire.
Vous reviendrez alors ! Pallante et ses guerriers,
Sur la foi de mon nom acceptant des lauriers,
Adoptent vos périls ; au sein de l'Hespérie
Des étrangers vous vont fonder une patrie !
Partez.

ILIONNÉE.

Non, les Troyens, qui tombent à vos pieds,
A vos périls, seigneur, restent associés !
Leur cœur, à vos discours, ne compte plus d'obstacles,
Et ne sait plus douter des dieux et des oracles !

ÉNÉE.

Eh bien ! puisque l'honneur m'a rendu votre foi,
Courez donc accomplir l'ordre de votre roi.
Songez à votre race, en demi-dieux fertile ;
Assez longtemps les mers nous ont servi d'asile.
Fondateurs des Romains, embrasons nos vaisseaux !
Voilà notre patrie ! ou voilà nos tombeaux !

D'HERBELIN, applaudissant.

Bravo ! bravo !... beau caractère ; c'est un fameux gaillard que cet Énée ; nous allons voir comment il se tirera de là.

LE RÉGISSEUR.

C'est inutile d'aller plus loin : la princesse Lavinie ne peut pas venir, elle vient de faire dire qu'elle était indisposée.

D'HERBELIN.

Quel dommage ! moi je m'amusais tant !

SIMON, à part.

Ah ! ah ! (Haut.) Ma foi ! mon cher ami, j'en suis fâché ; mais tu sais que nous avons d'autres spectacles à voir.

D'HERBELIN.

Un instant ; et peut-on savoir de qui est cette tragédie de *Turnus*, dont je viens d'entendre de si beaux vers ?

SIMON.

Comme si on allait te dire le secret de la comédie !... après-demain l'affiche te l'apprendra... Allons, partons.

LE RÉGISSEUR, criant.

Changez le décor, et mettez le petit salon.

(On fait le changement.)

D'HERBELIN, regardant autour de lui.

Comment ! nous étions en Italie et nous voilà à Paris. (Au régisseur.) De grâce, monsieur, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

LE RÉGISSEUR.

C'est une comédie en trois actes et en vers, que nous

donnons la semaine prochaine : *les Deux Quartiers*, ou *la Chaussée d'Antin dans la rue Saint-Jacques*...

D'HERBELIN.

Diable ! voilà un titre bien piquant... et la pièce répond-elle au titre?

LE RÉGISSEUR.

Le public en décidera.

D'HERBELIN.

Et vous allez la répéter?

LE RÉGISSEUR.

Non, car elle est entièrement sue, à l'exception de la première scène que... Nous allons, ce soir, l'essayer au théâtre.

D'HERBELIN, à Simon.

Mon ami... je t'en prie... attends encore un instant... et laisse-moi m'amuser... songe donc que je vais si rarement au premier Théâtre-Français... Où est le mal? nous nous rendrons à l'Opéra-Comique une demi-heure plus tard.

SIMON.

Comme tu voudras; dès que tu t'amuses... c'est tout ce que je désirais.

D'HERBELIN.

D'ailleurs, de la rue de Richelieu à la rue Feydeau il y a pour cinq minutes de chemin.

SIMON.

A la bonne heure; asseyons-nous.

LE RÉGISSEUR.

Allons, messieurs, attention aux répliques, et commençons.

SCÈNE X.

LES MÊMES; VICTOR et DORLIS.

VICTOR.

Eh! c'est toi, cher Dorlis! il faut crier miracle!
Du boulevard de Gand l'Adonis et l'oracle,
Lorsqu'à peine ont sonné neuf heures du matin,
Se montre en tilbury dans le pays latin!

DORLIS.

Au sein du Latium quel trouble j'ai fait naître
Pour voir mon équipage, entr'ouvrant la fenêtre,
Tous les vieux professeurs désertaient leurs bureaux,
Et tous les écoliers grimpaient à leurs barreaux.

VICTOR.

Ah çà! tu devais être, avant l'aube, en campagne!

DORLIS.

J'ai mis un demi-siècle à gravir ta montagne!
Pour ceux qui, comme nous, ont des chevaux anglais,
On devrait, au Pont-Neuf, établir des relais :
Un seul ne peut fournir la course tout entière.
Ton gothique faubourg est presque à la frontière;
Et j'ai cru que du fisc prélevant les deniers,
J'allais au Petit-Pont trouver les douaniers.

VICTOR.

Tu nous railles, au lieu de prendre la défense
Du sol hospitalier qui nourrit ton enfance!
Mais à peine aujourd'hui t'aurais-je reconnu!
L'ingrat vers son berceau n'est jamais revenu!

DORLIS.

Affranchi des rigueurs d'un pénible esclavage,
L'oiseau qui s'envola revient-il vers sa cage?

VICTOR.

Le collége, mon cher, n'est point une prison.
A l'aspect du séjour où ma jeune raison
A pris l'essor, mon âme est encore ravie,
Comme à l'aspect des lieux où j'ai reçu la vie.
Oublierais-tu les soins dont tu fus accablé?

DORLIS.

Jamais... ni les *pensums* dont on m'a régalé.

VICTOR.

Et la palme d'honneur au concours obtenue?

DORLIS.

J'étais, quand vous sortiez, toujours en retenue!

VICTOR.

Ces petits châtiments s'infligeaient pour ton bien.

DORLIS.

J'en étais fort touché... Mais je me promis bien
Qu'une fois libre... Aussi, depuis ce jour propice,
Je n'ai vu que de loin les tours de Saint-Sulpice.
Ami du monde, hélas! j'évitais l'Odéon,
Et j'attendais ma mort pour voir le Panthéon!

VICTOR.

Qui peut t'y ramener?

DORLIS.

Véritable escapade!
Pâris vient enlever Hélène à l'Estrapade!

VICTOR.

En province!... Pour toi c'est avoir dérogé.

DORLIS.

Dans le quartier d'Enfer mon cœur s'est engagé.

VICTOR.

Vas-tu nous allumer une guerre intestine?

DORLIS.

Je suis venu chasser sur la terre latine.

L'amour ne m'y poussait cependant qu'à moitié;
Il faut, pour y venir, l'amour et l'amitié.
D'un souvenir touchant ma flamme s'est accrue!
Je crois que mon Hélène habite dans ta rue;
Et, conduit vers ces lieux par un double devoir,
Je viens, en même temps, l'enlever et te voir.

VICTOR.

Je te reconnais là! Deux amis de collége
De s'aimer de loin même ont le doux privilége.
Quels que soient leur état, leur fortune, leur rang,
L'amitié les unit mieux que les nœuds du sang.
Leur esprit et leur cœur ont eu même culture;
L'étude donne un frère, ainsi que la nature.
Jamais d'un tel amour ne s'éteint le flambeau;
Le frère qu'on choisit est cher jusqu'au tombeau.
Libres du joug pesant qui d'abord nous rassemble,
Rapprochés par l'instinct l'on marche encore ensemble;
Sans effort l'un vers l'autre on se sent entraîné.
La chaîne a disparu; mais on reste enchaîné!
J'en ai fait, dès longtemps, l'irrésistible épreuve.

DORLIS.

Moi de même, et j'accours pour t'en donner la preuve.
Quand nous eûmes reçu, toi, nouveau lauréat,
Moi, léger de succès, notre heureux *exeat*,
Il fallut nous quitter en essuyant nos larmes.
A reprendre mes fers j'aurais trouvé des charmes...
Toi, tu voulus ici te perfectionner.
Malgré moi, dans ces lieux, j'ai dû t'abandonner,
Et, rêvant des plaisirs dont j'étais idolâtre,
Chercher, au sein du monde, un plus noble théâtre.
Mon mérite, ignoré dans cet obscur séjour,
Dans nos cercles, bientôt, brilla dans tout son jour;
Et le dernier assis sur les bancs de ma classe,
Au divan des boudoirs j'eus la première place.
Né pour me distinguer, non par des versions,

Discours français, vers grecs, amplifications,
Mais par mon goût exquis, ma tournure et ma mise,
En moins d'un an la mode à mes lois fut soumise.
Mieux que nos professeurs, nos dames m'ont traité;
Sur leurs notes j'étais toujours très-bien pointé;
Et quand les premiers prix m'échappaient auprès d'elles,
J'avais des *accessit*, même des plus cruelles.
J'étais riche en amis, comme tu penses bien,
Car on en a toujours en raison de son bien,
Mais aucun n'effaçait, près d'un ami qui t'aime,
Celui qui tous les jours me refaisait mon thème.
Au bal, au jeu, partout, que je t'ai regretté!
Surtout quand j'attrapais la veine à l'écarté.
De champagne ou d'amour quand nous étions tous ivres,
Je disais : Cher Victor, tu pâlis sur des livres!
Pourquoi n'es-tu pas là? Toujours à mes désirs
Il manquait quelque chose au milieu des plaisirs!
Mais dans mon tilbury l'on tient trois fort à l'aise;
Et je prétends, pour peu que mon projet te plaise,
De ce quartier d'Enfer, du bon genre ennemi,
Ainsi que ma maîtresse, enlever mon ami.
De même, et l'entreprise était plus malaisée,
Hercule aux sombres bords vint arracher Thésée.

VICTOR.

Thésée y consentait.

DORLIS.

Cède au plus tendre vœu,
Ou je t'enlèverai, mon cher, sans ton aveu.
Viens prendre parmi nous le rang que tu mérites,
Et, crois-moi, laisse là tous ces vieux émérites
Qui, professant toujours et le doigt en avant,
Hors du collége encor tiennent classe en plein vent.
A les faire enrager ai-je mis mes délices!
Ai-je à Bonnard surtout fait assez de malices!
Te souviens-tu du jour où, pendant sa leçon,

Saisi par le sommet avec un hameçon,
Son faux toupet, laissant à nu son chef illustre,
Au plafond tout à coup s'enleva comme un lustre?
Nous fûmes bien punis ! Mais aussi quel effet!

VICTOR.

Jeune, voilà les tours qu'à ses maîtres on fait!
Mais quand notre raison par eux a pris naissance,
Pour eux dans notre cœur naît la reconnaissance.
On sent alors le prix de leurs soins protecteurs.
De nos moindres succès ils sont les vrais auteurs.
Sans prétendre à l'éclat qu'ils pourraient s'en promettre,
S'ils cherchent le savoir, c'est pour nous le transmettre,
Et jamais, conduisant son docile troupeau,
Je n'en rencontre un seul sans ôter mon chapeau.

DORLIS.

Ton chapeau, si du moins il était à la mode!
Il a le bord trop large.

VICTOR.

Il en est plus commode.

DORLIS.

Tu n'as pas même encore adopté les gants blancs!
Sous un ciel si tardif se perdent tes talents.
La mode et la verdure, hélas! sitôt flétries,
Avant ton Luxembourg parent nos Tuileries.
Le bon genre est au centre, on doit s'en rapprocher.
C'est un roi qu'à sa cour il faut aller chercher.
Fais cesser une absence à mon cœur si fatale,
Et pour former ton goût, viens dans la capitale.

VICTOR.

Mais où te crois-tu donc?

DORLIS.

N'est-il pas dans Paris
Deux villes?

VICTOR.

J'en conviens : Athène et Sybaris.

DORLIS.

De la place Cambrai jusques à la Sorbonne
Ton Athène est déserte !

VICTOR.

Et la cause en est bonne.
L'abeille, sous son toit, épure ses trésors;
Les frelons paresseux bourdonnent au dehors.
Aussi, dans notre Athène on voit fort peu de monde,
Et dans ta Sybaris partout la foule abonde.

DORLIS.

Nous marchons aux clartés du flambeau des plaisirs.

VICTOR.

Et la lampe d'Horace éclaire nos loisirs.

DORLIS.

Cette lampe est bien pâle et brûle solitaire.

VICTOR.

Sa flamme est un rayon du ciel, et sur la terre
D'un bonheur ignoré nous montre le chemin.

DORLIS.

Va chercher un emploi, cette lampe à la main!
Lorsque j'ai pris mon vol, pour être plus agile,
Sur les quais, en passant, j'ai laissé mon Virgile;
Pour moi Phèdre est du grec, Homère de l'hébreu.

VICTOR.

Tu ne sais donc plus rien?

DORLIS.

Rien, c'est trop fort; mais peu.
J'ai su : c'est quelque chose; et puis, par politique,
Quand on ne sait plus rien, on se fait romantique.

VICTOR.

Dans le monde, voilà comme on court oublier

Les leçons qu'on reçut quand on fut écolier !
Tel un jeune arbrisseau, né sur un sol fertile,
Transplanté sur le sable, y végète inutile,
Et loin du lieu natal qui l'a vu prospérer,
Languit, privé des fruits qu'il faisait espérer.

DORLIS.

Dans le quartier d'Antin, mieux qu'aux lieux où nous sommes
Se font les jeunes gens.

VICTOR.

Ici se font les hommes.

DORLIS.

Tu peux, delà les ponts, le matin, travailler,
Et le soir, avec nous, venir plaire et briller.

VICTOR.

Notre position, mon cher, est différente ;
Je n'ai pas, comme toi, dix mille écus de rente.
Dans ce quartier modeste on vit à bon marché,
Et par d'autres motifs je m'y suis attaché.
Tu ramassas tout l'or que le Pactole entraîne.
En parcelle légère il sort de l'Hippocrène,
Et je reste à la source, afin d'y recueillir
Les grains qu'en l'agitant nos soins en font jaillir.

DORLIS.

Mon cher, l'or de poëte est d'un aloi bien mince,

VICTOR.

Il n'en faut pas beaucoup pour bien vivre en province.
Quoique pénible un peu, mon sort a sa douceur ;
L'écolier vit du gain que fait le professeur.
Étudiant encor, j'ai déjà des élèves,
J'ai donné trois leçons à l'heure où tu te lèves ;
Et cela me suffit, ainsi qu'à l'entretien
D'une sœur qui toujours eut en moi son soutien.
De nos savants, d'ailleurs, s'ils connaissaient la vie,
Vos charmants désœuvrés nous porteraient envie.

Notre faubourg Saint-Jacque a ses doux passe-temps;
Minerve a ses congés, le plaisir ses instants.
Le jeu, comme chez vous, n'y fait pas des victimes.

DORLIS.

Dans le pays latin, on risque des centimes.

VICTOR.

On y remarque moins, c'est si loin de Paris!
La tournure des fracs que celle des esprits.
Au son du piano l'on fait danser les femmes,
Et même sans gants blancs on peut prier ces dames.
Là, des gens du bel air on rit tout comme ailleurs,
Et l'on y sait railler quelquefois les railleurs.
Les Latins, dit Horace, avaient le sel attique.

DORLIS.

Ce quartier n'est point fait pour voir un romantique.

VICTOR.

Eh bien! quitte un moment ton trône favori;
Descends de tes brouillards ou de ton tilbury.
Puisque tu viens d'Athène insulter les murailles,
Fais avec moi le tour du quartier que tu railles.

DORLIS.

A pied?

VICTOR.

Là, sans sortir. Cette course, je crois,
Vaudra bien, mon ami, ta promenade au bois.
Viens, et que mes tableaux vivent dans ta pensée.
Arrêtons-nous d'abord au seuil de ce lycée :
Vois ces jeunes enfants, avides de savoir,
Par l'honneur excités plus que par le devoir,
Et déjà d'un grand siècle annonçant la naissance.
Dans ses sentiers divers suivons l'adolescence :
Là, penché vers le sol, l'*Émile* de Rousseau
Vient étudier l'homme au pied d'un arbrisseau,
Ou s'instruire aux leçons de Buffon et de Pline.

Plus loin, des fils de Mars gardant la discipline,
Ces pupilles d'élite, en leurs nobles travaux,
Songeant aux vieux lauriers, en rêvant de nouveaux,
Sont prêts à s'élancer de leur illustre école,
Émules des vainqueurs de Marsaille et d'Arcole.
Suis-moi. Peut-être un jour auras-tu des procès :
Ces enfants de Thémis, par d'éclatants succès,
Vengeront l'orphelin des oppresseurs superbes,
Brilleront dans les rangs qu'honora Malesherbes,
Et, prêtant au malheur leur courage et leur voix,
Plus haut que l'intérêt feront parler les lois!
Prompts à te secourir en ta douleur amère,
Ceux-là viendront te rendre ou ta sœur ou ta mère,
Et, de l'humanité méritant des autels,
En combattant la mort deviendront immortels!
Là, rival des Titans, nous verrons le génie
Guider jusqu'au soleil le compas d'Uranie!
Dans notre Muséum revit Léonidas,
Parmi nos citoyens revivraient ses soldats!
Ici, Gérard, vengeur d'une auguste misère,
Pour consoler son ombre, avait peint Bélisaire.
Dans les airs vois monter ce dôme audacieux,
Comme un phare de gloire élancé vers les cieux!
Veux-tu d'autres tableaux? Parcours nos catacombes;
La raison s'affermit en marchant sur des tombes.
L'aspect de ces débris qu'assembla le trépas
M'apprend que vers la gloire il faut hâter ses pas;
Que le nom seul survit, quand l'honneur le décore,
Et qu'il faut s'en faire un, quand on est jeune encore.
Tu le peux, si des arts le dieu vient t'inspirer;
Son flambeau brille ici pour qui veut s'éclairer.
Transporté, sur ces bords, aux portiques d'Athènes,
Entends tonner la voix d'un jeune Démosthènes,
Écoute ces accents du jeune âge applaudis.
Ce maître a su former d'aimables étourdis;
Pour en faire, à son gré, des savants ou des sages,

Il peut de ses écrits leur citer des passages,
Et montrant le savoir de grâce revêtu,
Par son exemple encore enseigner la vertu.
Ainsi, dans ce séjour, tout émeut, tout enflamme,
Tout parle à mon esprit, tout élève mon âme;
Et fier de l'habiter, par un piquant retour
C'est moi, transfuge ingrat, qui te plains, à mon tour,
D'avoir pu déserter cette ville savante,
Olympique cité, pépinière vivante
D'écrivains, de guerriers, d'artistes, d'orateurs,
Qui de ce mont sacré descendront les hauteurs
Pour accroître en cent lieux la gloire de la France,
Dont ils sont aujourd'hui la plus chère espérance!

DORLIS.

Tu m'embrases, mon cher! Aux cours de Villemain,
D'Andrieux, je viendrai... j'irai...

VICTOR.

Quand?

DORLIS.

L'an prochain.

VICTOR.

On a toujours du temps, quand on a ta fortune.

DORLIS.

La remarque, entre nous, n'est pas très-opportune.
Je suis, en ce moment, un riche malaisé.
Les non-valeurs du jeu sur ma bourse ont pesé.
Pour nous, l'or du Pactole est bien mêlé de vase!

VICTOR.

Un grand tonneau sans fond tient moins qu'un petit vase.

DORLIS.

On dépense à dîner quatre cents francs pour trois...

VICTOR.

De tes dîners d'un jour moi je vivrais deux mois.

DORLIS.

J'ai fait chez vingt marchands courir ma signature,
Des créanciers à pied je me sauve en voiture.
Les billets, on s'en moque ! on laisse protester ;
Plus tard, avec les frais, on va les acquitter ;
Mais on ne peut laisser protester sa parole.
Ce soir, grâce à l'effet d'une maudite vole,
J'ai vingt louis comptant, sans faute, à rembourser ;
Je vais à quelque juif sur-le-champ m'adresser.

VICTOR.

Pourquoi donc? les pédants ont rarement des dettes,
Leurs dépenses jamais ne passent leurs recettes ;
Ils sont toujours au pair. Sans rien se refuser,
Ils ont, en s'amusant, l'art d'économiser,
Et peuvent secourir un ami dans la gêne,
Avec l'or qu'en leurs mains a versé l'Hippocrène.

DORLIS.

Moi, plus riche que toi, je pourrais accepter !

VICTOR.

Le plus riche est toujours celui qui peut prêter.

DORLIS.

Digne ami !... Ciel ! qu'entends-je ! Eh ! c'est mon inconnue !

VICTOR.

Comment ! ma sœur !

DORLIS, à part.

Sa sœur ! rencontre inattendue !

VICTOR.

Monsieur, expliquez-moi !...

LE RÉGISSEUR, se levant.

C'est bien ! c'est bien !... cela suffit, le reste va à merveille.

DORLIS.

D'autant plus que la belle inconnue ne peut pas venir à la répétition ; elle a la migraine.

VICTOR.

Eh ! non, tu sais bien qu'elle dîne en ville.

D'HERBELIN.

Eh bien! comment ça finit-il? qu'est-ce que ça devient?

SIMON.

Mais tais-toi donc!

D'HERBELIN.

Comment! on me coupe mon intérêt, et l'on m'interrompt au plus beau moment? Je veux au moins savoir la suite.

SIMON.

Après-demain tu viendras voir la première représentation.

D'HERBELIN.

Oui certes... j'y viendrai... car au moins voilà un théâtre!

SIMON, *tirant sa montre.*

Ah ! mon Dieu ! neuf heures dans l'instant. Tu oublies qu'on nous attend à Feydeau?

D'HERBELIN.

Allons, mon ami, je suis à toi. (*Au régisseur.*) Monsieur, mesdames, messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer... Je suis ravi, enchanté... et ne sais comment vous remercier de la faveur que vous m'avez accordée; mais le jour de la première représentation je serai là, (*Battant des mains.*) et vous m'entendrez.

SIMON, *bas au régisseur.*

Les stores de ma voiture sont baissés... je vais lui faire faire le tour du Luxembourg, et dans dix minutes...

LE RÉGISSEUR.

A merveille.

SIMON, *à d'Herbelin.*

Allons, mon ami, allons à Feydeau.

D'HERBELIN.

Allons à Feydeau ! quelle bonne soirée ! tous les plaisirs à la fois.

(*Ils sortent par la droite.*)

SCÈNE XI.

LE RÉGISSEUR, PREMIER GARÇON; puis FANCHETTE.

PREMIER GARÇON.

Monsieur... faut-il changer le décor ?...

LE RÉGISSEUR.

Eh ! oui, sans doute... le salon gothique.

FANCHETTE, entrant.

J'ai joliment couru... tant j'avais peur d'être à l'amende... mais je ne suis pas en retard... n'est-il pas vrai, monsieur?

LE RÉGISSEUR.

Non, mon enfant... vous arrivez à temps, car on n'a pas encore commencé.

FANCHETTE.

Dites donc, monsieur, il faudra parler à M. le directeur; il m'a mis sur ce papier pour les secondes amoureuses, et moi je ne voudrais pas...

LE RÉGISSEUR.

Et pourquoi cela?

FANCHETTE.

Parce qu'en fait de ça, j'aimerais mieux des premiers amours, si c'est possible.

LE RÉGISSEUR.

Ici c'est bien difficile; mais, enfin, on verra... on vous mettra dans les ingénues, ce qui est un emploi très-rare, un emploi difficile à tenir... et dans lequel, j'en suis sûr, vous ne pouvez manquer de réussir!

FANCHETTE.

A la bonne heure!

LE RÉGISSEUR.

En attendant, avez-vous bien repassé votre rôle?

FANCHETTE.

Oh! oui, monsieur... c'est moi qui viens annoncer à madame que son mari revient... et je suis bien sûre de n'en pas manquer un mot... (D'un air gai.) *Madame, madame, voilà votre mari.*

LE RÉGISSEUR.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?... vous lui dites ça en sautant et avec joie!

FANCHETTE.

Dame! un mari qui nous arrive, c'est toujours gentil...

LE RÉGISSEUR.

Mais, au contraire... puisque la dame châtelaine est avec quelqu'un qui lui fait la cour...

FANCHETTE.

J'entends... ça la dérange.

LE RÉGISSEUR.

Précisément! puisque le seigneur châtelain est un jaloux qui vient la surprendre.

FANCHETTE.

Fallait donc le dire... moi je ne demande qu'à apprendre... Mais soyez tranquille... je mettrai du mystère et de l'effroi! *Madame... madame... voilà votre mari...*

LE RÉGISSEUR.

A merveille... (Fanchette sort. Le théâtre change et représente un salon gothique.) Allons, messieurs, tous les accessoires sont-ils en place? Ici, à droite... la statue du vieux chevalier; là, à gauche, une table... une bouteille, un verre et ce qu'il faut pour un repas. De ce côté, près de la statue, une chaise et un rouet... C'est bien... je vais à l'orchestre... que tout le monde soit prêt... je donnerai le signal pour commencer.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE XII.

M. D'HERBELIN et **SIMON**, entrant par la gauche.

D'HERBELIN.

J'ai cru que nous n'arriverions jamais, tu m'as fait passer par tant de corridors... je ne m'y reconnaissais plus.

SIMON, à part.

Je crois bien ! je l'ai fait entrer par la porte des acteurs. (Haut.) Ma foi, nous sommes bien heureux, ce n'est pas encore commencé... mettons-nous de ce côté.

D'HERBELIN, à voix basse.

Ah! ah! ça n'est pas ici aussi grand qu'aux Français... mais c'est tout naturel à cause de la voix!... il ne faut pas que les roulades se perdent... et sais-tu ce qu'on va répéter?

SIMON.

Le Vieux Châtelain, un opéra-comique en un acte, dont la musique est de deux compositeurs français.

D'HERBELIN.

Il paraît que l'action ne se passe pas de notre temps.

SIMON.

Eh non... c'est au onzième ou douzième siècle, dans un temps d'ignorance et de superstition, parce que tu sais bien qu'alors on n'avait pas autant d'esprit que de nos jours.

D'HERBELIN.

C'est adroit à l'auteur des paroles d'avoir placé la scène dans ce temps-là... ça ne l'oblige à rien...

SIMON.

Sans doute... à cause de la couleur locale...

D'HERBELIN.

Tais-toi donc, on frappe les trois coups; sommes-nous arrivés au bon moment!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, dans la coulisse; M. DE VERTE-ALLURE, HILDEGONDE.

VERTE-ALLURE.

J'ai pris le coup de l'étrier, et je puis partir. Approchez, madame de Verte-Allure ma femme, j'ai à vous dire que je vais m'absenter pour quelques heures.

HILDEGONDE, riant niaisement.

Vraiment!

VERTE-ALLURE.

Je vous demande pourquoi cela vous fait rire?

HILDEGONDE.

Dame! moi je ne sais pas!... c'est que ça doit être amusant de sortir de ce vieux château, et je me réjouis pour vous du plaisir que vous allez avoir!

VERTE-ALLURE.

Vous devez, au contraire, vous affliger quand votre mari s'éloigne.

HILDEGONDE.

Oui, monsieur.

VERTE-ALLURE.

Voilà comme cela se pratique ordinairement.

HILDEGONDE.

Oui, monsieur.

VERTE-ALLURE.

Et même quelques larmes ne gâteraient rien, surtout quand il y a du monde.

HILDEGONDE.

C'est fâcheux qu'il n'y ait personne ici; mais tantôt quand vous reviendrez, je n'y manquerai pas.

VERTE-ALLURE, à part.

Est-il possible que moi, chevalier, j'aie épousé une femme aussi bête que celle-là ! Il est vrai que sa sottise même offre des garanties bien précieuses pour l'honneur conjugal. (Haut.) Écoutez, Hildegonde, je vais à un superbe tournois où je suis invité.

AIR de Boieldieu.

La belle chose qu'un tournois!
C'est là que pour sa belle
Un chevalier courtois
Fait, en amant fidèle,
Admirer ses exploits.
La belle chose qu'un tournois!

La lance en main, le casque en tête,
Fier, il s'avance au petit trot;
Puis au signal de la trompette
Son coursier part au grand galop,
Et dans cette noble carrière,
Le guerrier qui s'est élancé,
Sort plein de gloire et de poussière,
L'air vainqueur ou le nez cassé.

Oui, voyez d'ici quelle fête!
Le vainqueur qu'on ramène en char,
Et le vaincu sur un brancard,
Et le clairon et la trompette,
Et les clameurs et les bravos,
Et les belles et les héros;
Dans l'air mille cris à la fois;
La belle chose qu'un tournois!

Vous, pendant ce temps, ma chère amie, vous aurez la bonté de rester au château.

HILDEGONDE.

Oui, monsieur.

VERTE-ALLURE.

Et de penser à moi.

HILDEGONDE.

Oui, monsieur.

VERTE-ALLURE.

Et de ne recevoir personne.

HILDEGONDE.

Oui, monsieur.

VERTE-ALLURE.

Mais si cependant il venait quelqu'un...

HILDEGONDE.

Oui, monsieur.

VERTE-ALLURE.

Ah çà! qu'est-ce que c'est donc que cette rage que vous avez de répondre toujours *oui*, et à tout le monde, et à tout ce qu'on vous dit?

HILDEGONDE.

Dame!... moi je ne suis pas contrariante.

VERTE-ALLURE.

C'est justement ce qui me déplaît... Et s'il venait quelqu'un en mon absence, quelque seigneur qu'il fallût absolument recevoir, vous aurez la bonté de répondre toujours *non* à tout ce qu'il vous dira.

HILDEGONDE.

Non?...

VERTE-ALLURE.

Pas d'autre mot que celui-là : *non*, *non*, et toujours *non*.

HILDEGONDE.

Eh bien! on s'y conformera; un mot ou un autre, qu'est-ce que ça me fait!

VERTE-ALLURE.

Et si vous manquez en la moindre chose à ce que je viens de vous prescrire, vous voyez cette figure de chevalier, je saurai par elle tout ce qui sera arrivé.

HILDEGONDE, regardant la statue avec effroi.

Ah! mon Dieu!

VERTE-ALLURE.

Allons, ma femme, je pars, venez m'embrasser.

HILDEGONDE.

Non.

VERTE-ALLURE.

Qu'est-ce à dire? Est-ce que vous ne m'aimez plus?

HILDEGONDE.

Non.

VERTE-ALLURE.

Comment! non?

HILDEGONDE.

Dame! écoutez donc, moi je commence...

VERTE-ALLURE.

C'est juste... me voilà tranquille. Adieu, ma femme; je vais combattre et je reviendrai dîner.

(Il sort. Hildegonde le salue en le regardant sortir.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; moins M. de Verte-Allure.

HILDEGONDE.

Premier couplet.

J'en tremble encor lorsque j'y pense!
Comment! par un art merveilleux,
(Regardant la statue du chevalier.)
Cette statue, en son absence,
Aura toujours sur moi les yeux!
Oh! je serai docile et sage...
Pourtant à quelque doux langage

Si je ne répondais pas bien...
(D'un air suppliant.)
Bon chevalier! n'en dites rien!

Deuxième couplet.

(S'asseyant et prenant sa tapisserie.)
Allons, songeons qu'il me regarde,
Et travaillons avec ardeur.
Mais, hélas! quoiqu'on prenne garde,
Peut-on répondre d'un malheur!
(Regardant la statue.)
Ah! ne soyez pas trop sévère,
Daignez écouter ma prière;
Et si je pensais à Julien...
Bon chevalier! n'en dites rien!

Oh! oui, j'en suis certaine, il sera discret! Mais cependant, (Passant derrière la statue et lui jetant sur la tête la tapisserie qu'elle tient.) là!... comme ça, c'est plus prudent. N'ayant rien vu il ne pourra rien dire! Mais qui vient là et quel est ce bachelier qui entre ainsi sans façons?

SCÈNE XV.

LES MÊMES; FERNAND.

FERNAND.

Il paraît qu'il n'y a personne dans ce château. (Apercevant Hildegonde.) Si, vraiment! Pardon, madame, de la manière dont je suis entré chez vous. J'ai frappé à la grande porte, on ne m'a pas répondu; j'ai osé franchir la haie du jardin, traverser le vestibule, et j'arrive jusqu'ici, tout étonné de ma hardiesse.

HILDEGONDE, à part.

Allons, rappelons-nous bien ma leçon.

FERNAND.

Daignez me présenter au seigneur châtelain, car je présume que vous n'êtes pas seule et que vous avez un mari.

HILDEGONDE.

Non.

FERNAND, avec joie.

Point de mari!... C'est à merveille. Et puis-je savoir chez qui je suis?

HILDEGONDE.

Non.

FERNAND.

Du mystère... c'est charmant! Oh! bien, moi, je n'en fais jamais! Je suis la franchise même, et dès le premier moment l'on a fait connaissance avec moi.

DUO.

Dans ce noble castel, séjour de l'opulence,
Vous voyez devant vous le bachelier Fernand,
Qui, d'espèces léger mais riche d'espérance,
Chemine en philosophe et voyage en chantant.

Daignez dans ce manoir antique
M'accorder l'hospitalité.

HILDEGONDE.

Non.

FERNAND.

Comment! non?

HILDEGONDE.

Non.

FERNAND, à part.

C'est unique!
Je lui croyais plus de bonté!
(Haut.)
Dans la fatigue qui m'accable
Puis-je au moins rester un instant?

HILDEGONDE.

Non.

FERNAND.

Comment! non?

HILDEGONDE.

Non.

FERNAND, à part.

C'est aimable!
Dieu, quel caractère charmant!
(Haut.)
De vous au moins mon cœur désire
De quoi dîner.

HILDEGONDE.

Non!

FERNAND.

Non! encor!
Pas même à dîner! C'est trop fort!
De faim vouloir que l'on expire,
Quand près de vous dans ce séjour
On ne doit mourir que d'amour!
Allons, allons, c'est impossible,
Vous ne serez pas insensible...

HILDEGONDE.

Non!

FERNAND.

Non! à la bonne heure au moins,
Voilà parler!
(A part.)
Grâce à mes soins
Je commence enfin à comprendre;
Il ne s'agit que de s'entendre!
(Haut.)
Vous ne refusez plus mes vœux?

HILDEGONDE.

Non..

FERNAND.

Loin de me mettre à la porte,
Vous ne voulez plus que je sorte?

HILDEGONDE.

Non.

FERNAND.

Non! ah! vraiment, c'est au mieux!
(Prenant la bouteille qui est sur la table et se versant.)
A votre santé, je l'espère,
Vous ne voudrez pas m'empêcher
De vider d'abord ce grand verre?

HILDEGONDE.

Non.

FERNAND.

O demeure hospitalière!
(Buvant un second verre.)
Allons, il faut se dépêcher!
Vous ne pouvez m'en empêcher.

HILDEGONDE.

Non... non... non...

Ensemble.

FERNAND.

Ah! c'est charmant! c'est admirable!
Un pareil *non* veut dire : Oui.
Beauté cruelle, inexorable,
Refusez-moi toujours ainsi!

HILDEGONDE, à part.

Il voudrait faire ici l'aimable,
Et me forcer à dire : Oui!
Mais je dois être inexorable,
Pour obéir à mon mari.

FERNAND.

O douce vue! ô charme extrême!...
Mais on vous mettrait en courroux
Si l'on vous disait qu'on vous aime.

HILDEGONDE.

Non.

FERNAND.

Non!

HILDEGONDE.

Non.

FERNAND.

Que ce mot est doux!
Et si, dans l'ardeur qui m'enflamme,
(Lui prenant la main.)
J'osais réclamer cette main...
Oh! vous vous fâcheriez, madame?

HILDEGONDE.

Non... non...

FERNAND.

Vraiment! ah! c'est divin!
Mais vous ne pouvez pas, je pense,
D'un baiser vous formaliser...
Un seul... ah! c'est en conscience!
Pouvez-vous me le refuser?...

HILDEGONDE.

Non... non...

FERNAND, l'embrassant.

Non... non...
D honneur! j'en perdrai la raison.

Ensemble.

FERNAND.

Ah! c'est charmant! c'est admirable!
Un pareil *non* veut dire : Oui.
Beauté cruelle, inexorable,
Refusez-moi toujours ainsi!

HILDEGONDE, à part.

Qu'il est galant, qu'il est aimable!
Il voudrait que je dise : Oui.

Mais je dois être inexorable,
Pour obéir à mon mari.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; FANCHETTE.

FANCHETTE.

Madame, madame, votre mari!

FERNAND.

Votre mari!... et vous disiez que vous n'en aviez pas?

FANCHETTE.

Je l'entends, madame, le voilà qui monte.

(A la vue de Fanchette, d'Herbelin paraît étonné, se frotte les yeux et se lève de sa chaise.)

HILDEGONDE.

Comment faire?

FERNAND.

Empêchez qu'il ne me voie.

FANCHETTE.

Impossible... parce qu'en apercevant en bas le manteau du seigneur bachelier, il s'est écrié... (Apercevant d'Herbelin.) Ciel! M. d'Herbelin!

D'HERBELIN.

C'est elle!... c'est Fanchette!...

SIMON, retenant d'Herbelin.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais donc? tu troubles la répétition.

HILDEGONDE, à Fanchette.

Qu'est-ce que vous faites donc, mademoiselle? d'Herbelin... d'Herbelin... ce n'est pas la réplique, et je ne sais plus où j'en suis.

D'HERBELIN.

Ni moi non plus! Fanchette que j'ai laissée chez moi, au coin de mon feu, et que je retrouve ici... sur le théâtre Feydeau!

FANCHETTE.

Sur le théâtre Feydeau?... Qu'est-ce que ça veut dire? Apprenez, monsieur, que je n'ai pas quitté le quartier, et que, si je me suis engagée, c'est à l'Odéon et pas ailleurs.

D'HERBELIN.

A l'Odéon!... Comment! je pars pour Feydeau, et je m trouve à l'Odéon?

SIMON.

Et pourquoi pas? comme il y a deux ans, lorsqu'en partant pour Dieppe, tu t'es trouvé rue Charlot.

D'HERBELIN.

Et c'est toi qui me joues de ces tours-là!

SIMON.

De quoi as-tu à te plaindre? au lieu de rester au coin du feu, n'as-tu pas passé une soirée variée et agitée? Tu voulais de la tragédie, de la comédie et de l'opéra-comique; eh bien! au lieu de traverser les ponts et de courir plusieurs spectacles... tu pourras ici, dans la même soirée, jouir de ces trois genres que tu aimes. Tu les trouveras tous trois réunis dans un seul théâtre qui est près de toi... à ta porte.

D'HERBELIN.

A la bonne heure, me voilà convaincu; mais dis-moi, cette petite Fanchette...

SIMON.

Tu ne peux pas t'opposer à sa vocation, et tu en prendras une autre.

D'HERBELIN.

Une autre... et si elle me quitte, si elle fait comme elle?

SIMON.

Quel honneur pour toi !... Amateur de spectacle, protecteur des beaux-arts, on dira que la maison de M. d'Herbelin est le Conservatoire du faubourg Saint-Germain; et, grâce à tes secours, grâce à son zèle et à ses efforts, puisse le nouveau théâtre retenir à lui les naturels du pays, empêcher les excursions lointaines, et forcer même les Parisiens de l'autre rive à sortir de leurs préjugés et de leur quartier!



LE
LEICESTER DU FAUBOURG
OU
L'AMOUR ET L'AMBITION

VAUDEVILLE GRIVOIS EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. X. B. SAINTINE ET CARMOUCHE.

THÉATRE DU GYMNASE. — 1er Mai 1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRANÇOIS, premier garçon confiseur. . .	MM. LEGRAND.
MOIRÉ, marchand ferblantier.	FERVILLE.
QUENTIN, chapelier	KLEIN.
Mme ANGÉLIQUE, tenant un magasin de confiseur	Mmes GRÉVEDON.
JEANNETTE, petite mercière	VIRGINIE DÉJAZET.

Au faubourg Saint-Antoine.



LE
LEICESTER DU FAUBOURG
OU
L'AMOUR ET L'AMBITION

Une arrière-boutique. — La porte du fond, qui reste toujours ouverte, laisse voir l'intérieur d'une boutique de confiseur, garnie de toutes les marchandises relatives à cet état. — Sur le premier plan, à droite, la porte du magasin ; ensuite une cheminée. Dans le fond, à gauche, une autre porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS, seul.

Dieu de Dieu!... quel destin est le tien, malheureux François!... à vingt-cinq ans, n'être encore que simple garçon confiseur... Il y en a tant d'autres qui se trouveraient heureux des seules qualités physiques et personnelles dont je suis doué!... Moi, ça ne me fait plus rien... l'habitude! Il y en a aussi dans le quartier qui disent : « Ce François, comment fait-il? toutes les femmes du quartier courent après... et on le voit, les fêtes et dimanches, au Colysée, à la Chaumière... beau linge, tenue bourgeoise. » Ça les vexe... et moi,

ça m'est égal... pourquoi? parce que j'ai là une idée permanente qui me dit : Il ne suffit pas d'être quelqu'un, il faut encore être quelque chose; et j'y parviendrai... Quand ces idées me galopent, ma tête est brûlante comme ce fourneau... J' suis sûr que j' suis rouge.

AIR du Ballet des Pierrots.

Du chocolat qu'ici j'apprête
La vapeur me porte au cerveau,
Car rien ne vous monte à la tête
Comm' l'ambition et l' cacao.
Fortune qui jamais n' séjourne,
Ta roue est, hélas! je le voi,
Comm' ce fourneau qui tourne, tourne,
Et qui ne tourne pas pour moi.

Mais je le forcerai à tourner à mon compte... Oui, que je m'asseoirai à ce comptoir... quand je devrais... Hein! qui vient là?

SCÈNE II.

FRANÇOIS, MOIRÉ.

MOIRÉ.

Eh! voilà notre ami François!

FRANÇOIS.

Te v'là, monsieur Moiré! comment te portes-tu?

MOIRÉ.

Mais, ça ne va pas plus mal qu'avant-hier... Et toi, mon vieux?

FRANÇOIS.

Le physique n'est pas trop piqué; c'est le moral qui est un peu dans les noirs.

MOIRÉ.

Ma foi, je suis content : le commerce de ferblantier va assez bien.

FRANÇOIS.

Je ne te dis pas le contraire... Mais, moi...

MOIRÉ.

La lampe donne beaucoup, le quinquet baisse un peu. Mais le lustre... ah! il n'y a pas à se plaindre... le lustre va bien.

AIR : J'ai vu partout dans mes voyages. (Le Jaloux malgré lui.)

Ma position est fort belle,
Mes becs éclairent tout Paris;
Dans les grand's maisons on m'appelle,
Et tu n' dois pas en êtr' surpris.
On avait, du temps de nos pères,
Plus de gloriole et moins d' goût;
Mais dans le siècle des lumières,
Un lampiste est reçu partout.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour toi, tu es bien heureux d'être heureux! Moi, je ne peux pas sortir des pots de confitures; et ça me mine en dedans, surtout quand j'en vois d'autres qui, comme toi, sont riches; qui brillent dans une boutique; qui, enfin, sont propriétaires... et que moi, je n'ai rien.

MOIRÉ.

Je te devine... Tu as de l'ambition, François?

FRANÇOIS.

Eh bien! oui, je donnerais tout ce que je possède, pour avoir quelque chose.

MOIRÉ.

Eh bien! alors marie-toi : fais comme je vais faire... Il y a ici madame Angélique, ta bourgeoise; la belle confiseuse, à qui je fais la cour depuis longtemps.

FRANÇOIS, à part.

Ma bourgeoise! Contraignons-nous.

MOIRÉ.

Tu sais comme elle est prude et sévère. Eh bien! hier soir, je lui disais comme ça que, quand on est si jolie, on ne doit pas être isolée dans un comptoir; qu'elle devrait mettre un homme à la tête de son commerce; qu'un chapeau fait toujours bien dans une boutique; enfin, j'y ai tourné ça de façon que mon discours l'a émue; et je crois qu'elle ne tardera point à me faire la promesse de mariage que je lui ai demandée.

FRANÇOIS.

Que tu lui as demandée!... Ne t'avise pas d'insister... je te le défends.

MOIRÉ.

Tiens! cette idée... Pourquoi ça?

FRANÇOIS.

Parce que... tu dois m'entendre.

MOIRÉ.

Comment! tu aurais aussi des intentions conjugales?... c'est différent... Madame Angélique est une femme qui a de l'agrément, c'est vrai, mais j' voudrais pas rivaliser avec un ami; et comme il faut absolument que je me marie... je vas me rejeter sur la petite mercière d'en face, qui me revient joliment, et à qui je ne déplais pas.

FRANÇOIS, avec plus de fureur.

Le petite mercière Jeannette... Moiré!... je te le défends, entends-tu?

MOIRÉ.

Comment! celle-là encore... Ah çà! mais, voyons, t'es donc le Joconde du quartier?... Mais alors, donne ta liste.

FRANÇOIS.

Ah! mon Dieu... Si tu savais... mais je veux que tu sa-

ches... tu me plaindras... Apprends donc... (Il se retourne pour voir si l'on n'écoute pas.) que je suis marié secrètement.

MOIRÉ.

Tu es...

FRANÇOIS.

Oui !... motus.

MOIRÉ.

Dieu du ciel, est-ce croyable !... Avec qui ?

FRANÇOIS.

Chut ! avec la petite mercière Jeannette.

MOIRÉ, à part.

Et moi qui allais lui conter...

AIR : Restez, restez, troupe jolie. (*Les Gardes-marine.*)

J' te laiss' la petite mercière,
J' reviens à mes premiers projets,
Et j'offre à la chocolatière
Mon or, mes becs et mes quinquets :
Et si dans l' trouble de mon âme
Je n'os' lui demander sa foi,
Mes quinquets lui peindront ma flamme,
Et mes becs parleront pour moi.

Car j'ai toujours eu pour elle une inclination, qui fait que... enfin... j'aime ce numéro de femme-là, moi !

FRANÇOIS.

Eh bien ! puisqu'il faut que tu en apprennes aujourd'hui de toutes les couleurs... Tu me rendras le plus malheureux des hommes, si tu l'aimes.

MOIRÉ.

Ah çà !... Quel enragé ! Décidément, c'est à moi que tu en veux.

FRANÇOIS.

Cette femme-là a de l'estime pour moi ; du moins j'ose m'en flatter. J'ai chez elle la place de premier garçon... une

place superbe; et si elle apprenait que je suis marié, que Jeannette est ma femme...

MOIRÉ.

Je comprends... Qui se serait douté que cette femme-là, avec son air froide...

FRANÇOIS.

Voilà ma situation. Tu vois que la doublure n'en est pas couleur de rose.

Mme ANGÉLIQUE, au dehors.

François!

FRANÇOIS.

C'est la bourgeoise qui m'appelle.

MOIRÉ.

Je retourne à ma boutique.

FRANÇOIS.

Et le plus grand secret sur tout ce que je t'ai conté!

MOIRÉ.

Sois tranquille... dans nos boutiques de ferblantier, il n'y a pas moyen de s'entendre... ce qui est cause qu'on ne dit jamais rien.

(Il sort.)

SCÈNE III.

FRANÇOIS, Mme ANGÉLIQUE, en mise simple, et pourtant recherchée.

FRANÇOIS, à part.

Oh! Dieu! j' vas la voir... (Répondant.) Voilà, madame.

Mme ANGÉLIQUE.

Ah! vous voilà... J'étais inquiète de vous, François.

FRANÇOIS.

Ma bourgeoise est trop bonne... Je suis tout à son service.

Mme ANGÉLIQUE.

Je le sais, mon cher François... Tu es... (Se reprenant.) vous êtes...

FRANÇOIS.

Il fallait continuer... Y avait pas d'affront.

Mme ANGÉLIQUE.

Vous êtes un garçon actif, intelligent... vous entendez parfaitement le détail... et il n'y en a pas un à Paris pour confectionner comme vous la gelée de pommes de Rouen...

FRANÇOIS.

Et les chinois!

Mme ANGÉLIQUE.

Vous vous levez à des cinq heures du matin... vous vous couchez à des minuit... Vous n'avez que trop de zèle, entendez-vous, François?

FRANÇOIS.

Oh! madame... je voudrais en faire encore plus que je n'en fais.

Mme ANGÉLIQUE.

Soyez tranquille, mon bon ami, vous le savez, je cherche dans ce moment un apprenti... Cela vous soulagera...

FRANÇOIS.

La satisfaction de madame, voilà ce qui vaut mieux encore, et madame a tant de bontés pour moi, tant de confiance : souvent on pourrait croire que je suis le maître du magasin... Et toujours des paroles gracieuses; et le matin, du si bon café au lait... quand madame veut bien le faire.

Mme ANGÉLIQUE, avec un regard un peu tendre.

Je le ferai aujourd'hui, François; mais écoutez, il faut toujours bien vous conduire, prendre un peu plus de soin de vous, ne pas tant vous fatiguer.

FRANÇOIS, à part.

Comme on voit... Hein?

Mme ANGÉLIQUE.

J'espère que vous n'avez point de mauvaises connaissances?

FRANÇOIS, *sans l'écouter, à part.*

Dieu! Si ce n'était ma femme!...

Mme ANGÉLIQUE.

Il faut surtout éviter la fréquentation des endroits de plaisirs... tels que l'île d'Amour, l'Ermitage... Tous ces bals champêtres, et autres, ce sont des endroits mal composés... Tenez, le Colysée ne vaut rien.

FRANÇOIS.

Oh! bourgeoise, le Colysée!... Il y a pourtant une bien bonne orchestre!

Mme ANGÉLIQUE.

C'est égal. J'espère que vous n'y allez pas?

FRANÇOIS.

Oh! non, madame.

Mme ANGÉLIQUE.

C'est dans de pareils lieux que la jeunesse se perd... Je n'ai pas le droit de surveiller votre conduite au dehors, François; mais vous savez que je n'aime pas les allures. Ma maison a toujours été citée dans le faubourg pour la décence et la régularité... La bonne renommée est un bien qu'on n'achète ni pour or, ni pour argent; et si vous deviez y porter atteinte, si vous faisiez jaser dans le quartier, il faudrait nous séparer, François.

FRANÇOIS.

Que dites-vous, ma bourgeoise! pouvez-vous penser que jamais?...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; QUENTIN.

QUENTIN.

Holà ! quelqu'un ! Il n'y a donc personne à la boutique ?

FRANÇOIS, à part.

Qu'est-ce que c'est donc que ce malin-là?... Dieu ! Quentin, le frère de ma femme !... et mon beau-frère, sans qu'il s'en doute... Qu'est-ce qu'il veut donc?

Mme ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce que monsieur voudrait avoir ?

QUENTIN.

Je voudrais avoir une explication avec le beau François, votre premier garçon.

FRANÇOIS.

J' suis à vous, monsieur Quentin.

(Il va pour sortir.)

Mme ANGÉLIQUE.

Restez, François... je vous prie.

QUENTIN.

Nous pouvons parlementer ici... C'est une affaire d'inclination... Madame n'est pas de trop.

FRANÇOIS, à part.

Je frissonne.

QUENTIN, mettant son chapeau sur l'oreille, et la main dans son gilet.

Les cancans qu'on fait sur ma sœur m'est revenu aux oreilles; et ça me déplaît... parce que, voyez-vous...

FRANÇOIS.

Eh ben !... est-ce que ça me regarde, moi?

QUENTIN.

Directement ! j'vas vous dire, madame Angélique, ma

sœur est c'te petite mercière qui demeure là vis-à-vis... Jeannette... et moi, je suis dans les chapeliers... En revenant de rendre un trois cornes, j'ai dit : J' vas donner un coup de pied jusqu'à chez François ; parce que, vous m'entendez bien... on fait des fagots... On dit qu'il lui fait la cour... vous m'entendez bien ?

Mme ANGÉLIQUE.

Il se pourrait !...

FRANÇOIS.

Moi !... je ne lui ai jamais parlé.

QUENTIN, le regardant.

Y en a pourtant d'aucuns qui disent que tu as été valser avec elle dimanche passé au Colysée.

Mme ANGÉLIQUE, vivement.

Serait-il vrai, François ?... vous seriez allé au Colysée ?... Vous qui tout à l'heure encore m'avez juré...

FRANÇOIS.

Dire que je n'y ai pas mis le pied, ce serait mentir... Mais avec Jeannette !... non, non.

Mme ANGÉLIQUE.

Mais par quel hasard ?

FRANÇOIS.

S'il faut vous l'avouer... (Bas.) j'avais cru vous voir entrer, un particulier sous le bras... et je n' sais ce qui m'est venu malgré moi... des idées... le sang m'en monte à la tête ; ce sont des états qu'on ne peut pas rendre ; tant il y a que je n'y voyais plus, et que je me suis trouvé au milieu du Colysée... sans avoir seulement passé au bureau, j' suis entré sans payer... L'effet du trouble...

Mme ANGÉLIQUE, bas à François.

Il suffit, et dès que c'était là le motif... (Haut.) Vous pouvez vous pacifier, monsieur Quentin : je vous réponds de la moralité de François.

FRANÇOIS.

Sans doute... moi, je me moque bien de sa sœur!

QUENTIN.

Ah! tu te moques de ma sœur... alors, c'est bon... touche là... c'est tout ce que je demandais, parce que... c'est que, vois-tu, je vas la faire épouser à un individu...

FRANÇOIS, à part.

O ciel! faire épouser ma femme!... (Haut.) Ah! vous allez la marier?

QUENTIN.

Oui, à un individu qui tous les jours me paie bouteille dans des vues honnêtes.

FRANÇOIS, un peu ému, à part.

Si c'est Moiré, je suis tranquille; il est prévenu... (Haut à Quentin.) Dans quelle partie qu'il est?

QUENTIN.

Il est bonnetier.

FRANÇOIS, à part.

Ah! mon Dieu!

QUENTIN.

Oh! elle n'est pas embarrassée de trouver un mari... j'en ai cinq pour elle... et il n'y en a encore que quatre avec qui j'aie bu... Ça fait que j'attends pour me décider; mais je ne suis pas pressé, parce que je ne veux pas hasarder le bonheur de ma sœur.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Dans le faubourg, j' veux lui chercher moi-même
Un homm' du mond', riche, aimable et bien fait,
Qu'ait du bon ton, c'est surtout ce que j'aime,
Et qui n' cour' pas les bell's, ni l' cabaret :
Pour ça, j' suis là : car je sais ce que c'est.
Après l'hymen, le gardant en tutelle,
De l' surveiller je me ferai la loi,
Pour qu'à ma sœur il conserve sa foi ;

S'il veut danser, ce ne s'ra qu'avec elle,
Et s'il veut boir', ce ne s'ra qu'avec moi.

(Il sort.)

SCÈNE V.

FRANÇOIS, Mme ANGÉLIQUE.

FRANÇOIS, à part.

Dans tous les cas, j'espère bien que ma femme ne se laissera pas marier une seconde fois.

Mme ANGÉLIQUE.

François, je suis bien aise que cette explication se soit faite devant moi... Je vous laisse à la boutique ; j'ai quelques affaires à terminer... un papier à écrire.

FRANÇOIS.

Je ne peux pas vous y être utile?

Mme ANGÉLIQUE.

Plus tard nous verrons... j'ai eu hier avec M. Moiré, notre voisin, une conversation très-importante.

FRANÇOIS, à part.

Je le sais.

Mme ANGÉLIQUE.

Il m'a démontré, avec beaucoup de sagacité, les embarras d'une femme seule dans un commerce... et d'après ses avis je suis décidée à prendre un associé... Qu'avez-vous, François? vous pâlissez...

FRANÇOIS.

Vous êtes bien bonne, ma bourgeoise, de daigner vous en apercevoir. Je vois alors que je n'ai plus qu'à prendre mon parti... et mon chapeau.

Mme ANGÉLIQUE.

Que dites-vous, François?

FRANÇOIS.

Tant que vous étiez seule et unique bourgeoise, à la bonne heure... ça allait bien.

AIR : En attendant.

Premier couplet.

Comm' c'était ça! plein d' zèle et d' vigilance,
Ni plus ni moins qu' si l' défunt était là!
J' veillais à tout... et d'puis deux ans, je pense,
Vous n' vous êt's pas aperçue d' son absence;
Comm' c'était ça!

Deuxième couplet.

Ça n' s'rait plus ça... triste, grondeur, morose,
Puis-je savoir quel maître j'aurais là?
A c' que veut l'un soudain l'autre s'oppose,
Ou bien tous deux veulent la même chose;
Ça n' s'rait plus ça!

Vous voyez donc qu'il faut que je cède la place à M. Moiré.

Mme ANGÉLIQUE.

Restez, François, (Baissant les yeux.) je vais écrire le projet de l'acte dont il s'agit... vous le porterez après à un homme de loi... je ne puis vous dire encore quel sera mon associé; mais soyez sûr, François, que ce ne sera point M. Moiré.

FRANÇOIS.

Que dites-vous!... ô ma bonne maîtresse!

Mme ANGÉLIQUE.

Il suffit... je n'en ajouterai pas davantage... je crains même... Adieu, François.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

FRANÇOIS, seul.

L'ai-je bien entendu!... je ne puis le croire encore... Moi, son associé!... il a donc enfin retenti à mon oreille, ce mot

fatal à mon repos... ce mot que je lis sur les factures... sur le papier à sucre, que je crois voir écrit dans toutes les devises de bonbons... Moi, associé !... qui peut maintenant s'opposer à ma fortune? qui pourra m'empêcher d'arriver?... Oh! mon Dieu! c'est ma femme.

SCÈNE VII.

JEANNETTE, FRANÇOIS.

JEANNETTE.

Ah çà! mon petit homme, bonjour!

FRANÇOIS.

Ah! c'est vous, Jeannette?... Mon Dieu, que voulez-vous?

JEANNETTE.

Tiens, que voulez-vous!... Tu ne peux peut-être pas me tutoyer...

FRANÇOIS.

Mais, Jeannette, je vous ai déjà répété...

JEANNETTE.

Je veux que tu me tutoyes... ne fût-ce qu'un mot.

FRANÇOIS.

Eh bien! Jeannette... eh bien! va-t'en.

JEANNETTE.

La! voilà la première parole un peu aimable que j'aie entendue de lui... J'ai assez de toutes ces cachotteries-là... je viens te dire une bonne fois pour toutes que je n'en veux plus, et que j'entends que tu te déclares pour mon mari légitime et enregistré.

FRANÇOIS, en colère, et parlant à mi-voix.

Ah! je t'en prie... tais-toi. Demain, ce soir peut-être, je suis associé... Alors, plus de mystère...

JEANNETTE.

D'ailleurs, écoute; mon frère me taquine pour me donner un mari; tous les jours il en amène un nouveau; et si tu n'es pas plus aimable...

FRANÇOIS.

Laissez donc!... c'est pour me faire peur; Jeannette, je crois à votre vertu.

JEANNETTE.

Écoute, François, je te le dis en amie, n' t'y fie pas... Il y a d'abord ce M. Moiré, qu'est tout d' même ben aimable.

FRANÇOIS.

C'est bon... écoute-le... mais va-t'en.

JEANNETTE.

Ensuite, y a ce gros marchand papetier, qui a tant fait, et qui devenait si entreprenant, que pour me débarrasser de lui, j'ai été obligée de lui écrire ce qui en est.

FRANÇOIS.

Ah! femme imprudente!... qu'as-tu fait là?

JEANNETTE.

Mais j'y ai pas dit avec qui... il n'y avait pas d'autre moyen, sans cela...

AIR du Premier pas.

Ça n'y fait rien... Il prétend qu'il m'adore,
Alors j' lui dis que j' suis femme de bien,
Que j'ai, de plus, un mari que j'honore.

FRANÇOIS.

Et qu' répond-il?

JEANNETTE.

Dam', il répond encore :
Ça n'y fait rien.

FRANÇOIS.

Oui, mais je n'entends pas ça.

JEANNETTE.

Alors, déclare notre mariage.

FRANÇOIS, lui fermant la bouche.

Tais-toi donc!

JEANNETTE.

Qu'est-ce que ça peut faire à la bourgeoise que tu sois marié?

FRANÇOIS.

Ça lui fait qu'elle ne voudra pas de moi pour associé... elle me croit libre, indépendant; et elle craindra que mon ménage ne me fasse négliger son commerce... Et songe donc au sort qui nous attend... premier confiseur-chocolatier du faubourg... C'est ça un bel état!... il n' se fait pas un dessert un peu soigné sans qu'on y parle de nous... pas un baptême sans notre participation... des rapports immédiats avec les hommes de lettres, pour les rébus et les devises; considéré de tous les enfants du quartier... et au jour de l'an, deux gendarmes à not' porte... Vois-tu, Jeannette, écrit en grosses lettres, au-dessus de la boutique : « Madame Angélique, François et Cie... confiseurs-chocolatiers brevetés, etc., etc. » — Et pour tout cela je ne te demande qu'un peu de patience... un jour de silence.

JEANNETTE.

Dam'! je tâcherai... mais tu as beau dire, ça me paraît drôle.

Mme ANGÉLIQUE, au dehors.

François!

FRANÇOIS.

Tu entends... la bourgeoise appelle.

JEANNETTE, le retenant.

Eh bien!... qu'est-ce que ça fait?... je ne veux pas que tu y ailles.

FRANÇOIS, répondant.

Voilà, bourgeoise... (A Jeannette.) Ma petite femme, sois raisonnable.

JEANNETTE.

Quand elle attendrait... où est le mal? tu peux rester un instant avec moi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; Mme ANGÉLIQUE.

Mme ANGÉLIQUE, un papier à la main, et faisant en entrant un mouvement de surprise.

Eh bien!

FRANÇOIS.

Voilà, bourgeoise.

Mme ANGÉLIQUE.

Eh bien! François, que faites-vous là? vous savez que vous avez pas mal d'ouvrage.

FRANÇOIS.

Elle n'a pas été oubliée, l'ouvrage... Mais je devisais là sur les affaires du temps avec la voisine.

Mme ANGÉLIQUE, s'approchant.

Ah! c'est mademoiselle Jeannette, notre voisine de vis-à-vis?

JEANNETTE.

Oui, madame, c'est moi qui suis là... je venais pour acheter... (A part.) Je voudrais qu'elle me dise quelque chose.

FRANÇOIS, à part.

J'ai toujours peur qu'elles aient des mots ensemble.

Mme ANGÉLIQUE.

Eh bien! François... voyons donc... servez mademoiselle:

FRANÇOIS.

Voilà, ma bourgeoise... mais qu'est-ce qu'il vous faut donc déjà?

JEANNETTE, avec intention.

Vous êtes un peu ahuri, François.

Mme ANGÉLIQUE.

Est-ce que le mot de Monsieur vous blesserait?

JEANNETTE.

Mon Dieu! je connais M. François; ce n'est pas un si gros seigneur; et j' sais c' qu'il est, mieux que personne... Mais vous, madame, vous n'êtes pas de bonne humeur, et pour quelqu'un de sujet au public... Voyez-vous, madame, on ne sait pas quelquefois à qui qu'on parle.

FRANÇOIS, à part.

Dieu! à tous moments j'ai des frissons.

Mme ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas de vous que j'apprendrai la civilité... mais je vous dirai, ma chère amie, qu'il n'est pas convenable d'entrer ainsi dans un magasin.

JEANNETTE.

Mais, mon Dieu, vot' magasin... ce n'est pas l'Opéra, vot' magasin... pour quatre sous, tout le monde y a ses entrées.

Mme ANGÉLIQUE.

Oui, mademoiselle; mais tout le monde n'y vient pas pour déranger mes garçons.

JEANNETTE, à part.

Ses garçons... elle n'en a qu'un, et il est marié!

Mme ANGÉLIQUE.

Au surplus, cela ne m'étonne pas, on connait les principes des demoiselles de boutique.

JEANNETTE.

Qu'appelez-vous, madame, principes?... on connait les vôtres.

Mme ANGÉLIQUE.

C'en est trop! sortez, mademoiselle.

JEANNETTE.

Je ne sortirai pas.

Mme ANGÉLIQUE, *se contenant.*

Sortez, vous dis-je!

FRANÇOIS.

Ma bourgeoise!

JEANNETTE, *la narguant.*

Je viens pour acheter.

Mme ANGÉLIQUE.

Je ne veux pas qu'on lui vende.

FRANÇOIS, *se tournant vers Jeannette, à mi-voix.*

Ma femme!

JEANNETTE.

Parce qu'elle est dans son comptoir sur un tabouret, elle se croit une duchesse... fait-elle sa sucrée!

FRANÇOIS, *se trompant, dit à Jeannette.*

Ma bourgeoise!

Mme ANGÉLIQUE, *à qui les mains démangent.*

Si l'on ne craignait de se compromettre... Sortez!

FRANÇOIS, *se trompant encore, lui dit.*

Ma femme... Ah! voyons, allez-vous-en au diable, à la fin.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; M. MOIRÉ.

MOIRÉ.

Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc, mes petits anges?

JEANNETTE.

Ah! si vous saviez, monsieur Moiré! c'est une horreur.

Mme ANGÉLIQUE.

Enfin, François, répondez... que venait-elle faire ici ?

FRANÇOIS.

Elle venait chercher un chinois... à présent ça me revient... vous avez sur moi des idées qui ne sont pas... enfin, voyez-vous, madame Angélique, si je ne vous convenais plus pourtant... vaudrait mieux me le dire... que de me rendre comme ça l'existence pénible.

Mme ANGÉLIQUE, *émue.*

Ah ! François, pouvez-vous penser des choses comme ça !... vous savez combien vous m'êtes nécessaire.

JEANNETTE, *à Moiré.*

V'là qu'elle pleure à présent ; je n'y peux plus tenir...

(*Elle va pour sortir, Quentin arrive et l'arrête.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES ; QUENTIN.

QUENTIN.

Un instant, la fille à mon père !

Mme ANGÉLIQUE.

Ah ! grands dieux ! quelle figure !

FRANÇOIS, *à part.*

Encore mon beau-frère !... Qu'est-ce, diable ! qui le ramène ?

QUENTIN.

Nous sommes ici devant des amis, et on peut parler... il va z'y avoir une explication z'orageuse.

JEANNETTE, *à part.*

Allons, qu'est-ce qu'il va encore me dire celui-là ?

QUENTIN, d'un ton sévère.

Je viens d'apprendre, par un particulier avec qui j'étais t'à boire tout à l'heure, que vous aviez troqué votre nom maternel pour un nom anonyme ; que vous aviez essayé de la fleur d'orange sans rien dire à personne, et qu'enfin vous êtes mariée secrètement.

JEANNETTE.

Moi!

FRANÇOIS, à part.

D'où diable a-t-il su ça?

Mme ANGÉLIQUE.

Elle serait mariée!

QUENTIN.

Allons, ne cherche pas de subterfuges, s'il vous plaît! je tiens à la main une lettre tracée de la tienne, et adressée au marchand papetier d'ici près... où tout se trouve mentionné avec les points et les cédilles... Voyons, qu'as-tu à répondre, mademoiselle... madame...

JEANNETTE.

Qu'il n'y a pas besoin de tant de mic-mac... eh bien! oui, c'est la vérité... je suis mariée...

FRANÇOIS, bas à Moiré.

Je suis perdu.

Mme ANGÉLIQUE.

Et quel est cet époux?

JEANNETTE.

Vous êtes bien curieuse... demandez à M. François, il vous l'apprendra.

Mme ANGÉLIQUE.

Que dit-elle!... s'il était vrai!... (Montrant le papier qu'elle tient à la main.) cet acte de société que je viens de faire...

(Elle fait le geste de le déchirer.)

FRANÇOIS, lui retenant la main.

Arrêtez!

JEANNETTE, à part.

Dieu! qu'ai-je fait?

FRANÇOIS.

Je dois, il est vrai... et comme elle le dit, être au fait du mariage, puisque c'est moi que j'en ai été le témoin. (Bas à Moiré.) Sens-tu l'intention?

Mme ANGÉLIQUE.

Vous, le témoin!... Et le mari, quel est-il?

FRANÇOIS, bas à Moiré.

Tire-moi de là, je t'en prie, rien que pour un instant.

QUENTIN.

Oui... ce mari, ce beau-frère inconnu, quel est-y?... que fait-y?... où est-y?

MOIRÉ, poussé par François et s'avançant.

Le v'là.

JEANNETTE.

Lui!

QUENTIN.

Vous!

Mme ANGÉLIQUE

Vraiment!... (A part.) Je respire.

AIR des Folies amoureus

Ensemble.

Mme ANGÉLIQUE.

Lui, son mari!
Ceci me cache un mystère
Qu'aujourd'hui
J'aurai bientôt éclairci.

MOIRÉ.

Oui, son mari,
Nous n'en faisons plus mystère;
Oui, c'est moi qu'elle préfère
Aujourd'hui.

QUENTIN.

Vous son mari !
Me voici donc un beau-frère;
J' suis ravi
D' fair' la noce aujourd'hui.

JEANNETTE.

Lui, mon mari !
J' dois enrager et me taire:
Faut qu'ici
J' dise tout comme lui.

FRANÇOIS.

Oui, son mari,
Nous n'en faisons plus mystère;
Oui, c'est lui qu'elle préfère
Aujourd'hui.

QUENTIN.

J'étais loin de m'en douter... mais c'est égal.

AIR : Aux beaux jours, hélas !

Beau-frère, touchez là !
Un tel hymen me flatte !
J' vous aime déjà,
Car j' sais que vous avez là
Beaucoup d' sentiment,
Une âme délicate,
Et d's écus, vraiment,
Qui n' sont pas de fer-blanc.
De ce pas, morbleu !
Je vais prendre un carrosse;
Car, au *Cadran Bleu*,
Le repas aura lieu.
C'est l' ferblantier qui doit payer la noce,
Mettons, mes enfants,
Les p'tits plats dans les grands.

Ensemble.

Mme ANGÉLIQUE.

Ce mystère-là,

Par mes soins, je m'en flatte,
Ce mystère-là
Bientôt s'éclaircira;
Mais, si d'un amant
La perfidie éclate,
Qu'il craigne à l'instant
Tout mon ressentiment !

MOIRÉ, *à François.*

Je t'ai tiré d' là
Comme un ami, j' m'en flatte;
De c' service-là
Jeannette me paiera.
Tu t' trouvais vraiment
Dans un' pass' délicate,
Et d' mon dévoûment
Tu dois être content.

JEANNETTE.

J' vois bien qu'il faudra
Qu'un d' ces matins j'éclate;
François me paiera
Toutes ces ruses-là.
Il est dur vraiment,
Pour un' femm' délicate,
Qu'un mari bien portant
Se donne un remplaçant.

FRANÇOIS.

Je m' suis tiré d' là
Comme un vrai diplomate;
Par c'te ruse-là
Mon secret m' restera.
De Moiré, vraiment,
L'action est délicate;
En ménage pourtant,
Les amis, c'est charmant.

QUENTIN.

Beau-frère, touchez là, etc.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

MOIRÉ, Mme ANGÉLIQUE, FRANÇOIS, JEANNETTE.

FRANÇOIS, *à part.*

J'en échappe d'une fameuse !

Mme ANGÉLIQUE, *à elle-même.*

M. Moiré marié... lui qui, hier encore, me parlait au sujet de cette promesse de mariage... et le trouble de Jeannette... (*Regardant François.*) celui de François... tout cela n'est pas clair, et il y a ici quelqu'un de trompé... j'espère que c'est M. Moiré... car si c'était moi... (*Haut.*) Venez, François, laissons ensemble ces deux époux.

FRANÇOIS, *hésitant.*

Comment ! les laisser... Mais il me semble qu'il vaudrait peut-être mieux...

Mme ANGÉLIQUE.

Vous hésitez à me suivre ?

FRANÇOIS, *vivement.*

Non, bourgeoise trop aimable... (*A part.*) Je risque l'épithète, elle a l'air sourcilleux. (*Bas à Moiré.*) Dis donc, prends garde, tu sais que ce n'est que pour rire. (*A madame Angélique qui s'impatiente.*) Voilà, bourgeoise !

(*Il sort en envoyant un baiser à Jeannette, qui lui montre le poing.*)

SCÈNE XII.

MOIRÉ, JEANNETTE.

JEANNETTE, *allant pour sortir.*

Quel Judas que cet homme-là !

MOIRÉ, *la retenant.*

Eh bien ! ma chère Jeannette, j'espère que vous serez re-

connaissante de ce que j'ai fait pour vous; prendre ainsi au pied levé la place de votre mari...

JEANNETTE.

Oui, oui, vous avez empêché les suites funestes que pouvait avoir une tête montée.

MOIRÉ.

Calmez-vous, Jeannette.

JEANNETTE.

Dieu! pourquoi l'ai-je épousé!... si c'était à refaire... mais je n'ai jamais pu dompter mes imaginations; j'avais François dans l'idée, c'était François qu'il me fallait. (*Soupirant.*) Ah! au lieu d'épouser ce qu'il y a de mieux du côté du physique et de l'esprit, j'aurais p't-être mieux fait de prendre un homme tout uni, tout ordinaire, enfin, un homme comme vous.

MOIRÉ, *souriant.*

Est-elle gentille! Je dois alors m'applaudir des fonctions provisoires que je suis appelé à exercer.

JEANNETTE.

Vous êtes bien bon.

MOIRÉ.

Toute la peur que j'ai, c'est de ne pas bien remplir mon rôle.

JEANNETTE.

Dame! nous tâcherons...

MOIRÉ, *la retenant.*

Ah! mon Dieu! je crois que l'on vient.

JEANNETTE.

Que faites-vous, monsieur?

MOIRÉ.

AIR : Ah! si madame me voyait. (ROMAGNÉSI.)

Pour mieux détourner le soupçon,
Et pour saisir l'esprit du rôle...

JEANNETTE.

Non pas, monsieur; je défends qu'on m'enjôle.

MOIRÉ.

Il faut pourtant...

JEANNETTE, apercevant madame Angélique.

Tenez-vous donc !
C'est la maîtresse d' la maison..

MOIRÉ.

Raison de plus, il faut par notre zèle
Sauver votre époux aujourd'hui.

JEANNETTE.

Quoi ! vous voulez que devant elle...

MOIRÉ, l'embrassant.

Ah ! songez à votre mari.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; Mme ANGÉLIQUE, qui est entrée avant la fin de la scène; FRANÇOIS, avec un bougeoir et un panier de bouteilles sur lesquelles on voit des étiquettes.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que je vois là !

Mme ANGÉLIQUE.

Qu'avez-vous donc, François ?

FRANÇOIS, se reprenant.

Rien, notre bourgeoise, mais c'est que M. Moiré...

Mme ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce que cela vous fait, que M. Moiré embrasse sa femme ?

FRANÇOIS.

Moi... rien du tout... dès que cela lui fait plaisir. (A part.) Mais, morbleu !...

Mme ANGÉLIQUE, à François.

Allons, François, suivez-moi, et venez placer ces liqueurs.

FRANÇOIS.

Oui, ma bourgeoise.

(Madame Angélique entre par la porte à droite, François va pour la suivre, Jeannette court après lui et le retient.)

JEANNETTE.

Comment ! imbécile, tu te fâches ?

MOIRÉ.

Ne vois-tu pas que c'est une frime ?

JEANNETTE.

Que c'est pour jouer notre rôle devant elle ?

FRANÇOIS.

Comment ! il se pourrait !...

MOIRÉ.

Eh ! oui, enfants que vous êtes ; embrassez-vous, et que ça finisse. Moi je ne veux que la paix du ménage.

(François et Jeannette s'embrassent ; Moiré s'assied sur une chaise et les regarde avec complaisance.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES ; Mme ANGÉLIQUE.

Mme ANGÉLIQUE, revenant sur ses pas.

Eh bien ! François... Que vois-je ! et quel scandale !

MOIRÉ.

Qu'y a-t-il donc ?

Mme ANGÉLIQUE.

François qui embrasse votre femme, pendant que vous êtes là les bras croisés à les regarder !...

MOIRÉ.

Je n'y pensais plus... C'est une distraction.

FRANÇOIS.

Oui, je lui avais fait compliment sur son mariage, et il m'avait prié d'embrasser la mariée.

Mme ANGÉLIQUE, à François avec amertume.

Vraiment... (A Moiré.) Il paraît que vous n'êtes pas jaloux.

FRANÇOIS.

Oh ! non, entre z'amis.

Mme ANGÉLIQUE.

Taisez-vous, et allez voir au magasin s'il ne vient personne. (A Jeannette.) Vous, madame Moiré, je ne vous empêche pas de retourner à votre boutique, ou à celle de votre mari.

MOIRÉ.

Au fait, si nous retournions à la boutique ?

Mme ANGÉLIQUE.

Restez, monsieur Moiré ; il faut que je vous parle. (A Jeannette et à François.) Je vous ai priés de nous laisser.

FRANÇOIS.

Je vous obéis, ma bourgeoise. (Bas à Moiré.) Prends garde à notre secret, car elle est maligne.

MOIRÉ.

Sois tranquille : je sais à qui elle a affaire...

(François sort par la gauche, et Jeannette par le fond.)

SCÈNE XV.

MOIRÉ, Mme ANGÉLIQUE.

Mme ANGÉLIQUE, à part.

Allons, à quelque prix que ce soit, je saurai la vérité, quand je devrais me sacrifier.

MOIRÉ.

Je ne sais pas, ma voisine, d'où vient l'air que vous avez avec moi ?... un air fâché, et en dedans.

Mme ANGÉLIQUE.

Vous me le demandez, monsieur Moiré ! il me semble cependant qu'il y a de quoi, et que la manière dont vous vous êtes conduit à mon égard... Venir ainsi, à froid, et de dessein prémédité, me parler d'un amour qui n'est pas... avec des expressions équivalentes... imiter ces jeunes gens qui vont de l'une à l'autre, pour avoir la gloriole de dire dans le faubourg, ou dans les sociétés : « Encore une que j'ai faite ! » Ça peut être d'une jeunesse, d'un apprentif... C'est des manières de la Chaussée-d'Antin et du boulevard de Gand... Mais vous, monsieur Moiré, un homme raisonnable, vous que j'ai toujours affectionné... ah ! fi !... ce n'est pas bien à vous.

MOIRÉ.

Quoi ! vous pouvez supposer ?...

Mme ANGÉLIQUE.

Oh ! non, ce n'est pas bien ; et ça m'a fait de la peine, parce que vous vous êtes dit, vous : Histoire de rire et de s'amuser un moment... Mais si par hasard, moi qui avais confiance, j'avais pris ça au sérieux ?... Sur-le-champ, voyez-vous, on s'imagine des choses, on se fait des idées... Ce n'est pas par reproche, (Commençant à s'attendrir.) mais que ça vous serve de leçon, monsieur Moiré. Il ne faut pas se jouer comme ça d'un cœur, qui par hasard peut être sensible ; et l'on ne plaisante pas avec ces choses-là.

MOIRÉ, à part.

Dieu !... qu'ai-je fait !... moi qui n'ai jamais cessé de l'aimer... (Haut.) Quoi ! vraiment, vous n'êtes pas loin d'avoir des idées... je me disais bien aussi : « Il y a quelque chose. » Mais vous preniez toujours avec moi un air si indifférent !

Mme ANGÉLIQUE.

Ne fallait-il pas vous faire des avances ?

MOIRÉ.

Non... mais je croyais que vous en teniez pour François... et c'était lui...

Mme ANGÉLIQUE.

François!... mon premier garçon... on pourrait supposer... Eh bien ! c'est ce qui vous trompe; et, puisque nous voilà séparés, puisque nous ne nous reverrons plus, je puis maintenant vous le dire sans inconvénient... c'est vous que je préférais; et cette promesse de mariage que vous m'aviez hier demandée, je l'avais déjà faite... elle est là.

MOIRÉ.

Dieu !... que je suis heureux ! comment ! il se pourrait?

Mme ANGÉLIQUE.

Que vous importe?... puisque vous êtes engagé dans les nœuds de l'hyménée.

MOIRÉ, embarrassé.

Oui, certainement; mais c'est égal, (Voulant prendre la promesse.) donnez-la-moi toujours.

Mme ANGÉLIQUE, la retirant.

A quoi bon, puisque vous êtes marié?

MOIRÉ.

Oh! si ce n'est que cela...

Mme ANGÉLIQUE.

Que voulez-vous dire?... Jeannette n'est-elle pas votre femme?

MOIRÉ.

Oui... momentanément... mais si, par la suite...

Mme ANGÉLIQUE.

Expliquez-vous.

MOIRÉ, à part.

AIR : Sans être belle, on est aimable. (Ambroise.)

Amour, amitié, que dois-je faire?
Pourtant si c'est moi qu'elle préfère...

(Haut.)
Bell' voisin' j' vais être indiscret,
Et je puis vous apprendre un secret.

Mme ANGÉLIQUE, à part.

J' tremble, et j' brûl', de savoir c' que c'est.

MOIRÉ.

Si j' n'ai c' papier qui m'intéresse,
Rien ne vous sera confié.

Mme ANGÉLIQUE.

Je n' puis vous donner c'te promesse
Que si vous n'êt's pas marié.

MOIRÉ.

Je suis au comble de l'ivresse.
(Il saisit le papier et tombe à genoux.)
Elle est à moi!

Mme ANGÉLIQUE.

Oh! dieux!... Eh! quoi?

MOIRÉ.

Elle est à moi cette promesse,
Et j' vous donn' mon cœur et ma foi.
Elle est à moi!

Ensemble.

Mme ANGÉLIQUE.

Ah! quel effroi!
Je le voi,
Grâce à mon adresse,
Ici l'on s'est joué de moi.

MOIRÉ.

Enfin je tiens votre promesse,
Recevez mon cœur et ma foi.

Mme ANGÉLIQUE, à part.

Il n'est point l'époux de Jeannette... je m'en avais douté... (Haut.) Mais cet époux, quel est-il?... je veux le connaître.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; QUENTIN.

QUENTIN, entrant par le fond.

Qu'est-ce que je vois là !... l'époux de ma sœur qui est aux pieds d'une autre femme !

Mme ANGÉLIQUE, à Moiré.

Mais levez-vous donc !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; FRANÇOIS, entrant par la porte du fond.

FRANÇOIS, apercevant Moiré aux pieds de madame Angélique.

Eh bien ! par exemple, tu ne te gênes pas... cette fois-ci, j'espère, tu n'y étais pas forcé; et ça n'est pas par amitié.

MOIRÉ.

Non, c'est par amour véritable. Oui, je l'aime.

QUENTIN.

Toi !... l'époux de ma sœur ?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; JEANNETTE.

JEANNETTE.

Eh ! mon Dieu ! quel tapage !

QUENTIN.

Queu bonheur ! c'est ma sœur !... nous allons joliment rire... Apprends que ton mari fait des siennes, et que, tout à l'heure, je l'ai surpris aux pieds de la chocolatière.

JEANNETTE, passant devant Moiré sans le regarder, et allant droit à François, qui est à l'autre bout du théâtre.

Mon mari aux pieds de madame Angélique !... (A François.) Vois-tu, monstre que tu es !... toi qui me soutenais qu'il n'y avait rien... et je ne t'arracherais pas les yeux !

QUENTIN.

Eh bien !... elle se trompe d'yeux... (A Jeannette.) Ce ne sont pas ceux-là.

JEANNETTE.

Laissez-moi tranquille... François est mon mari par-devant notaire.

Mme ANGÉLIQUE.

Qu'entends-je !

QUENTIN.

Comment ! celui-là aussi est ton mari ?... Dites donc un peu, messieurs mes beaux-frères...

FRANÇOIS.

Arrêtez... il faut que ma vie entière se déroule devant vous.

MOIRÉ.

Parle... madame Angélique est à moi... tu peux tout dire.

FRANÇOIS.

Je dois supporter ce coup avec philanthropie... la résignation est la vertu de l'homme vexé... L'ambition a commencé les malheurs de ma jeunesse... je voulais t'être confiseur... j'osai lever les yeux sur la bourgeoise : l'espérance de m'asseoir bientôt dans le premier comptoir du faubourg faisait seule palpiter mon cœur... lorsque l'amour... (A Jeannette.) Ceci vous regarde, Jeannette; c'est vot' article, ne les embrouillons pas... Voyez ma position... l'amour et la chocolatière : Jeannette et la bourgeoise !... il fallait se décider...

un mariage secret... Ah ! pardonnez... j'étais jeune, sensible, il fallut épouser... Jeannette est mon épouse !

MOIRÉ et JEANNETTE.

Voilà le grand mot lâché !

Mme ANGÉLIQUE, *se mordant les lèvres.*

Depuis longtemps j'en étais instruite.

QUENTIN.

Ah çà !... si j'ai un autre beau-frère, j' vas aller commander une autre noce ?

MOIRÉ.

Nous ferons les deux ensemble; n'est-il pas vrai, ma douce amie ?... Et de plus, nous ferons quelque chose pour le jeune ménage... François sera notre associé... n'est-il pas vrai ?

Mme ANGÉLIQUE.

Je ne puis vous répondre... je suis encore si émue du discours de François...

MOIRÉ.

Mon ami, elle est émue... elle te pardonne... nous lui pardonnons tous... Mon ami, embrassons-nous, et que tout finisse.

QUENTIN.

Ah çà ! mes beaux-frères, si vous vous mêlez toujours, je ne vous reconnaîtrai jamais.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

FRANÇOIS.

L' monde est un' maison de commerce
Où tout seul on n'arrive à rien,
Dans l' métier que chacun exerce
Un peu d'aid' fait toujours grand bien :
La vie est un pèlerinage,

Où, seul, on serait ennuyé;
Mais on fait gaîment le voyage,
(Regardant Jeannette.)
En prenant un associé.

QUENTIN.

L'eau d'un buveur est le supplice,
Pour elle on connaît mes dédains,
Cependant je lui rends justice,
Je l'aime encor, selon les vins.
Vins de Suresnes, vins de Brie,
Prenez souvent des alliés;
Vins de Bordeaux, de Malvoisie,
N'ayez jamais d'associés.

Mme ANGÉLIQUE.

Tout va, dit-on, par compagnie,
Pourquoi ne voit-on pas toujours
Le talent et la modestie,
Et la constance et les amours?
Oui, par un mutuel secours,
Bal champêtre, tendre innocence,
Orthographe, riche banquier,
Vous, surtout, beaux-arts et finance,
Tâchez de vous associer.

JEANNETTE.

Les énigmes et les charades
Autrefois faisaient réussir
Jusques aux bonbons les plus fades;
C' bon temps, dit-on, va revenir!
Joignant les produits d' leux fabriques,
Pour faire accepter leur papier,
Les confiseurs, les romantiques,
Ont pris l' parti d' s'associer.

FRANÇOIS, au public.

J'ai changé d' maison de commerce,
J' suis sorti de chez le voisin;
Mais, dans l'état qu'ici j'exerce,

J'ai b'soin qu'on me donne un coup d' main.
Quand vous avez tant d' bienveillance
Pour ceux chez qui j' suis employé,
Qu' j'aie aussi ma part d'indulgence,
Car je suis leur associé.



LE

BAISER AU PORTEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. JUSTIN GENSOUL ET F. DE COURCY.

Théâtre du Gymnase. — 9 Juin 1824.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DERVILLE, jeune colonel . . . . MM.	GONTIER.
PHILIPPE, son domestique	KLEIN.
THIBAUT, fermier de madame de Vervelles.	BERNARD-LÉON.
LA BARONNE DE VERVELLES . . . Mmes	JULIENNE.
JENNY, sa nièce.	THÉODORE.
JEANNETTE, femme de Thibaut	DORMEUIL.

VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

A la campagne.



LE

BAISER AU PORTEUR

Un hameau.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVILLE, PHILIPPE.

(Derville entre le premier, et marche en lisant.)

PHILIPPE, le suivant.

Monsieur, si nous nous reposions un peu?

DERVILLE.

Laisse-moi tranquille.

PHILIPPE.

Depuis deux heures que nous nous promenons dans la campagne... Il faut que ce roman-là vous amuse beaucoup.

DERVILLE.

Un roman... tiens, regarde... Sais-tu lire?

PHILIPPE, lisant.

Œuvres de Charron... *de... de la Sagesse.*

DERVILLE.

Oui, de la sagesse.

PHILIPPE.

C'est drôle que vous puissiez lire aussi couramment dans ce livre-là; car enfin ça doit être de l'hébreu pour vous.

DERVILLE.

Qu'est-ce que c'est, monsieur Philippe?... je crois que vous faites le plaisant! Sachez que ce livre-là peut tout apprendre.

PHILIPPE.

Apprend-il aussi à payer les dettes?

DERVILLE.

Non pas, mais à les oublier.

PHILIPPE.

En ce cas, monsieur, vous devriez le faire lire à vos créanciers : ces gens-là ont des mémoires!... Vous avez eu beau quitter Paris, venir vous établir à la campagne, je crois qu'ils vous ont suivi, car j'ai aperçu tout à l'heure, à l'auberge du *Soleil d'or*, des figures de connaissance.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Il faudra, faute de paiement,
Renouveler chaque créance;
Comme cela revient souvent
Et que j'ai de la prévoyance,
J'ai sur moi des papiers timbrés.
(Il les lui présente.)

DERVILLE.

Écrire en plein air!

PHILIPPE.

Le temps presse.
(Montrant le livre qu'il tient.)
Et tenez, vous les signerez
Sur le livre de la Sagesse.

DERVILLE, *prenant les papiers et les mettant dans sa poche.*

Va te promener, toi et mes créanciers. Cherchez donc le calme et la solitude ! C'est en vain qu'on veut fuir le monde et les hommes... Avec ces gaillards-là, il n'y a pas moyen d'être misanthrope.

PHILIPPE.

Mais aussi, monsieur, pourquoi vous mettez-vous misanthrope?... comme s'il n'y avait pas d'autre état dans le monde !... Au moment de toucher une dot superbe, dont nous avions grand besoin, à la veille d'épouser une femme charmante, dont vous êtes amoureux fou, vous abandonnez la noce, le château de la tante, et vous venez vous réfugier dans ce petit village, où, depuis quatre jours, nous sommes tous les deux à l'auberge ; et pourquoi? parce qu'il vous a passé par la tête des idées de philosophie.

DERVILLE.

Oui, je t'ai dit cela dans le premier moment ; mais, vois-tu, en fait de philosophie, moi, je n'en ai que quand je ne peux pas faire autrement.

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie. (Lantara.)

Quand l'Amour ou Bacchus m'appelle
Dans un boudoir ou dans un gai festin,
Joyeux convive, amant fidèle,
Je vante et l'amour et le vin ;
Si j'ai blâmé leur ivresse indiscrète,
C'était, hélas ! philosophe obligé,
Quand le docteur me mettait à la diète
Ou quand l'Amour me donnait mon congé.

Et aujourd'hui, je suis précisément dans cette dernière catégorie.

PHILIPPE.

Vraiment?

DERVILLE.

Eh ! oui... voilà trois ans que je suis admis dans la maison

de madame de Vervelles; je n'ai pu voir sa nièce, cette aimable veuve, la charmante Jenny, sans l'adorer, sans en perdre la tête... Tu le sais, tout était conclu, arrangé, le mariage allait se faire, lorsque notre tante, une tête vive, romanesque, mais la meilleure femme du monde...

PHILIPPE.

Vous oppose un rival : M. de Valbrun, ce gros major.

DERVILLE.

Du tout; pour rien au monde elle ne manquerait à ses serments. Ce n'est pas une femme comme une autre; elle a mille qualités, et n'a qu'un seul défaut, qui tient peut-être à l'éducation; c'est qu'elle veut qu'on soit fidèle à sa femme.

PHILIPPE.

Fidèle?

DERVILLE.

Oui, mon ami; elle est là-dessus d'un rigorisme... c'est-à-dire que ce n'est plus un préjugé, ça devient un ridicule: elle regarde la moindre inconstance, la moindre infidélité comme un crime que rien ne peut expier.

PHILIPPE.

Eh bien! puisque vous le saviez...

DERVILLE.

Aussi je m'observais; et je m'étais maintenu avec assez de bonheur, lorsque, la veille du mariage, j'étais allé à la chasse, et je m'arrêtai pour me rafraîchir dans une ferme où j'aperçus une petite fille charmante! tu sais, la petite Louise.

PHILIPPE.

Oui, monsieur, une jolie brune.

DERVILLE.

J'entre en conversation; et tout en m'offrant du lait, elle m'apprend qu'elle va être rosière... c'était drôle, n'est-ce pas?... et puis d'ailleurs son lait était excellent; mais je n'avais pas sur moi d'argent, et pour la remercier, je l'em-

brassais sans intention, lorsque la porte s'ouvre, et je vois paraître... qui? madame de Vervelles en personne! ma future et redoutable tante! Il n'y eut pas moyen de me justifier; elle ne voulut rien entendre; et dans sa colère, elle m'annonça qu'elle allait protéger M. de Valbrun, qui était amoureux de Jenny; Jenny elle-même déclara qu'elle y consentait, qu'elle ne voulait plus me voir... Alors tout fut rompu; et dans mon désespoir, je suis venu m'établir à six lieues de leur château, dans ce village, où je veux renoncer au monde, aux plaisirs et surtout aux rosières.

PHILIPPE.

Bien vrai, monsieur?

DERVILLE.

Peux-tu en douter?... Si tu savais combien je suis malheureux d'avoir perdu celle que j'aime, et cela, par ma faute, par mon étourderie!... (On entend des violons.) Mais qu'est-ce que j'entends?

PHILIPPE.

Ce sont les violons de la noce : il y a eu un mariage ce matin, et si vous voulez attendre, vous allez le voir revenir.

DERVILLE.

Moi!... à quoi bon? pour être témoin de leur bonheur... Non, je te l'ai dit : je renonce à l'amour, aux femmes... La mariée est-elle jolie?

PHILIPPE.

C'est la petite Jeannette, la fille de notre aubergiste; elle épouse Thibaut, un fermier de madame de Vervelles; car elle a aussi de ce côté des propriétés magnifiques.

DERVILLE.

Comment! ce gros Thibaut, qui est si jaloux?... Est-il heureux d'épouser une femme comme celle-là! car cette petite Jeannette est fort bien.

PHILIPPE.

Tenez, la voici qui vient de ce côté, avec les jeunes filles de la noce.

DERVILLE, regardant.

AIR du Pot de Fleurs.

Que ce costume rend jolie!
Quelle taille et quel pied charmant!

PHILIPPE.

Allons, encore une folie!
Rappelez-vous votre serment.
Après l'aventure dernière,
Aller attaquer justement
La mariée...

DERVILLE.

Ah! c'est bien différent,
Et ce n'est pas une rosière.

Philippe, laisse-moi.

PHILIPPE.

Et votre lecture?

DERVILLE.

Je l'achèverai dans un autre moment... Je te suis.

PHILIPPE, prenant le livre qu'il emporte.

Allons, à demain la sagesse!

(Il sort.)

SCÈNE II.

DERVILLE, JEANNETTE, JEUNES PAYSANNES.

LES JEUNES PAYSANNES.

AIR : Allons danser sous ces ormeaux. (Le Devin du village.)

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Quand l' mariage

Nous engage;
Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour!
Ce soir la danse aura son tour.

JEANNETTE.

Chacune de vous est priée...
Sans adieu, mon mari m'attend ;
Enfin me voilà mariée !

LES JEUNES PAYSANNES.

Ah! qu'il nous en arrive autant!

Ah! quel plaisir! ah! quel beau jour! etc.

(Elles sortent toutes.)

DERVILLE, retenant Jeannette, qui veut sortir.

Un moment, charmante Jeannette.

JEANNETTE.

Pardonnez, monsieur, mais mon époux m'attend; et cette journée doit être tout à lui.

DERVILLE.

L'heureux mortel!... que ne donnerais-je pas pour être à sa place!... (Regardant Jeannette, à part.) Voilà pourtant comme j'aurais été, donnant la main à ma femme, à ma chère Jenny!... cette idée seule...

JEANNETTE, voulant retirer sa main.

Eh bien! monsieur...

DERVILLE.

Non, ne craignez rien; je voulais vous parler, parce que j'ai à vous gronder. Comment! Jeannette, vous vous mariez, et vous ne m'en dites rien, à moi qui loge chez votre père, qui suis de la maison? c'est fort mal; j'aime beaucoup à doter les filles sages et jolies comme vous; et je me serais chargé volontiers...

JEANNETTE.

Ah! la chose est faite.

DERVILLE.

En vérité?

JEANNETTE.

Depuis plus de trois mois. C'est un riche propriétaire des environs, un militaire, c'est M. le major Valbrun qui me marie.

DERVILLE, *à part.*

Diable de major! qui se trouve toujours sur mon chemin... (*Haut.*) J'aurais cependant voulu faire quelque chose pour vous, et surtout pour Thibaut, qui est un honnête garçon... Eh bien! écoutez, Jeannette, je m'inscris d'avance : je veux être le parrain de votre premier enfant.

JEANNETTE.

C'est beaucoup trop d'honneur.

DERVILLE.

La place n'est pas retenue?

JEANNETTE.

Non, monsieur.

DERVILLE.

AIR de Monsieur Deschalumeaux.

Premier couplet.

Il m'en faut un gage.

JEANNETTE.

Comment?

DERVILLE.

Qu'un doux regard me remercie!

JEANNETTE.

Et que dirait Thibaut?

DERVILLE.

Vraiment,
C'est pour lui que je vous en prie.
Je veux le servir, et chez lui
Fixer la fortune jalouse.

JEANNETTE.

Vrai! vous protég'rez mon mari?

(Le regardant tendrement.)
Allons, faut être bonne épouse.

Deuxième couplet.

DERVILLE.

Ce n'est rien; et pour son destin,
Cette faveur n'est pas la seule;
Puisque je vais être parrain,
Je prétends doter ma filleule :
Pour cela, loin d'être exigeant,
Je ne veux qu'un baiser, ma chère !

JEANNETTE.

Vrai ! vous doterez notre enfant?
Allons, faut être bonne mère.

(Derville l'embrasse.)

THIBAUT, paraissant.

A merveille !... j'arrive à propos.

JEANNETTE, se sauvant.

Aïe !

SCÈNE III.

DERVILLE, THIBAUT.

THIBAUT, à Jeannette.

C'est bon, c'est bon; je te rattraperai là-bas. Conçoit-on cela? elle vient à peine de dire oui, et v'là qu'elle le dit encore ici à monsieur.

DERVILLE.

Parbleu ! une fois qu'on y est...

THIBAUT.

C'est une horreur ! et je n'entends pas qu'ici, au village, on donne dans les manières de la ville.

DERVILLE.

Allons, ne vas-tu pas te fâcher pour un oui ou pour un non?

THIBAUT.

Pardine, monsieur, faut-il que je vous remercie? au moment encore où j'allais vous faire politesse, (*Montrant un papier et une écritoire qu'il tient à la main.*) lorsque j'allais passer chez vous pour vous prier de me faire l'honneur de signer au contrat.

DERVILLE.

Eh bien! est-ce que cela nous empêche d'être bons amis, parce que j'ai embrassé ta femme?... Voyez le grand malheur!

THIBAUT.

AIR : De sommeiller encore, ma chère. (Fanchon la vielleuse.)

Je n' me doutais pas que Jeannette
Oublîrait ce qu'ell' m'a juré;
Puisqu'elle est trompeuse et coquette,
D'elle et d' vous je me vengerai.
Oui, dans la colèr' qui m'enflamme,
Ça ne se pass'ra pas comm' ça!
Vous avez embrassé ma femme,
Tout le village le saura.

Car je vais de ce pas l'apprendre à tout le monde.

DERVILLE.

Y penses-tu! un garçon gros et gras comme toi, se mettre en peine pour si peu de chose! Tu ne connais donc pas les usages?

THIBAUT.

Vous appelez ça un usage?

DERVILLE.

Sans doute : on embrasse toujours une mariée.

THIBAUT.

C'est-à-dire que si vous étiez l'épouseux, vous souffririez que je venissions à votre barbe...

DERVILLE.

Mais oui.

THIBAUT.

Eh bien! je ne m'y fierais pas.

DERVILLE.

Tu as tort. Écoute : promets-moi de ne pas faire de peine à Jeannette; et si je me marie, tu rendras à ma femme le baiser que j'ai pris à la tienne.

THIBAUT.

Oui, croyez cela!

DERVILLE.

Je t'en donne ma parole.

THIBAUT.

Laissez-moi donc! vous voulez me faire taire; mais si lors de votre mariage je m'avisais d'aller me présenter chez vous, vous me feriez mettre à la porte, et vous auriez bien vite oublié votre promesse.

DERVILLE.

Si tu ne crois pas à ma parole, veux-tu mon billet?

THIBAUT.

Votre billet!... ça serait drôle?

DERVILLE.

Tu n'as qu'à parler... Donne-moi ce papier et cette écritoire... Dieu! quel bonheur! (Fouillant dans sa poche.) j'ai justement là du papier timbré.

THIBAUT, étonné.

Vraiment?

DERVILLE, écrivant.

J'en ai toujours sur moi... pour ces occasions-là. Si tu savais combien j'en ai déjà mis en circulation. (Thibaut lui

présente son chapeau sur lequel il écrit.) « Bon pour un baiser à ma femme, payable à vue, à M. Thibaut, ou à son ordre, valeur reçue comptant; » et je signe.

THIBAUT.

Comment diable !... on dirait une lettre de change. Je vois, monsieur, que vous êtes un brave jeune homme; que vous voulez faire honneur à vos affaires, et ça me réconcilie avec vous.

AIR : Que j' sis content. (BÉRAT.)

Que j' sis content ! queu' bonne affaire !
J'ons un billet qu'est excellent !
C' baiser pris à ma ménagère
Va me rapporter cent pour cent.
Que j' sis content !
Ah ! ah ! que j' sis content !
A quelqu' dam' de haut parage
Il peut s' marier, quel bonheur !
Pour un simpl' baiser d' village,
J' touche un baiser de grand seigneur !

Quel honneur ça m' fera dans le pays ! je cours montrer ce billet à mes amis, à mes connaissances... à tout le monde enfin.

Que j' sis content ! queu' bonne affaire ! etc.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DERVILLE, seul, riant.

L'aventure est impayable !... Dieu ! si je n'avais jamais signé d'autres lettres de change !... Ah ! ah !

AIR : Vos maris en Palestine. (Le Comte Ory.)

Je ris vraiment quand j'y pense,
Thibaut entend fort bien raison.
Que n'a-t-on ma conscience

Chez tous les gens du grand ton !
Combien de maris, bons apôtres,
Passeraient pour amants heureux,
Par leurs exploits seraient fameux,
S'ils pouvaient ravoir chez les autres
Tout ce qu'on a pris chez eux !

SCÈNE V.

DERVILLE, PHIPIPPE.

PHILIPPE.

Ah ! monsieur, quelle nouvelle !

DERVILLE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu as donc ?

PHILIPPE.

Si vous saviez qui je viens de rencontrer ! vous ne pourriez jamais le deviner.

DERVILLE.

Raison de plus pour que tu me le dises tout de suite.

PHILIPPE.

Je viens de voir un superbe landau, dans lequel étaient madame la baronne de Vervelles et sa nièce.

DERVILLE.

Jenny ! Jenny dans ces lieux !... et quel motif peut l'amener ?

PHILIPPE.

C'est ce que je me suis demandé... Mais le plus étonnant, c'est que ces dames, en m'apercevant, ont fait un geste de joie et de surprise. « Philippe, m'a dit la tante, est-ce que ton maître, le colonel Derville, serait ici ? — Oui, madame la baronne, ai-je répondu en m'inclinant. — Ah ! quel bonheur !... Annonce-lui notre arrivée ; ou plutôt non,

ne lui dis rien : nous allons le surprendre, et c'est nous qui irons lui faire visite. »

DERVILLE.

Qu'est-ce que tu m'apprends là ? Jenny qui ne voulait plus me revoir ; la baronne qui avait rompu mon mariage... Ah çà ! voyons, es-tu bien sûr ?

PHILIPPE.

Tenez, monsieur, voici ces dames, qui vous l'attesteront mieux que moi.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; Mme DE VERVELLES, JENNY.

DERVILLE, à part, les regardant.

Il a raison, ce sont bien elles... J'ai peine à contenir ma joie.

Mme DE VERVELLES.

Allons, ma nièce, avançons.

DERVILLE.

En croirai-je mes yeux ? (A madame de Vervelles.) C'est vous que je revois ! c'est vous, madame, dont la présence vient consoler le cœur d'un malheureux exilé !

JENNY.

Certainement, monsieur, ce n'est pas moi...

Mme DE VERVELLES.

Taisez-vous, ma nièce, et laissez-moi parler. (A Derville.) Colonel, nous étions loin de vous croire ici ; car nous y venions tout uniment pour renouveler le bail de plusieurs de nos fermiers ; mais je pense qu'on ne peut jamais trop tôt réparer ses torts, et je viens vous faire mes excuses.

DERVILLE, à part.

A moi ?

JENNY, de même.

Je ris de son étonnement.

Mme DE VERVELLES.

Oui, colonel, la sublime action que vous avez faite m'a touchée de tendresse et d'admiration.

DERVILLE, à part.

Qu'est-ce qu'elle dit donc?

Mme DE VERVELLES.

Et je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu vous accuser dans le moment même où vous nous donniez un si bel exemple de grandeur d'âme et de chasteté.

DERVILLE, à part.

Ah çà! il y a quelque quiproquo! (Haut.) Je vous avoue, madame, que de pareils éloges...

JENNY.

Eh! oui, ma tante, vous voyez bien que vous embarrassez monsieur; vous le faites rougir, et il vaut mieux ne pas lui parler de cette admirable action.

DERVILLE, d'un air modeste.

Admirable... admirable... au bout du compte, qu'ai-je fait? (Bas, à Philippe.) car enfin, je ne serais pas fâché de savoir...

PHILIPPE, bas.

Ni moi... Voilà la curiosité qui me prend.

Mme DE VERVELLES.

Allez, colonel, nous savons tout : cette petite Louise, ma fermière, était venue souvent au château; elle n'avait pu vous voir sans prendre pour vous de tendres sentiments.

DERVILLE.

Vraiment?

AIR du Premier pas.

Premier couplet.

(A part.)
Serait-ce moi?

Ah! grands dieux! quand j'y pense,
Si j'avais su...

Mme DE VERVELLES.

Fidèle à votre foi,
On vous a vu, modèle de constance,
Sans intérêt protéger l'innocence.

DERVILLE, bas à Philippe.

Ce n'est pas moi. (*Bis.*)

Deuxième couplet.

Mme DE VERVELLES.

De son hymen voulant hâter l'approche,
De la doter vous vous fîtes la loi,
En lui donnant, bienfaiteur sans reproche,
Trois mille francs tirés de votre poche.

DERVILLE, bas à Philippe, montrant son gousset.

Ce n'est pas moi. (*Bis.*)

PHILIPPE, bas.

Qu'est-ce que cela vous fait?... laissez-le-lui croire.

Mme DE VERVELLES.

Au moment où je vous ai surpris, elle vous témoignait sa reconnaissance; et c'est moi qui ai mal interprété ce baiser paternel.

DERVILLE.

Paternel, c'est le mot... Mais comment avez-vous pu savoir de pareils détails? moi, d'abord, je n'en avais parlé à personne.

JENNY, à part.

Je le crois bien, et pour cause!

Mme DE VERVELLES.

Mais c'est Louise elle-même.

DERVILLE.

Louise?

Mme DE VERVELLES.

Oui, monsieur; c'est Louise qui, en présence de ma nièce, nous a raconté toute cette histoire.

DERVILLE, à Jenny.

Comment ! madame, il serait vrai ?

JENNY, froidement.

Oui, monsieur, il est vrai que Louise nous a dit tout cela.

Mme DE VERVELLES.

Bien mieux, grâce à vos mille écus, elle a épousé votre protégé : elle est maintenant madame Bastien, et cette action vous a rendu tous vos droits.

DERVILLE.

Il se pourrait ! (Embrassant Jenny.) Ah ! ma chère Jenny ! (Puis à madame de Vervelles.) Ah ! ma tante !...

Mme DE VERVELLES.

AIR : Dans ce castel dame de haut lignage.

Que faites-vous ? quel transport vous anime ?

DERVILLE.

Ne puis-je pas, dans ce jour fortuné,
Toutes les deux vous embrasser sans crime ?
On m'accusait, et tout est pardonné !
Un doux espoir me ranime et m'égaye,
Sur l'avenir me voilà rassuré.
(Regardant la tante.)
Car, malgré moi, si le passé m'effraye,
(Regardant Jenny.)
Par le présent mon cœur est enivré.

Il est donc vrai, ma chère tante ! tous les nuages sont dissipés... vous consentez à mon bonheur.

Mme DE VERVELLES.

Eh ! mais... quant à moi, je n'y vois point d'obstacles... Après une action comme la vôtre, moi, qui vous parle, je vous épouserais les yeux fermés.

DERVILLE, effrayé.

Ah Dieu !... (Se reprenant.) C'est bien aussi ce que je ferais, madame, si j'en étais là...

Mme DE VERVELLES.

Oui, mais ce n'est pas de moi, c'est de ma nièce qu'il s'agit; elle n'est pas encore décidée, elle voudrait des preuves encore plus grandes, s'il est possible; et puis, le major Valbrun, qui lui fait la cour, est aussi fort aimable; enfin, tâchez de la persuader; je vous laisse avec elle; je vais au château, où mon homme d'affaires m'attend pour terminer avec mes fermiers.

DERVILLE.

Adieu, ma chère tante... Philippe, suivez madame la baronne.

(Philippe et madame de Vervelles sortent.)

SCÈNE VII.

DERVILLE, JENNY.

DERVILLE.

L'ai-je bien entendu ? Eh quoi ! madame, ce n'est plus votre tante, c'est vous seule qui vous opposez à notre mariage ! douteriez-vous encore de ma tendresse ?

JENNY.

J'aurais grand tort en effet, après les preuves que vous m'en avez données, après le récit héroïque que nous venons d'entendre, et dont je vous prie de me répéter certains détails.

DERVILLE.

Non, n'en parlons plus, je vous en conjure; nous voilà seuls : votre tante n'est plus là... je ne sais comment vous faire un aveu qui va renverser ma réputation, mais je veux vous devoir à vous-même, à mon amour, et non pas à un mensonge.

JENNY.

Que dites-vous ?

DERVILLE.

Qu'il faut que j'aie été protégé par le hasard le plus heureux et le plus étonnant, car, dans tout ce qu'on vient de vous raconter, il n'y a pas un mot de vrai.

JENNY, à part, en riant.

Allons, du moins il est honnête homme... (Haut, affectant la surprise.) Comment! monsieur!...

DERVILLE.

Oui, madame; il faut que j'aie de par le monde quelque cousin qui porte mon nom et qui soit bon sujet; il aura voulu relever l'honneur de la famille par un trait expiatoire; mais je ne veux pas lui ravir une gloire qui lui appartient, ni prendre sur moi une responsabilité aussi grande; car enfin, une réputation comme celle-là est trop difficile à soutenir.

JENNY.

Quoi! monsieur!...

DERVILLE.

Pardonnez-moi ma franchise; je ne me suis jamais fait à vos yeux meilleur que je n'étais... Eh bien! oui, je l'avoue, une femme jolie a toujours le don de me plaire... vous ne pouvez en douter, puisque je vous adore... Mais comment ai-je su que vous étiez la plus aimable des femmes? par la comparaison... Ce n'est pas, d'après le système de votre tante, une admiration aveugle et exclusive, c'est une tendresse motivée; et franchement, n'est-il pas pour vous plus flatteur d'être aimée par quelqu'un qui s'y connaît?

JENNY.

C'est-à-dire que je dois vous savoir gré même de vos infidélités?

DERVILLE.

Non, ce n'est pas tout à fait cela que je prétends; mais, après l'aveu que je vous ai fait, vous devez ajouter foi à mes discours, car il serait aussi trop injuste de ne croire

17.

qu'à ce qui m'accuse. Eh bien ! j'ai pu être étourdi, extravagant, jamais je ne fus infidèle ; jamais, Jenny, je n'ai cessé de vous aimer ; et je vous promets le même amour, la même franchise... je commence dès aujourd'hui ; car, vous le voyez, je m'expose à vous perdre plutôt que de vous tromper.

JENNY, lui tendant la main.

Derville, vous êtes un aimable homme ; et quels que soient vos torts, si vous en avez, je n'ai plus de mémoire pour me les rappeler ; mais promettez-moi que, dorénavant, pas la moindre étourderie, pas la moindre aventure... Ce que je crains le plus, c'est d'attirer sur moi les regards ; c'est de me trouver mêlée dans les propos, dans les discours du monde, et voilà ce qui m'a tant choquée dans cette aventure de Louise, qui, du reste, n'était qu'une plaisanterie. Mais si pareille chose devait se renouveler...

DERVILLE.

Je consens à perdre tous mes droits, je renonce à votre main si désormais je donne lieu au plus léger propos. Je cours retrouver votre tante et lui faire part de tout mon bonheur.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

JENNY ; puis THIBAUT.

JENNY.

Ce pauvre Derville ! je crois qu'il dit vrai et qu'il m'aime réellement... Eh ! mais, n'est-ce pas Thibaut, le fermier de ma tante, et le nouveau marié ?... Quel air triste et rêveur !...

THIBAUT, se parlant à lui-même.

Morgué ! il faut convenir que j'ons fait là une belle affaire !

tout le monde se moque de moi dans le village, avec mon chien de billet ; et de plus, v'là le bail qui va m'échapper... (Se frappant le front avec le poing.) Morbleu ! tous les malheurs à la fois !

JENNY.

Eh ! mais, Thibaut, qu'y a-t-il donc ?

THIBAUT, à part, ôtant son chapeau.

Dieu ! la nièce de madame la baronne... (Haut.) Y a, madame, sauf votre respect, que le jour de mes noces commence avec un fameux guignon ; je ne sais pas comment ça finira. D'abord, ils sont là cinq ou six fermiers des environs qui s'avisent de surenchérir sur mon bail ; et comme en outre M. l'intendant les protége, il est bien sûr qu'ils l'emporteront ; et me voilà ruiné.

JENNY.

Sois tranquille ! tu es un honnête garçon que je connais depuis longtemps, et si je dis en ta faveur un mot à ma tante, cette protection-là en vaudra peut-être bien une autre.

THIBAUT, avec joie.

Vrai, madame ! vous auriez cette bonté-là !... Dieu ! que ça serait bien fait ! et en conscience ça m'est dû, ça sera un dédommagement à ce qui m'arrive.

JENNY.

Comment ? encore un accident !

THIBAUT.

Oui, madame, et un accident bien désagréable pour un mari ; j'ai été attrapé comme un sot ; et pour comble de bonheur, j'ai été le dire à tout le monde.

JENNY.

Conte-moi donc cela.

THIBAUT.

Oh ! volontiers ! vous ne pouvez pas manquer de le savoir.

J'ai épousé aujourd'hui la petite Jeannette que vous connaissez sans doute.

JENNY.

Oui, elle est fort jolie.

THIBAUT.

Elle est surtout fort éveillée; je l'ai quittée un instant en sortant de l'église, et, à mon retour, je l'ai trouvée ici auprès d'un beau monsieur qui l'embrassait... Ah! dame! moi qui ne plaisante pas là-dessus, vous sentez bien que j'ai fait du bruit; je voulais ameuter tout le village, mais le monsieur, pour m'apaiser, m'a promis que, s'il se mariait, je prendrais ma revanche avec sa future.

JENNY, riant.

En vérité... (A part.) Ce pauvre Thibaut! j'ai peine à m'empêcher de rire... (Haut.) Et tu t'es contenté de cette promesse?

THIBAUT.

Ah bien oui! pas si bête! je voulais des sûretés, et il m'a fait un billet *d'un baiser payable à vue.*

JENNY, riant.

Ah! ah!

THIBAUT.

Tenez, voilà que vous riez aussi! tout le monde rit quand je parle de ce billet.

JENNY.

L'aventure est assez gaie.

THIBAUT.

Je le croyais comme vous; mais, à présent, je ne dis pas cela.

AIR : Bonjour, mon ami Vincent.

Je vois l' notaire et son clerc
Qui m' disent que j' suis un' bête;
Je passe chez l' magister
Qu'est encor plus malhonnête.

« Pourtant, que j' lui dis, c' papier c'est sacré.
« — Plus que lui, mon cher, vous êtes timbré. »
J'enfonc' mon chapeau sur ma tête,
Et v'là tout' la class' qui cri' sur mes pas :
« Ça vous va-t-il bien? ça n' vous bless'-t-il pas? »

Enfin des lardons de toute espèce; et je crains qu'on ne finisse par en faire une chanson.

JENNY.

Je te plains, mon cher Thibaut; voilà une malheureuse affaire.

THIBAUT.

Très-malheureuse! car ce n'est pas le tout qu'on rie à mes dépens, je prévois qu'on me fera banqueroute; le monsieur au billet est trop mauvais sujet pour trouver à se marier, et je suis volé comme dans un bois. (Derville entre. — A part.) Ah! voici c'te mauvaise paie.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; DERVILLE.

DERVILLE, à Jenny.

Je suis au comble de mes vœux!... Dès que j'ai eu appris à votre tante que j'avais obtenu mon pardon, elle a donné son consentement; et dès aujourd'hui je serai votre époux.

THIBAUT, à part.

Qu'est-ce que j'apprends là?

AIR : Gai coco, gai coco, hiou.

(A Derville.)
Vous épousez madame?
(A Jenny.)
C'est vous qui s'rez sa femme!
Que j'en ai d' joi' dans l'âme!
De moi l' ciel a pitié.

JENNY.

Eh! mais que veux-tu dire?

THIBAUT.

C'est tout c' que je désire,
De moi l'on n' peut plus rire,
Car je serai payé.

JENNY.

Comment?

THIBAUT.

Surprise extrême!
C'est mon débiteur lui-même.
C'est lui qu'a pris, madame,
Ce baiser à ma femme!
Plus de peine,
Quelle aubaine!
Quel bonheur peu commun!
Que j'sis fâché, morguenne,
Qu'il n'en ait pris qu'un!

JENNY, à Derville.

Eh bien! vous entendez, monsieur?

DERVILLE, à part.

Je suis perdu... (Affectant un air tranquille.) Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que cela veut dire?

JENNY.

Cela veut dire que je n'ai point oublié nos conventions, et que je retire ma parole.

THIBAUT.

Non pas, madame, non pas! il ne faut pas vous en aviser, parce que vous sentez bien que ma créance... (Se fouillant.) Eh bien! où est-il donc, ce maudit billet?

DERVILLE, à part.

Dieu! s'il l'avait égaré! (Haut.) Vous voyez bien, madame, que cet imbécile-là ne sait ce qu'il dit; il est ivre, ou il a perdu la tête, et je le défie de nous montrer ce papier dont il parle. (Le menaçant de loin.) Fais-le donc voir, si tu l'oses!

JENNY.

C'est votre présence qui l'intimide; mais je lui déclare, moi, que ma protection est à ce prix, et qu'il n'aura le bail de la ferme qu'au moment où il me remettra ce billet.

THIBAUT, se fouillant toujours.

Oh! vous l'aurez, madame, vous l'aurez... Dire que je l'avais encore là tout à l'heure! je l'aurai laissé sur la table... Ah! voilà Jeannette... ma femme; viens ici, madame Thibaut.

SCÈNE X.

LES MÊMES; JEANNETTE.

JEANNETTE.

Eh mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

THIBAUT.

N'as-tu pas vu à la maison un papier que j'ai laissé traîner?

JEANNETTE.

Oui, monsieur; c'est moi qui l'ai pris.

THIBAUT, à Jenny.

Vous le voyez bien. (A Jeannette.) Donne-le-moi vite; notre fortune en dépend.

JEANNETTE.

Moi! vous le donner! Fi! monsieur, fi, vous dis-je! Je me le suis fait lire, ce papier, et vous devriez avoir honte... qu'est-ce que cela signifie?... un homme marié avoir des valeurs comme celle-là en portefeuille!... (Pleurant.) Ah bien! si mon père le savait...

THIBAUT.

Taisez-vous, madame Thibaut; c'est un recouvrement! et vous qui parlez, si ce matin vous n'aviez pas fait des dé-

penses, je n'aurais pas été obligé de prendre des effets comme ceux-là en paiement.

JENNY.

Enfin, Jeannette, voyons ce papier; j'espère qu'à moi vous pouvez bien me le confier.

JEANNETTE.

Oh! mon Dieu, madame, je ne demanderais pas mieux; mais je ne l'ai plus.

THIBAUT.

Elle ne l'a plus!... je suis ruiné.

DERVILLE, à part.

Je respire.

JEANNETTE.

C'était une petite feuille en long, mais pire qu'un billet doux ordinaire, parce que c'était sur papier timbré.

THIBAUT.

Et comment savez-vous ça?

JEANNETTE.

Parce que j'ai rencontré le major Valbrun, que j'ai prié de me le lire.

JENNY.

Le major!

DERVILLE, à part.

C'est fait de moi.

JEANNETTE.

Alors il m'a dit en riant : « Mon enfant, si vous voulez me passer ce billet-là à mon ordre, je vais vous l'escompter. » Moi, qui ne savais pas ce que c'était, je lui ai dit : « Je ne demande pas mieux; » alors, c'est drôle, il m'a donné un baiser.

THIBAUT.

Bravo! c'est le second d'aujourd'hui.

JEANNETTE.

Et moi je lui ai laissé le papier.

DERVILLE.

Ah! grands dieux! entre les mains du major! un billet au porteur!

JENNY.

Là, monsieur, vous en convenez donc?

DERVILLE.

Oui, morbleu!... mais je vais retrouver le major.

Ensemble.

AIR : Pour tromper un pauvre vieillard. (*Le Tableau parlant.*)

JENNY, à Derville.

C'est affreux! c'est indigne à vous!
Abuser du cœur le plus tendre!
Non, je ne veux plus rien entendre,
Je n'écoute que mon courroux.

JEANNETTE, à Thibaut.

C'est affreux! c'est indigne à vous!
Voyez quel mari doux et tendre!
Mais je ne veux plus rien entendre,
Je me moque de son courroux.

DERVILLE, à Jenny.

C'est affreux! c'est indigne à vous!
Mépriser l'amant le plus tendre!
Ce billet! je veux le reprendre,
Ou s'il refuse de le rendre,
Qu'il redoute tout mon courroux.

THIBAUT, à Jeannette.

C'est affreux! c'est indigne à vous!
Quand ma fortune en peut dépendre!
Ce billet! vous le laissez prendre!
Je n'écoute que mon courroux.

(Derville sort par le fond, Jeannette par la gauche, et Thibaut par la droite.)

SCÈNE XI.

JENNY, seule.

Décidément, ce maudit billet est en circulation, et Dieu sait si M. de Valbrun va nous épargner! lui qui était déjà piqué contre moi, de quelles plaisanteries ne va-t-il pas m'accabler!... Je me vois la fable de la société, et pour qui? pour un ingrat, pour un étourdi, qui compromet sans cesse son bonheur et le mien... moi qui ai été mille fois trop bonne... moi qui l'ai déjà sauvé à son insu et à l'insu de ma tante; mais cette fois-ci, je serai inexorable... je ne pardonnerai plus.

SCÈNE XII.

JENNY, Mme DE VERVELLES.

Mme DE VERVELLES.

Eh bien! ma chère amie, tout est arrangé : tu t'es rendue... tu as bien fait; il est si doux de rendre heureux ceux qui le méritent!

JENNY, froidement.

Oui, quand ils le méritent.

Mme DE VERVELLES.

Il me semble que personne n'a plus de droits que le colonel; ce cher Derville! tout à l'heure, quand il me demandait mon consentement, il était si troublé que moi-même j'en ai été émue!... Il est des souvenirs qui ne peuvent s'effacer.

JENNY.

J'en suis fâchée pour vous, ma chère tante; mais vous en

serez pour vos frais d'émotion, car, à coup sûr, je n'épouserai jamais le colonel.

Mme DE VERVELLES.

Qu'est-ce que vous m'apprenez là ?

JENNY.

L'exacte vérité ; ma résolution est prise, et je n'en changerai jamais.

Mme DE VERVELLES.

AIR du vaudeville de La Somnambule.

Qu'entends-je ? ô ciel ! vous seriez inconstante !
Y pensez-vous ! quel exemple immoral !
Vous, ma nièce ?

JENNY.

Et cependant ma tante,
Si je n'aime plus...

Mme DE VERVELLES.

C'est égal !
Car une femme qui s'honore,
Pour son amant observant le traité,
Ne l'aimant plus, doit l'épouser encore,
Par respect pour la fidélité.

Ce pauvre jeune homme !

JENNY.

Elle va le plaindre à présent.

Mme DE VERVELLES.

Oui, certes, je dois le plaindre et le défendre... Quelle conduite que la sienne ! Son aventure avec Louise est admirable.

JENNY.

Eh bien ! ma tante, ça ne suffit pas.

Mme DE VERVELLES.

Comment ! ça ne suffit pas !... Je sais bien qu'il n'est pas encore à la hauteur des Céladons et des Amadis ; mais il

faut de l'indulgence; il faut considérer dans quel temps nous vivons; et certes, dans ce moment-ci, en fait de fidélité et de constance, vous ne trouverez rien de mieux... Ainsi donc, vous n'avez point d'excuses, et vous l'épouserez.

JENNY.

Non, ma tante.

Mme DE VERVELLES.

Vous l'épouserez!

JENNY.

Non, non, cent fois non... et j'ai des motifs...

Mme DE VERVELLES.

Quels motifs, s'il vous plaît?

JENNY.

Des motifs... qui font que... enfin, ma tante, il est inutile de vous les dire.

Mme DE VERVELLES.

Et moi, je veux les connaître. Parlez, qu'avez-vous à lui reprocher?

JENNY, à part.

Je ne sais plus que lui dire! ma foi, inventons...

Mme DE VERVELLES.

Eh bien! ma nièce?

JENNY, avec mystère.

J'ai appris qu'il avait des dettes, des créanciers, et vous sentez qu'une pareille conduite...

Mme DE VERVELLES.

Est très-répréhensible..., j'en conviens; mais cependant, ma nièce...

JENNY.

Taisons-nous, le voici... et surtout ne lui en dites rien... (A part.) car s'il savait ce que je viens d'inventer sur son compte...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; DERVILLE.

DERVILLE, à part.

Allons, allons, je n'en suis pas fâché; cela apprendra à M. de Valbrun à faire le mauvais plaisant. Dieu! ce sont ces dames!

Mme DE VERVELLES.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Approchez-vous, je cherche à vous défendre,
Mais en vain, car dans son courroux
Jenny refuse de m'entendre,
Et veut changer.

DERVILLE.

Que dites-vous ?

Mme DE VERVELLES.

Oui, colonel, le croiriez-vous ?
Ma nièce a des goûts infidèles.

DERVILLE.

O ciel ! c'est bien mal ! c'est affreux !
(Se montrant lui et madame de Vervelles.)
Et surtout avec les modèles
Qu'elle a devant les yeux.

JENNY, à part.

Je crois vraiment qu'il me raille encore!

Mme DE VERVELLES.

Oui, mon cher Derville, ma nièce veut retirer sa parole; elle refuse de vous épouser, sous prétexte que vous avez des dettes et des créanciers.

JENNY, lui faisant signe de se taire.

Ma tante, je vous en prie...

DERVILLE.

Quoi, madame! on vous aurait dit... Vous me permettrez de m'expliquer : vous savez que j'ai un oncle, le vieux commandeur, qui est immensément riche, mais qui n'a jamais eu d'activité, qui est lent dans tout ce qu'il fait. Il m'a promis de me laisser sa succession; et vous sentez que là-dessus on ne peut pas presser les gens; aussi, par délicatesse, je me suis permis d'anticiper sans lui en rien dire; c'est ce qui fait que j'ai peut-être cinq, six ou sept créanciers, peut-être plus.

JENNY.

Comment! il serait vrai! Eh bien! par exemple, j'étais loin de me douter...

Mme DE VERVELLES.

Fais donc l'étonnée! c'est toi qui me l'as dit.

JENNY.

Oui, mais c'est que je croyais... c'est-à-dire, j'imaginais... (A part.) Enfin, avec lui, il n'y a pas moyen de faire une seule supposition! (Haut.) Fi! monsieur, c'est indigne, vous avez tous les défauts.

Mme DE VERVELLES.

D'accord; mais il est fidèle.

DERVILLE, baissant les yeux.

Oui, comme dit madame, je suis...

JENNY.

Je crois qu'il ose encore parler de sa fidélité!

Mme DE VERVELLES.

Et pourquoi pas? cette qualité-là, selon moi, tient lieu de toutes les autres.

DERVILLE.

Je suis bien de l'avis de madame.

JENNY.

Comme vous voudrez; mais si monsieur n'a que cela à

mettre dans la balance... En vérité, j'ai peine à me contenir. Eh bien! oui, monsieur, ma tante vous a dit la vérité; je vous refuse, parce que vous n'avez point d'ordre, ni de tenue, ni de conduite; je déteste les créanciers, et jamais je n'épouserai quelqu'un qui aura des lettres de change... (Avec intention.) ou des billets en circulation.

Mme DE VERVELLES.

Et moi, ma nièce, je trouve que vous êtes d'une injustice extrême.

DERVILLE, d'un ton hypocrite.

C'est ce que je n'osais pas vous dire.

Mme DE VERVELLES.

Et puisque vous m'y forcez, c'est moi qui me charge d'acquitter toutes ses dettes, de satisfaire tous ses créanciers.

DERVILLE, de même à Jenny.

Vous voyez ce dont vous êtes cause.

Mme DE VERVELLES.

J'espère qu'après cela vous n'aurez plus de prétexte, et que rien ne vous empêchera de tenir une promesse à laquelle l'honneur de la famille est engagé. Venez, mon cher neveu.

DERVILLE.

Je vous rejoins dans l'instant.

Mme DE VERVELLES.

Mais c'est que vous avez des renseignements à me donner sur ces créanciers.

DERVILLE.

Rien n'est plus facile; d'ailleurs il y a ici au *Soleil d'or* une députation de ces messieurs; et en envoyant un de vos gens... (Bas à madame de Vervelles.) Rien qu'un mot pour la fléchir, et je suis à vous.

(Madame de Vervelles sort par la droite.)

SCÈNE XIV.

JENNY, DERVILLE.

JENNY.

Enfin, elle s'éloigne. Je vous trouve bien hardi, monsieur, lorsque vous êtes coupable, lorsqu'avec raison je suis irritée contre vous, d'oser encore plaisanter avec ma tante, et vous égayer à mes dépens, moi qui d'un mot pouvais vous confondre!

DERVILLE.

Moi, madame!

JENNY.

Oui, monsieur, vous me comprenez fort bien. Allez, je vous déteste, je vous hais, et même je vous le déclare, sans prévention, sans colère; et plus j'interroge mon cœur, plus j'y vois que je ne vous ai jamais aimé.

DERVILLE.

Eh bien! madame, voilà ce que je ne croirai jamais; et puisque je n'ai plus aucun ménagement à garder...

SCÈNE XV.

LES MÊMES; PHILIPPE.

PHILIPPE, mystérieusement.

Monsieur, monsieur! de mauvaises nouvelles!

DERVILLE.

Eh! parbleu! ne te gêne pas, dis-les tout haut; au point où nous en sommes, ça ne peut pas nous brouiller.

PHILIPPE.

Eh bien! je viens de rencontrer madame Bastien, autrefois mademoiselle Louise, la petite fermière, qui arrivait

pour la noce de Thibaut, où elle était invitée; je l'ai fait jaser, et j'ai appris par elle que madame savait à quoi s'en tenir sur votre aventure héroïque, puisque c'est elle qui en était l'auteur.

DERVILLE.

Que dis-tu?

JENNY, voulant faire taire Philippe.

Philippe, je vous défends...

DERVILLE.

Et moi, je t'ordonne de parler.

PHILIPPE.

C'est madame qui a doté Louise, à condition qu'elle raconterait devant madame la baronne l'histoire que celle-ci vous a récitée.

DERVILLE.

Comment! il serait vrai? (A Jenny.) Ah! je suis trop heureux!

AIR de Téniers.

Oui, je le vois, ici malgré vous-même,
Je suis aimé.

JENNY.

Non ; je vous hais toujours.

DERVILLE.

Et moi, je crois, dans mon bonheur extrême,
Vos actions plutôt que vos discours.
Oui, cet amour que je réclame,
Qui me rend heureux à jamais,
Vous avez dû le cacher dans votre âme,
Vous qui cachez tous vos bienfaits!

JENNY.

Eh bien! vous avez tort; et depuis cette dernière aventure, depuis que M. de Valbrun...

PHILIPPE.

Oh! rassurez-vous, madame; il n'y a pas le moindre dan-

ger; le médecin l'a dit lui-même, cette blessure ne sera rien.

JENNY.

Quoi! quelle blessure? qu'y a-t-il donc?

DERVILLE, à Philippe.

Eh! qui est-ce qui t'a prié de parler?

JENNY.

Je le devine... vous l'avez défié. Vit-on jamais pareille extravagance? pour une plaisanterie, pour un badinage, aller exposer ses jours!

DERVILLE.

AIR de Céline.

Pour un baiser de ce qu'on aime,
On peut gaîment risquer le coup fatal;
Vaincu, me disais-je en moi-même,
Je ne vois pas le bonheur d'un rival;
Mais vainqueur, jugez quelle chance!
J'avais l'espoir que, sans bruit, sans éclat,
Vous daigneriez, pour récompense,
Me donner le prix du combat.

(A Philippe.) Mais, du reste, tout est arrangé, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Oui, monsieur. Le major voulait d'abord envoyer ce billet à madame de Vervelles, votre tante.

JENNY.

Ah! mon Dieu!

PHILIPPE.

Mais après le combat il m'a dit lui-même de courir après Lapierre, son palefrenier, qu'il en avait chargé.

DERVILLE.

Eh bien! où l'as-tu laissé?

PHILIPPE.

Oh! monsieur! j'étais certain de rencontrer Lapierre au

cabaret du coin, où il s'arrête toujours quand il est en course; et en effet, c'est, en entrant, la première personne que j'ai aperçue.

DERVILLE.

Quel bonheur!

JENNY.

Oui, donne-nous vite ce maudit billet, que nous le déchirions et qu'il n'en soit plus question.

PHILIPPE.

Impossible. Lapierre ne l'avait plus, et il ne peut pas dire comment il l'a perdu; il paraît seulement, à ce que j'ai pu comprendre, car il est dans un état... que deux ou trois bons vivants lui ont payé un excellent déjeuner, et que l'un d'eux peut-être...

JENNY.

Allons, encore une autre course.

PHILIPPE.

En effet, voilà un papier qui aura fait diablement de chemin sur la place.

JENNY.

Eh mon Dieu!... pourvu que ma tante n'en ait pas connaissance, c'est tout ce qu'il faut. C'est elle, la voici.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; Mme DE VERVELLES, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

LES VILLAGEOIS et LES VILLAGEOISES.

AIR de La Bergère châtelaine.

Mes amis, quel plaisir pour nous !
Célébrons c' noble mariage ;
Le bonheur de ces deux époux

Est une fêt' pour tout l' village.

Mme DE VERVELLES, montrant Derville et Jenny.

En faveur de cette alliance,
Du château je fais les honneurs;
Pour ce soir, je permets la danse,
Mais, je l'exige au nom des mœurs,
Avant tout la décence!

LES VILLAGEOIS et LES VILLAGEOISES.

A la danse, à la danse!

Mme DE VERVELLES, à Derville.

Eh bien! mon cher neveu, j'ai vu vos créanciers; tout est arrangé, tout est acquitté, et je crois maintenant (Regardant Jenny.) que personne ne fera plus opposition au mariage.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; THIBAUT, JEANNETTE, entrant sur le dernier mot.

THIBAUT, bas à Jeannette.

Le mariage!... c'est bon; je crois que voilà le moment.

JEANNETTE, bas à Thibaut.

Et moi, je te dis que je ne veux pas que tu te fasses payer.

THIBAUT.

Mais laissez-moi donc; c'est le seul moyen d'avoir la ferme, puisque la nièce de madame la baronne me l'a dit ce matin; et puis, devant tout le village qui se moque de moi, j'aurai pris ma revanche.

Mme DE VERVELLES.

Qu'est-ce que c'est, Thibaut?

THIBAUT.

Rien, madame la baronne; je voulais vous demander si le mariage de M. le colonel tenait toujours.

Mme DE VERVELLES.

Oui, sans doute.

THIBAUT.

C'est qu'alors voilà un effet souscrit par lui à mon profit; il m'a coûté cher à ravoir; mais ce n'est rien qu'un déjeuner, quand il s'agit d'une fortune.

DERVILLE, bas à Philippe.

C'est le billet.

PHILIPPE, à part.

Il paraît qu'il est retrouvé.

THIBAUT, à Jenny.

Ce matin, madame, vous me l'aviez demandé, et je vous l'apporte.

JENNY veut passer pour le prendre.

C'est bien, donne-le-moi.

Mme DE VERVELLES, l'arrêtant.

Du tout, ma nièce, ne vous mêlez pas de cela... D'après nos conventions, je me suis chargée de toutes les dettes de mon neveu. (Elle passe au milieu du théâtre, et veut reprendre le billet que tient Thibaut, qui relit le papier.) Donnez, Thibaut.

THIBAUT.

Non, madame, ce n'est pas vous que cela regarde.

Mme DE VERVELLES.

C'est ce qui vous trompe... (Montrant les papiers qu'elle tient à la main.) En voilà déjà une douzaine que je viens d'acquitter ainsi.

THIBAUT, étonné.

Vraiment!

JEANNETTE.

Eh! oui, Thibaut; c'est la tante qui paie.

THIBAUT.

Ah!

(Il reste immobile.)

JEANNETTE.

Mais va donc, ou nous perdons la ferme.

THIBAUT, ôtant son chapeau et présentant le billet.

Alors, madame, puisque c'est vous...

Mme DE VERVELLES.

Donne, mon cher. (Lisant.) : « Bon pour un baiser, paya-« ble à Thibaut ou à son ordre. » Qu'est-ce que c'est que cela ? et qu'est-ce que signifient de pareilles dettes ?

DERVILLE.

Vous voyez, ma tante, des dettes de garçon.

Mme DE VERVELLES.

Et c'est au moment de conclure un mariage, vous que je regardais comme la sagesse même...

DERVILLE.

Il est vrai, ma tante, c'est un arriéré ; mais voyez-vous... (Bas à Jenny.) Dieu ! quelle idée ! il n'a pas de date. (Haut.) Voyez-vous, c'est une dette si ancienne que quand je l'ai contractée, j'étais mineur, et sous ce rapport on pourrait contester la validité du billet ; mais j'ai trop de délicatesse pour faire tort à un pauvre diable de créancier, que je plains de tout mon cœur ; et comme vous avez promis, ma chère tante, d'acquitter toutes mes dettes...

JENNY, riant.

Oui, ma tante, vous l'avez juré.

DERVILLE, JEANNETTE, PHILIPPE et LES VILLAGEOIS.

AIR : Que j' sis content. (BÉRAT.)

Ah ! pour lui quel honneur insigne !
Ah ! comme il doit être content !
D'un' tell' faveur il est bien digne;
Faisons-lui notre compliment.
(Se moquant de Thibaut.)
Qu'il est content !
Ah ! ah ! qu'il est content !

Mme DE VERVELLES.

Allons, Thibaut,
Puisqu'il le faut,
Je veux te faire cet honneur.

THIBAUT, faisant la grimace.

Dieu! quel honneur! Dieu! quel bonheur!
J' suis plus heureux
Que je ne veux.
(Il embrasse madame de Vervelles.)

LES VILLAGEOIS.

Ah! pour lui quel honneur insigne!
Ah! le voilà payé comptant, etc.

THIBAUT, montrant le papier.

Faut-il donner mon acquit?

DERVILLE.

Ce n'est pas la peine.

THIBAUT.

C'est que si on voulait me payer deux fois, je suis honnête homme! et je ne voudrais pas... (A Jenny.) Eh bien! madame, ce que vous m'aviez promis... voilà le moment... (A Jeannette qui veut l'empêcher de parler.) Laisse donc, c'est que je veux des dédommagements.

JENNY.

C'est juste. Ma tante, j'ai promis à Thibaut le bail de votre ferme; et après l'honneur qu'il vient de recevoir, personne, je l'espère, n'en est plus digne que lui.

Mme DE VERVELLES.

Oui, Thibaut, je vous l'accorde.

THIBAUT, à part.

Je ne l'ai pas volé.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. ADOLPHE ADAM.

PHILIPPE.

Huissiers, recors, vous que l'on vexe,

Plus heureux, puissiez-vous bientôt
N'avoir affaire qu'au beau sexe,
Être traités comme Thibaut!
Votre charge alors serait bonne;
Mais ce sont souvent, par malheur,
Des coups de canne que l'on donne,
Au lieu d'un baiser au porteur.

Mme DE VERVELLES.

Au temps de la chevalerie,
Siècle de constance et d'amour,
Plutôt que de trahir sa mie,
Un amant eût perdu le jour!
Nos galants ont moins de scrupule;
De main en main passe leur cœur,
Et leur fidélité circule
Ainsi qu'un billet au porteur.

JEANNETTE.

Un jour que la pluie était forte,
Pour traverser le grand ruisseau,
Dans ses bras Jean-Claude me porte;
En a-t-on dit dans le hameau!
Et cependant, pour tout salaire,
Ici, j'en jure sur l'honneur,
Il me dit, en m' posant à terre :
Donnez un baiser au porteur.

THIBAUT.

Un solliciteur se marie;
Ce n'est pas un homme d'esprit;
Mais sa femme est jeune et jolie,
Et bientôt elle est en crédit.
A son époux, qu'orgueil inspire,
Madame pour un grand seigneur
Donne une lettre qui veut dire :
Donnez une place au porteur.

DERVILLE.

Un jeune homme épris d'une belle,
Fût-il Céladon ou Crésus,
Peut trouver près de la cruelle

Et le dédain et le refus ;
Mais s'il porte à sa boutonnière
Le noble signe de l'honneur,
On voit la beauté la plus fière
Donner un sourire au porteur.

JENNY, au public.

Certain auteur dit qu'une pièce
Est un effet tiré sur vous ;
Heureux si la foule s'empresse
A payer celui-ci chez nous!
Des auteurs l'âme est inquiète,
J'éprouve la même frayeur ;
En bravos acquittez leur traite,
Et n'oubliez pas le porteur.



LE
DINER SUR L'HERBE

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE,

THÉATRE DU GYMNASE. — 2 Juillet 1821.

PERSONNAGES		ACTEURS.
M. DESCHAMPS, marchand de Paris. . . .	MM.	Bernard-Léon.
BRÉMONT, prétendu de Marianne.		Perrin.
M. GIMARD, notaire de Bellevue		Bordier.
M. GRIFFON, maître-clerc.		Gabriel.
M. DUSSAUSSET, voisin de Deschamps . .		Ferville.
PROSPER, son neveu, commis de Deschamps.		Legrand.
GAILLARDIN, ami de toute la société . . .		Numa.
Mme DESCHAMPS.	Mmes	Julienne.
MARIANNE, fille de M. et Mme Deschamps.		Adeline.
Mme GIMARD		Grandville.
Mlle MIMI, fille de M. et Mme Gimard		Lili Bourgoin.
Mlle DUSSAUSSET, sœur de M. Dussausset.		Rosalie.

un Ane (personnage muet).

Dans le bois de Meudon.



LE

DINER SUR L'HERBE

Une partie du bois de Meudon, éloignée de toute habitation. — A droite, une pelouse, ombragée par un châtaignier. — A gauche, un poteau peint en vert, et portant l'indication de différentes routes.

SCÈNE PREMIÈRE.

GAILLARDIN, BRÉMONT.

GAILLARDIN, entrant d'abord, et regardant le châtaignier.

Au grand châtaignier, vis-à-vis le poteau; c'est bien ça... (A Brémont qu'il appelle.) Par ici, mon cher Brémont! Nous sommes les premiers au rendez-vous.

BRÉMONT.

Ces dames auront pris un autre chemin... C'est donc ici que nous dînerons?

GAILLARDIN.

Est-ce que ce n'est pas une salle à manger charmante?... Le plus joli côté du bois de Meudon, une vue superbe; c'est moi qui ai choisi la place. Eh bien! qu'avez-vous donc, mon

jeune ami?... A une partie de campagne, à un dîner sur l'herbe, il faut être gai...

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Pour être heureux et pour rire d'avance,
Vous avez de bonnes raisons;
Car aujourd'hui l'on vous fiance,
Et demain nous vous marions...
Ces bois, ces prés, cette verdure immense,
De l'espoir emblème flatteur,
Semblent vous dire : Aujourd'hui l'espérance
Et demain le bonheur!

Et malgré cela, vous êtes préoccupé?...

BRÉMONT.

Que voulez-vous?... Peut-être un peu de fatigue... être venu à pied...

GAILLARDIN.

Ah! c'est que vous êtes un Parisien, et que vous n'avez point les goûts champêtres... Moi, je n'existe que hors barrières. Aussi, dès que ma place de l'enregistrement me laisse un moment de répit, vite une chemise dans ma poche, un bonnet de coton dans l'autre, et me voilà parti... n'importe dans quel endroit, j'aime la campagne en général... Je suis comme ça... aux environs de Paris, l'ami intime de cinq ou six maisons charmantes, où l'on ne pourrait pas vivre sans moi... Je mets en train toutes les parties : promenades sur l'eau, dîners sur l'herbe... Je fais la carambole avec les papas, le boston avec les mamans, des courses d'ânes avec les jeunes personnes; et avec les petits garçons, j'enlève des cerfs-volants, ou j'attrape des hannetons.

AIR du vaudeville des *Maris ont tort.*

C'est chaque jour fête nouvelle;
Aussi... chez ces honnêtes gens,
Je reste, à l'amitié fidèle,
Tant que peut durer le printemps :
De cette campagne agréable

Les hivers m'éloignent toujours;
Mais, comme un ami véritable,
Je reviens avec les beaux jours.

Et je recommence ma vie épicurienne et champêtre.

BRÉMONT.

Vous êtes bien heureux.

GAILLARDIN.

Et vous donc, monsieur le marié?... Savez-vous que sans moi ce mariage-là ne se serait jamais fait? Vous vouliez, vous ne vouliez pas; et le jour du contrat, j'ai vu le moment où vous alliez refuser de signer. Mais j'étais là en auxiliaire... Ami des deux maisons, lien des deux familles, je parlais à l'un, je parlais à l'autre; et le notaire et moi, nous faisions tant de bruit, que vous avez tous signé d'étourdissement et de confiance.

BRÉMONT.

Oui!... une belle affaire! un beau-père, négociant dans l'âme, qui marchande tout, jusqu'à son gendre. Une petite fille bien niaise, qui n'a à sa disposition que trois syllabes : « Ah bien oui! Ah bien non! » Et souvent, n'a-t-elle pas le bonheur de les placer à propos!

GAILLARDIN.

D'accord!

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

Mais il faut, en se mariant,
Voir avant tout le caractère;
On dit que le sien est charmant,
Demandez plutôt à son père.
Il vante ses mœurs, ses talents,
Sa vertu...

BRÉMONT.

Langage ordinaire :
Les beaux-pères et les marchands
Sont dans l'usage de surfaire.

GAILLARDIN.

Je ne dis pas non... mais l'attachement qu'elle a pour vous...

BRÉMONT.

Elle me déteste, et je ne peux pas la souffrir.

GAILLARDIN.

Écoutez donc, mon cher, vous êtes trop difficile et vous voulez trouver tout réuni...

BRÉMONT.

Non... mais je veux tout rompre ; et je compte sur vous pour m'y aider.

GAILLARDIN.

Bien obligé... chargez-vous-en vous-même.

BRÉMONT.

Je ne le puis : sans cela ce serait déjà fait... J'ai un oncle très-riche, qui est ami de M. Deschamps... il tient comme un diable à ce mariage... et si je le fais manquer, il me déshérite... Il faudrait donc alors trouver quelque moyen adroit et détourné pour que la rupture vînt de ma prétendue ou de sa famille.

GAILLARDIN.

Vous aurez de la peine, car vous êtes un aimable jeune homme, un beau parti... M. Deschamps tient beaucoup à vous, et surtout aux soixante mille francs que vous avez eu l'imprudence de placer dans son commerce... Je vous aiderais bien, si je le pouvais sans me compromettre ; mais par goût et par système, j'aime à rester neutre... Je fais des mariages; mais je n'en défais pas... je dîne avec tout le monde et ne me brouille avec personne; ainsi occupons-nous du repas; aujourd'hui c'est l'essentiel.

BRÉMONT.

S'il pouvait me fournir l'occasion que je cherche... Est-ce que nous serons beaucoup?

GAILLARDIN.

Une douzaine de personnes... toute la société de votre beau-père... et vous sentez bien que je n'ai pas oublié M. Dussausset et sa sœur, une demoiselle riche, aimable et majeure... sur laquelle j'ai des idées matrimoniales... Vous savez... cette jolie maison à l'entrée de Bellevue?... voilà trois ans que je lui fais la cour.

BRÉMONT.

A la maison?...

GAILLARDIN.

Pas mal... c'est dans mon genre... le coup de fouet!... Non, monsieur, pas à la maison, mais à la propriétaire.

AIR du Ménage de garçon.

Des deux bientôt je serai maître,
Car nous allons nous marier;
Ah! grands dieux! qu'il me tarde d'être
Un propriétaire foncier; (*Bis.*)
Ce mot seul, qui charme et console,
En hymen est d'un grand secours :
Avec le temps l'amour s'envole,
Mais les maisons restent toujours.

Eh! tenez, la voici elle-même... c'est l'avant-garde de notre caravane.

SCÈNE II.

LES MÊMES; M. DUSSAUSSET et Mlle DUSSAUSSET.

DUSSAUSSET.

A la fin, nous y voici!

Mlle DUSSAUSSET.

Je n'en puis plus... aussi, monsieur Gaillardin, c'est votre faute; vous indiquez toujours si mal!

GAILLARDIN.

Est-ce que je ne vous ai pas dit : au grand châtaignier?

DUSSAUSSET.

Je sais bien... mais c'est qu'il y en a tant!

Mlle DUSSAUSSET.

En effet, à chaque buisson... mon frère me disait : « Voilà le grand châtaignier... » Et nous avons fait ainsi une lieue au soleil et à la poussière.

DUSSAUSSET.

Eh bien! où est le grand mal?... cela t'a fait voir du pays... Moi, je suis comme Gaillardin, un campagnard déterminé... Je ne vendrais pas ma maison de Bellevue pour un hôtel du faubourg Saint-Germain... Ils ont bâti autour de moi... ils m'ont masqué de tous les côtés; eh bien! ça m'est égal... je suis à Bellevue... l'air vient d'en haut... un air pur... délicieux... on sent qu'on existe.

GAILLARDIN.

Et ici donc!... c'est encore bien mieux... Vous verrez, belle dame... rien n'est divin comme un dîner sur l'herbe... il y règne une gaieté... un désordre... un appétit... et puis, maintenant qu'à Paris les loyers sont si chers...

AIR : J'ai vu le Parnasse des dames. (Rien de trop.)

Là, sur cette pelouse fine,
Pour rien nous allons nous loger;
On y trouve office et cuisine,
Et surtout la salle à manger.

DUSSAUSSET, regardant tout à coup.

En effet, quel bonheur j'éprouve!

GAILLARDIN.

Plus loin, un salon élégant;
(Bas à Dussausset.)
Et quelquefois même on y trouve
Le reste de l'appartement.

DUSSAUSSET, riant.

Ah! ah!... ma sœur, je te préviens que voilà Gaillardin qui commence.

GAILLARDIN.

A la campagne, c'est de droit... c'est permis, et puis tantôt à dîner, les coq-à-l'âne, les calembours, et les éclats de rire.

DUSSAUSSET.

Et puis au dessert, quand la nappe est levée, les rondes, les petits paquets, et le colin-maillard.

Mlle DUSSAUSSET.

Mais où donc est tout notre monde?... est-ce que nous sommes les premiers au rendez-vous?

DUSSAUSSET, à Brémont.

Comment, monsieur Brémont, vous le gendre futur... n'êtes-vous pas avec ces dames?

BRÉMONT.

N'avaient-elles pas leurs toilettes?

Mlle DUSSAUSSET.

Comme c'est ridicule, des toilettes pour la campagne... Dieu sait maintenant quand elles arriveront!

(On entend crier au dehors et d'un peu loin.)

GAILLARDIN.

Écoutez... j'ai entendu un cri de ralliement... (Il met ses deux mains près de sa bouche, pour faire le porte-voix.) Ohé! oh!... (On répond de même.) Voyez-vous, on répond.

Mlle DUSSAUSSET, à M. Dussausset.

Je crois que voilà Prosper, votre neveu, le premier garçon de M. Deschamps.

GAILLARDIN.

Oui... le voilà sur un âne... en estafette... et puis, qu'est-ce que je vois donc derrière lui?... un... deux... trois ânes... ce sont eux... la patrie est sauvée. (Il crie.) Ohé! ohé!...

DUSSAUSSET, mettant son mouchoir au bout de sa canne.

Ohé! ohé!...

SCÈNE III.

LES MÊMES; PROSPER.

PROSPER, en dehors.

Oh! les maudites bêtes!... veux-tu rester là!... venez donc m'aider à les attacher.

BRÉMONT, à Gaillardin.

Ne vous dérangez pas... je vais à son secours.

(Il sort.)

PROSPER, entrant en scène.

Je vous remercie, monsieur Brémont... (A part.) C'est heureux qu'il nous ait séparés: car je suis comme eux... je suis mauvaise tête; et je ne sais pas comment ça aurait fini... (Haut.) Bonjour, mon oncle et mon tuteur; bonjour, ma tante, bonjour, monsieur Gaillardin... dites donc, il y a de fameuses nouvelles.

Mlle DUSSAUSSET.

Eh bien! où donc est tout le monde?

PROSPER.

Ils sont par terre, à une demi-lieue d'ici... Nous avions fait une cavalcade à ânes; mais celui de M. Gimard, le notaire de Bellevue, ne voulait pas marcher... et alors M. Griffon, le maître-clerc, qui est toujours pour les farces, s'est mis à le frapper, à ce qu'il disait, comme sur un huissier.

GAILLARDIN.

Il n'y a que cela... l'empire des gaules!

PROSPER.

Ah! bien oui... cela a joliment réussi... l'âne de mademoiselle Gimard l'a jetée par terre, a pris le mors aux dents,

ses autres confrères en ont fait autant... ils s'entendent tous... Au bout de cinq minutes, presque tout le monde était démonté, excepté moi, qui ai pris des leçons de manége... mais qui ne pouvais pas retenir mon coursier... de sorte que je suis arrivé jusqu'ici à bride abattue, avec quatre ânes sans cavalier.

DUSSAUSSET.

Ah! ah!... ce pauvre Deschamps!... lui qui déjà n'aime pas trop la campagne... va-t-il être en colère!...

Mlle DUSSAUSSET.

Et toutes ces dames avec leurs belles toilettes... cela leur apprendra...

GAILLARDIN.

A merveille... nous allons rire...

PROSPER.

Eh! oui, parce que si à la campagne on ne faisait pas de farces... Dites donc, mon oncle... j'en ai une bonne que j'ai préparée... pendant le dîner, je monterai sur un arbre avec une carafe... et je jetterai de l'eau sur tout le monde... ils croiront que c'est la pluie...

DUSSAUSSET.

Ah! ah!... ce luron a-t-il de l'esprit!...

Mlle DUSSAUSSET.

Oui, pour abîmer nos robes... je ne veux pas de ça, moi!

PROSPER.

Ne craignez rien... je tâcherai que ça tombe, de préférence, sur M. Deschamps, mon bourgeois... je ne l'aime pas, c'est un avare.

AIR du vaudeville du Petit Courrier.

De faim il me laisse mourir,
Et comme j' ne fais pas grand' chose,
Il cherche un commis et propose
De le loger, de le nourrir;
Mais en voyant ma mine étique,

Chacun refuse sans façon;
Et l'bourgeois dit qu' c'est mon physique
Qui fait du tort à sa maison.

DUSSAUSSET.

Oui, mais je crois que mademoiselle Marianne, leur fille, ne te déplaît pas autant.

PROSPER.

Mademoiselle Marianne... Ah bien! par exemple... c'est elle qui sert à table et qui me donne toujours la plus petite part... ça me l'a fait prendre en grippe... aussi je suis content qu'elle quitte la maison, et qu'elle se marie avec M. Brémont.

GAILLARDIN.

A merveille... en voilà un qui ne songe pas à être amoureux.

DUSSAUSSET, à Gaillardin.

Tant pis... tant pis... car la fille de mon ami Deschamps lui aurait joliment convenu... savez-vous que ce petit gaillard-là aura un jour soixante mille francs?

GAILLARDIN.

Il est bien heureux!

PROSPER, regardant du côté de l'avenue.

Eh! les voilà, les voilà!

GAILLARDIN.

Oui, voilà le reste de la société, tant infanterie que cavalerie... je cours leur tenir l'étrier.

(Il sort avec Prosper.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; M. GIMARD et Mme GIMARD, Mlle MIMI, M. GRIFFON.

M. GIMARD, à sa femme qui rit.

Oui, riez, riez, madame Gimard: avec tout cela, cet âne a manqué de me noyer.

Mlle DUSSAUSSET, à son frère.

AIR : Tenez, moi, je suis un bon homme. (*Ida.*)

Dieu! quelle grotesque figure!

DUSSAUSSET.

A cheval, que ne l'ai-je vu!

GIMARD.

Afin de boire, ma monture
Près de la fontaine a couru :
Quel bruit... quelle cause soudaine
A donc ainsi pu l'effrayer?

DUSSAUSSET, bas à sa sœur.

C'est qu'en buvant dans la fontaine,
Il aura vu son cavalier.

MIMI.

Maman, quand donc qu'on commencera à s'amuser?

Mme GIMARD.

Taisez-vous, ma fille.

DUSSAUSSET, apercevant Deschamps et sa femme.

Eh! le voilà, ce cher Deschamps; arrive donc, lambin!

SCÈNE V.

LES MÊMES; M. DESCHAMPS monté sur un âne,
Mme DESCHAMPS, BRÉMONT.

DESCHAMPS.

Eh bien! vous trouvez ça amusant, vous autres... être jeté à terre par un âne... être rôti par le scleil, s'exténuer de fatigue... pour faire un mauvais dîner! enfin c'est égal.

Mme DESCHAMPS.

Un mauvais dîner!... un repas délicieux.

DUSSAUSSET.

Au grand air, et avec cette grande vue...

GRIFFON.

Mollement étendu sur la pelouse...

DESCHAMPS.

Certainement, c'est fort agréable; mais il me semble qu'assis sur une bonne chaise, dans une salle à manger, on dîne tout aussi bien.

Mme DESCHAMPS.

Non, mon cher, vous ne savez ce que vous dites.

AIR de Oui et Non.

Vous qui chérissez les bons mets,
Et qui redoutez la dépense,
Songez qu'on dîne à moins de frais.

DESCHAMPS.

C'est toujours plus cher qu'on ne pense.
La table égayant les esprits,
Dans les bois souvent on s'écarte,
Et les papas et les maris
Finissent par payer la carte.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; GAILLARDIN, MARIANNE.

GAILLARDIN, à la cantonade.

C'est bien! pendant que les quadrupèdes s'occupent de leur dîner, songeons au nôtre... Défaites les paniers de provisions; car il faut que je remplisse toutes les fonctions à la fois, maintenant que je suis le pourvoyeur, le maître d'hôtel de ces dames... tout à l'heure, j'étais leur écuyer, et je ne m'en plains pas... Voilà ce que c'est que l'équitation... j'ai vu une jolie jambe.

(En ce moment, les acteurs doivent être en scène dans l'ordre suivant, le premier à gauche du spectateur : Dussausset, Marianne, Brémont,

mademoiselle Dussausset, Griffon, Gaillardin, Deschamps, madame Deschamps, M. Gimard, madame Gimard, Mimi.)

LES DAMES.

Comment! monsieur?

GAILLARDIN.

Je ne dirai pas qui... je ne veux pas dire qui... (Bas à Deschamps.) elles croiront toutes que c'est la leur.

DESCHAMPS, bas à Gaillardin.

Vraiment! est-ce qu'elle était jolie?

GAILLARDIN, de même.

Au contraire... c'était une grosse.

DESCHAMPS, à part.

Si c'était celle de ma femme...

GAILLARDIN.

Ah çà! mes chers amis, nous voici enfin tous réunis, ce n'est pas sans peine... mais quels plaisirs nous promet une si aimable partie!... lorsque tous, amis et voisins, on n'a qu'une seule idée, qu'un seul désir; lorsqu'on est tous du même accord, du même avis... celui d'être heureux et de s'amuser.

Mme DESCHAMPS.

Oh! c'est bien vrai, c'est charmant.

MARIANNE.

Ah bien oui!...

BRÉMONT, à part.

Encore son *Ah bien oui!*

DESCHAMPS.

Mais d'abord, où allons-nous dîner?

GAILLARDIN.

Il me semble, sans me vanter, que le local est assez bien choisi, et que cette pelouse qui s'étend au pied de cet arbre...

Mme GIMARD.

Fi! l'horreur... c'est le plus vilain du bois; c'est trop

sombre... tandis que là-bas, du côté de Fleury-sous-Meudon, nous serons bien mieux.

Mlle DUSSAUSSET.

Oui, l'endroit le plus passager; pour que tout le monde nous voie !

AIR : Sur tout ce que je vous dirai.

Moi qui, ce matin, n'ai point fait
De toilette extraordinaire,
Un tel endroit me déplairait;
Madame est d'un avis contraire,
Se faire voir lui conviendrait.

Mme GIMARD.

Et pour mainte raison connue,
Madame, à ce qu'il me paraît,
Aime mieux ne pas être vue.

Mlle DUSSAUSSET.

Qu'est-ce que c'est, madame?... Que voulez-vous dire par là?

DUSSAUSSET.

Eh bien ! pour tout terminer, dînons près de la fontaine.

DESCHAMPS.

Du tout... c'est trop humide... et mon rhumatisme!

Mlle DUSSAUSSET, *d'un air piqué.*

Certainement, je n'y dînerais pas pour tout au monde... j'y ai perdu une robe toute neuve l'année dernière.

Mme GIMARD, *à part.*

Je ne peux pas souffrir cette femme-là... elle n'est jamais de l'avis de personne... Pourquoi l'a-t-on invitée?

LES MESSIEURS.

Et moi, mesdames, pour vous mettre d'accord, je pense...

GAILLARDIN.

C'est cela... tout le monde à la fois.

TOUS.

AIR : J'étouffe de colère. (La Neige, Vaudeville.)

Ah ! c'est insupportable,
Écoutez-moi ! (*Bis.*)
Il est vraiment aimable
De nous faire la loi.

GAILLARDIN, aux dames.

Pour un dîner fâcheux auspice !
Calmez votre esprit indompté,
C'est à la majorité
A désigner le lieu du sacrifice.
Ainsi voyons
Les environs,
Et pour le choix,
Allons aux voix.

TOUS.

C'est cela... à la bonne heure!

Il faut de la justice, (*Bis.*)
Oui, sur ma foi, (*Bis.*)
Je ne veux pas qu'on puisse
Me faire la loi.

(Ils sortent de différents côtés; Brémont reste seul sur la scène.)

SCÈNE VII.

BRÉMONT, puis PROSPER.

BRÉMONT.

L'aimable partie! et quel touchant accord règne dans cette réunion de voisins et d'amis!

PROSPER, portant un panier.

Mettons toujours là ce panier. (Il le dépose auprès de l'arbre.) C'est celui des couteaux et des serviettes... Tiens, il n'y a

plus personne... excepté M. Brémont, le futur... Où sont-ils donc allés ?

BRÉMONT.

On s'est disputé sur le choix d'une salle à manger... et dans ce moment, on parcourt le bois, afin de trouver pour dîner un endroit qui convienne à tout le monde.

PROSPER.

Puisque nous voilà seuls... je n'en suis pas fâché... parce que je veux vous consulter sur une surprise que je veux faire à tout le monde, et à vous aussi... Vous savez bien qu'au dessert... il y a toujours des chansons... eh bien ! à cause de la cérémonie de demain, j'en ai fait une sur votre mariage.

BRÉMONT.

Sur mon mariage !... je vous suis bien obligé.

PROSPER.

Oui, monsieur ; la voilà... Mais vous qui vous y connaissez... je vous prie de me dire si les vers y sont... parce que c'est si difficile dans notre état !

AIR de Préville et Taconnet.

On n' peut trouver la mesure, et pour cause,
Lorsque l'on fait des vers au magasin ;
Dans le moment souvent où je compose,
Entre un' pratiqu' qui demande soudain
Une aune de tull', de crêpe ou d' satin.
Il faut quitter Phébus qui m'aiguillonne ;
Mais, malgré moi, je rime encor tout bas,
Et sans y voir, mesurant du taff'tas,
Il s' trouve, hélas ! que mes vers ont une aune,
Et que souvent leur étoff' ne l'a pas.

BRÉMONT, *après avoir lu.*

C'est très-bien... il y a une fraîcheur dans les idées...

PROSPER.

Oui : vous dites cela à cause de la comparaison de la

rose... et celui-ci... c'est un peu gaillard... et ça fera rire ces dames... c'est ce qu'il faut à la campagne.

(Il lit sur son papier.)

Du destin qui va vous lier
Je me fais une image chère;
Ah ! si j'étais le marié !
Pour moi quel sort heureux et prospère !

BRÉMONT.

A la rigueur, ce dernier vers-là serait peut-être un peu long... mais à la campagne !...

PROSPER.

Ah diable ! c'est vrai... « Heureux et prospère. » Eh bien ! en ôtant l'*et*...

Pour moi quel sort heureux (*virgule*), prospère !

Un point d'admiration.

BRÉMONT.

A merveille... (A part.) Et s'il peut maintenant me laisser tranquille...

PROSPER.

Il n'y a plus qu'une difficulté ; c'est qu'il faut les chanter, et je n'ai pas de voix.

BRÉMONT.

J'en suis désolé... Mais si vous comptez sur moi...

PROSPER.

Ce n'est pas ça. J'ai pensé à une chose ; je vais glisser mes couplets dans la serviette de mademoiselle Marianne, qui chante comme une fauvette... et puis, quand elle les déploiera, vous ferez l'étonné et vous direz : « Des couplets ! qu'est-ce que ça signifie ? Il faut que ma femme les chante... » Vous comprenez.

BRÉMONT.

Oh ! très-bien.

PROSPER, prenant une serviette.

C'est ça ; voici la sienne... le rouleau vert. Et puis, dites donc, pendant les couplets...

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Vous les soutiendrez...

BRÉMONT.

Volontiers.

PROSPER.

Vous crierez : « Ah ! c'est admirable !
Ah ! bravo, c'est du DÉSAUGIERS. »
Car souvent on en chante à table :
Alors le nom peut les duper.

BRÉMONT.

Je doute que l'erreur les gagne ;
Le suresnes ne peut tromper
Ceux qui connaissent le champagne.

PROSPER.

Qu'est-ce qu'il parle donc de champagne ? ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il faut seulement que vous disiez : « Qui donc a fait ces jolis couplets ? » C'est là le bon; parce qu'on demandera l'auteur... ah ! ah !... et alors nous ferons la farce.

BRÉMONT.

Quelle farce ?

PROSPER.

Je tournerai la tête comme ça ; et puis, vous me montrerez aux autres, par derrière, en criant : « Il rougit... voilà le coupable ! » Ça va joliment nous amuser... Je cours rejoindre les autres.

(Il sort en chantant.)

Ah ! si j'étais le marié !
Pour moi quel sort heureux, prospère !

SCÈNE VIII.

BRÉMONT, *seul.*

Au diable les importuns et les fâcheux !... Jusqu'à M. le premier garçon de boutique qui me choisit pour son confident et son compère... Ah ! quelle idée !... si je pouvais... Mon oncle alors n'aurait plus rien à dire, car la rupture ne viendrait pas de moi ; et il me semble, en effet, que M. Prosper et mademoiselle Marianne... ça ferait un couple assez bien assorti... Il est vrai qu'aucun d'eux n'y pense ; mais c'est égal.

AIR de Julie.

Un tel projet me ranime et m'enflamme,
Tâchons, pour avoir un sursis,
Tâchons qu'on m'enlève ma femme ;
Ici n'ai-je donc plus d'amis !
Pour mon bonheur, il faut qu'on me trahisse...
Braves maris, comme l'on en voit tant,
Ah ! prêtez-moi pour un instant
Ceux qui vous rendent ce service.

Ah ! voici la famille.

SCÈNE IX.

BRÉMONT, M. DESCHAMPS, Mme DESCHAMPS, MARIANNE.

DESCHAMPS, *à sa femme.*

Vous le voyez... c'était bien la peine de nous faire courir tous les buissons... J'en ai mon habit déchiré et les mains écorchées... Et de tout cela, qu'en est-il résulté ?... c'est qu'après une heure de recherches et de discussions, on est revenu à la première idée, et qu'on dînera ici.

BRÉMONT, *à part.*

Allons, commençons. (*Haut.*) Oui, ça ne se passera pas ainsi; et nous verrons...

DESCHAMPS.

A qui en a-t-il, notre gendre ?

BRÉMONT.

Ah ! c'est vous, beau-père ?... Oui, morbleu ! nous aurons une explication.

DESCHAMPS.

Qu'est-ce donc ? quelque brouille ?... quelque jalousie ?...

BRÉMONT.

Quelque jalousie !... (*A part.*) Justement nous y voilà... (*Haut.*) Eh bien ! oui, monsieur... oui, je suis jaloux... c'est la vérité.

DESCHAMPS.

Et de qui, mon ami ?... nous n'avons ici que deux jeunes gens : M. Griffon, qui s'occupe de tout le monde ; et Prosper, mon premier garçon, qui ne s'occupe de rien.

BRÉMONT.

Prosper !... Eh bien ! précisément c'est lui-même.

Mme DESCHAMPS.

Comment ! il se pourrait !

BRÉMONT, *parlant très-haut.*

Oui, madame, il est amoureux de mademoiselle Marianne... de votre fille.

MARIANNE.

De moi !... Eh bien ! par exemple ! en voilà la première nouvelle... est-ce drôle !

Mme DESCHAMPS.

Taisez-vous, ma fille... (*A Brémont.*) Non, mon gendre, cela n'est pas possible.

BRÉMONT.

Cela n'est pas possible !... apprenez que je l'ai vu cher-

cher toutes les occasions de parler à votre fille, et ne pouvant y réussir, il a glissé dans sa serviette un billet doux... vous pouvez vous en convaincre.

Mme DESCHAMPS, va au panier, prend la serviette et y trouve le billet.

Ah ! mon Dieu !... c'est vrai.

DESCHAMPS.

Eh bien ! madame, je vous le disais... vous voyez à quoi servent ces parties de campagne, ces dîners sur l'herbe... cela fournit des occasions à des jeunes gens qui, sans cela, n'y penseraient pas.

Mme DESCHAMPS, ouvrant le billet.

Eh ! mais... ce sont des couplets.

BRÉMONT.

Raison de plus... déclaration indirecte et détournée... il y parle avec colère de mon mariage... voyez seulement les deux derniers vers... il n'est pas besoin d'autres preuves.

« Ah ! si j'étais le marié !
« Pour moi quel sort heureux, prospère !

DESCHAMPS.

Prosper !... c'est ma foi vrai... il y a mis son nom !

BRÉMONT.

C'est juste... je n'y pensais pas... il l'a signé.

DESCHAMPS.

Il faut convenir, madame Deschamps, que ces couplets sont d'une force...

BRÉMONT.

Et vous ne voulez pas que je suppose quelque intelligence...

DESCHAMPS.

Quelque intelligence... je vous atteste, mon ami, que Marianne n'en a pas, et qu'elle n'en a jamais eu... c'est ma fille, je la connais.

Mme DESCHAMPS.

Oui, mon gendre... on ne négligera rien pour assurer votre tranquillité.

DESCHAMPS.

Certainement... un gendre qui a mis soixante mille francs dans mon commerce ne mérite pas d'être...

Mme DESCHAMPS.

Taisez-vous donc, monsieur... voici tout le monde.

SCÈNE X.

LES MÊMES; GAILLARDIN, GRIFFON, DUSSAUSSET, Mlle DUSSAUSSET, M. GIMARD et Mme GIMARD, Mlle MIMI.

TOUS.

AIR : Viens, cher Nadir.

Ah ! quel tourment ! (*Bis.*)
Je crois vraiment
Que de faim je suis malade.
Dieu ! quel ennui!
Quelle longue promenade !
Restons ici.
Pourvu qu'on dîne aujourd'hui !

GAILLARDIN.

Je l'avais bien dit... la victoire est à moi ; et la preuve, c'est que voilà les ennemis qui sont restés sur la place... Ah çà ! mes amis, il ne s'agit plus de délibérer... il faut ici des actions, et non pas du dialogue... Messieurs... habits bas... mesdames, ne vous effrayez pas... Messieurs, qui m'aime me suive, pendant que ces dames vont mettre le couvert.

(Il sort avec Gimard et Griffon. Pendant ce temps tous les hommes quittent leurs habits et les accrochent aux branches des arbres ; les dames

se débarrassent de leurs chapeaux et s'occupent de mettre le couvert sur la pelouse.)

TOUTES LES DAMES.

Oui, oui, cela nous regarde.

Mme GIMARD.

Donnez-moi les assiettes.

Mlle DUSSAUSSET.

Et moi, les serviettes.

Mme DESCHAMPS, cherchant dans un panier.

Ah ! mon Dieu !... et mon argenterie ! je ne la vois pas... mes couverts neufs !...

MARIANNE.

Mais, maman...

Mme DESCHAMPS.

Taisez-vous, mademoiselle, je suis sûre de l'avoir emballée... puisque c'étaient mes couverts neufs.

DESCHAMPS.

Nos couverts à filets?... La !... ça vous apprendra... comme si de l'argenterie de ménage était faite pour voyager !

BRÉMONT, à part.

Allons, achevons notre ouvrage... (Arrêtant Dussausset qui va sortir.) Monsieur... avant le dîner, j'aurais deux mots à vous dire au sujet de M. Prosper, votre neveu.

DUSSAUSSET, étonné.

De mon neveu !... qu'est-ce que ça peut être ?... (A Brémont.) Monsieur, je suis à vos ordres.

(Ils sortent par la première coulisse à droite.)

Mme DESCHAMPS, qui a fouillé dans le panier.

Les voilà... les voilà, mes six couverts, on les avait mêlés avec ceux de madame Gimard. (A M. Deschamps qui la regarde les bras croisés.) Mais allez donc, monsieur, vous ne faites rien... ce n'était pas la peine d'ôter votre habit.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; GAILLARDIN, revenant; il porte deux plats à la main, un grand pain long sous un bras, une bouteille sous l'autre, et trois couronnes de pain sur la tête.

GAILLARDIN, en chantant.

Il est trop dangereux de glisser...
(Se retournant, et criant.)
Veux-tu bien lâcher, maudit animal!

TOUS.

Qu'est-ce donc?

GAILLARDIN.

Cet imbécile d'âne qui prend mon chapeau de paille pour une botte de foin... ah! ah! ah!

TOUS.

Ah! ah! ah! pour une botte de foin!...

Mme GIMARD.

Oh! oh! si Gaillardin se met une fois à dire des bêtises, nous allons rire.

GAILLARDIN.

Après ça, il faut bien que tout le monde vive... A qui la daube?

Mme DESCHAMPS.

A moi... là, au milieu.

DESCHAMPS.

Comment! au milieu!... où mettra-t-on la soupe?

GAILLARDIN.

Tiens, la soupe?... Est-ce qu'il y en a jamais dans un dîner sur l'herbe!

DESCHAMPS.

Pas de soupe !... eh bien ! par exemple ! comment donc ferai-je pour prendre ma rhubarbe ?

Mlle DUSSAUSSET.

Vous la prendrez demain.

GIMARD et GRIFFON, rentrant et portant un grand panier.

Venez donc à notre aide.

GAILLARDIN.

C'est juste, c'est juste... Dieu ! ce pauvre M. Gimard est-il chargé !... c'est le grand panier aux comestibles... toute la boutique de madame Chevet. (Le panier est placé sur le devant du théâtre; Gaillardin en tire les divers mets qu'il remet à Deschamps, qui les fait passer.) D'abord, le vrai gigot à la braise...

DESCHAMPS.

C'est encore nous qui l'avons apporté...

Mme GIMARD.

Tiens ! j'en ai un aussi.

Mlle DUSSAUSSET.

Et nous aussi...

GRIFFON.

Trois gigots !

DESCHAMPS.

La ! voilà ce que c'est que de ne pas s'entendre ! on était convenu d'écrire le menu de chacun.

GAILLARDIN.

Il paraît qu'on s'est entendu pour apporter des gigots... oh ! oh ! oh !

MIMI.

Ah çà ! et vous, monsieur Gaillardin... qu'est-ce donc que vous avez apporté ?

GAILLARDIN.

Moi... je ne sais plus... c'est mêlé, c'est confondu, une fois que c'est sur la table... on ne reconnaît plus...

(Brémont et M. Dussausset, rentrent ensemble en causant.)

DUSSAUSSET.

Que m'avez-vous appris !... mademoiselle Marianne l'aimerait !... ce petit Prosper !... mon neveu !... voyez-vous le gaillard... mais je vais lui parler d'importance.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; PROSPER, tenant à la main une grande feuille pleine de fraises.

PROSPER.

Un instant... un instant, ne commencez pas sans moi... j'apporte le dessert... des fraises de bois que j'ai cueillies, et dont je fais hommage à la mariée. Dites donc, mesdames, dites donc, ma tante, écoutez celui-là.

AIR des Fraises.

L'époux qu'ici nous voyons
Sans en être bien aises,
Doit cueillir rose et boutons;
Et nous autres nous cueillons
Des fraises, des fraises, des fraises

Voilà... Tenez, mademoiselle Marianne.

MARIANNE, baissant les yeux.

Monsieur... je ne sais... si je dois accepter...

PROSPER, étonné.

Hein !... qu'est-ce qu'elle a donc ?

BRÉMONT, à Deschamps.

Vous le voyez, beau-père, des fraises, c'est trop fort !... il va y avoir une scène.

DESCHAMPS.

Du calme, mon ami.

DUSSAUSSET, à Bremont.

Oui, jeune homme... je vais lui parler.

GAILLARDIN, à Brémont, Deschamps et Dussausset, qui sont sur le devant du théâtre.

Eh bien! messieurs, qu'est-ce que vous faites donc là-bas à causer... au lieu de venir nous aider?... Monsieur Deschamps, venez ici... voilà une place pour vous.

(Au fond du théâtre, autour du grand châtaignier, on a placé des paniers, d'autres ont étendu leurs mouchoirs à terre. On dispose tout pour s'asseoir.)

DUSSAUSSET, à Prosper qui est déjà assis.

Venez ici, monsieur, j'ai à vous parler.

(Il le mène à l'autre bout du théâtre.)

MARIANNE, le regardant.

Ce pauvre garçon!

DUSSAUSSET, bas, à Prosper.

Il faut, pour la tranquillité publique, que vous partiez à l'instant.

PROSPER.

Partir dans ce moment! avec une faim aussi conditionnée! (Regardant du côté du dîner.) surtout quand il y a là... de si bonnes choses!

MARIANNE, à part.

Quel regard il a jeté de mon côté!

DUSSAUSSET.

Apprenez donc que, si vous restez, le mariage de M. Brémont va manquer... parce que mademoiselle Marianne... vous adore.

PROSPER.

Laissez donc... pas possible!

DUSSAUSSET.

Elle l'a avoué à ses parents... à son prétendu... c'est lui-même qui vient de me le dire... ainsi il n'y a pas de doute.

PROSPER.

Cette pauvre petite!... moi qui ce matin en disais du mal... Eh bien! je ne m'en étais jamais aperçu.

DUSSAUSSET.

C'est égal... tu n'en dois pas moins, par délicatesse, t'éloigner sur-le-champ... Tiens, voilà de quoi aller dîner à l'auberge.

PROSPER.

Oui, mon oncle... puisque vous le voulez... Est-ce étonnant d'être aimé à ce point-là?... sans le savoir! C'est la première fois que ça m'arrive... je n'y pensais pas du tout... eh bien! ça produit un effet qu'on ne peut pas rendre... Adieu, mon oncle... adieu, mademoiselle Marianne.

(Il sort.)

MARIANNE, à part.

A-t-il un air malheureux!...

(Pendant ce temps, tout le monde s'est assis en cercle. On coupe le pain; on débouche les bouteilles.)

GAILLARDIN, coupant le pâté.

Eh bien!... eh bien!... où va donc Prosper?

DUSSAUSSET.

C'est une commission que je lui ai donnée... il va revenir.

DESCHAMPS.

Ah çà! j'espère que maintenant rien ne troublera plus notre dîner... Nous y voilà donc, ce n'est pas sans peine.

GAILLARDIN.

Oui, messieurs, procédons par ordre, et ne nous pressons pas, la table n'est pas louée!... Eh! eh! eh!...

DESCHAMPS, se donnant un coup de poing sur le front.

Coquins de cousins!... et un autre encore sur la jambe!... je suis sûr que j'en aurai des cloches... (Regardant en l'air.) Ah! en voilà-t-il!... en voilà-t-il!...

TOUS, regardant de même.

Dieux! comme en voilà!

Mlle DUSSAUSSET.

Nous allons en être dévorés.

Mme GIMARD.

C'est signe de pluie.

DUSSAUSSET.

Laissez donc! j'ai consulté mon baromètre ce matin, il est au beau fixe.

GAILLARDIN.

Je sens une goutte.

BRÉMONT.

Pas possible!

DUSSAUSSET.

C'est peut-être mon neveu qui est revenu pour exécuter sa plaisanterie de la carafe. (Regardant en l'air.) Non, ma foi, ça tombe réellement.

AIR : Jenny, qu'importe cet orage. (*Le Roi et le Fermier.*)

DESCHAMPS.

Allons!... il manquait un orage.

GAILLARDIN, riant.

Ce nuage
N'est qu'un passage.

DESCHAMPS et DUSSAUSSET.

Ça commence, ah! nous voilà bien!

BRÉMONT.

Restez donc... ça ne sera rien.

GAILLARDIN.

Comment! un peu d'eau vous fait peur?

Mme DESCHAMPS.

Mais entendez-vous le tonnerre?

Mme GIMARD, effrayée.

Le tonnerre!... grand Dieu! ma chère;
Ah! s'il fait ici du tonnerre,
Je m'en vais... je meurs de frayeur.

(La pluie augmente. — Demi-jour.)

DESCHAMPS, parlant.

Les grands arbres, on dit que cela l'attire... s'il allait tomber ici pour le bouquet...

(Grand coup de tonnerre. Tout le monde jette un cri et se sauve en désordre de différents côtés, pendant que l'orchestre joue quelques mesures de l'orage du *Roi et le Fermier*.)

TOUS, se sauvant.

Sauvons-nous!

DESCHAMPS.

Ma femme!

Mme DESCHAMPS.

Monsieur Deschamps!

GAILLARDIN.

Par ici.

DUSSAUSSET.

Où allez-vous donc?

MARIANNE, reprenant son chapeau et sortant la dernière.

Maman... maman, attends-moi donc.

(Ils disparaissent.)

SCÈNE XIII.

PROSPER, seul, arrivant du côté opposé, avec un grand parapluie.

Eh bien! eh bien! où sont-ils donc?... Moi qui, à la première goutte de pluie, ai couru de toutes mes forces pour venir à leur secours... je n'en ai pas achevé mon dîner... il est vrai que je n'y étais guère disposé... c'est drôle, moi qui avais une si belle faim... Ce que mon oncle m'a dit tout à l'heure m'a coupé l'appétit... ça donne des idées... des idées... qui font tout oublier... Eh! oui, parbleu!... car je suis là à l'averse... avec un parapluie sous le bras. (L'ouvrant.) C'est tout de même bien à la maîtresse de l'auberge de me l'avoir prêté sans me connaître... vous direz à ça, le physique est là qui sert de répondant.

SCÈNE XIV.

PROSPER, avec son parapluie, MARIANNE, revenant sur ses pas.

MARIANNE.

Maman... maman!... Je ne sais plus de quel côté ils ont pris.

PROSPER.

Ah! mon-Dieu! c'est mam'selle Marianne!

MARIANNE.

M. Prosper!

PROSPER.

Que c'est heureux!... venez donc là... il y a place pour deux.

MARIANNE.

Je vous remercie, monsieur Prosper... c'est seulement pour laisser passer l'orage.

PROSPER.

Comme vous êtes déjà mouillée!

MARIANNE.

Et vous donc!... vous allez vous enrhumer.

PROSPER.

Oh! un rhume est bientôt passé!... et il y a des choses qui durent plus longtemps... mais vous n'êtes pas là assez à couvert... approchez-vous donc.

(Ils s'avancent tous les deux ensemble au bord du théâtre, et restent immobiles, couverts par le parapluie.)

MARIANNE, se serrant contre lui.

Ah! comme ça tombe... ils seront joliment trempés.

PROSPER.

Ils ne seront pas si bien que nous... l'un près de l'autre... Tenez, c'est drôle... ça fait juste Paul et Virginie avec un parapluie.

MARIANNE.

Paul et Virginie !... eh mais ! j'y pense, monsieur Prosper... je ne devrais pas rester seule avec vous... après ce qu'on m'a dit.

PROSPER, très-ému.

Et qu'est-ce qu'on vous a dit?

MARIANNE.

Ah! mon Dieu! comme vous tremblez!

PROSPER.

Ce n'est pas de froid, mademoiselle Marianne.

AIR : Avec vous sous le même toit. (*Fanchon la vielleuse.*)

Avec vous, sous le même toit,
Heureux qui peut passer sa vie!
Un autre, hélas! aura ce droit;
Moi, je ne le dois qu'à la pluie.
Le beau temps, funeste à mon cœur,
Va nous chasser de ce refuge;
Ah! je voudrais, pour mon bonheur,
Voir recommencer le déluge.

MARIANNE, à part.

Ah! mon Dieu! quel regard, et comme il m'a serré la main!

AIR : Trio du *Calife de Bagdad.*

PROSPER.

Je n'y tiens plus; ô trouble extrême!
Vous le voyez, c'est vous que j'aime.

Ensemble.

MARIANNE.

Ah! je sens là battre mon cœur!
Est-ce d'amour... ou de frayeur?

PROSPER.

Oui, je sens là battre mon cœur
Et de tendresse et de bonheur.

(Ils se retirent vers la gauche du théâtre, et parlent bas, pendant que tout le monde arrive.)

SCÈNE XV.

MARIANNE et PROSPER, toujours sous le parapluie; GAILLARDIN et BRÉMONT, d'abord seuls, ensuite M. DESCHAMPS et Mme DESCHAMPS, M. GIMARD et Mme GIMARD, Mlle MIMI, DUSSAUSSET, GRIFFON.

GAILLARDIN, étendant la main.

Suite du trio.

Je l'ai dit : l'averse est finie.

BRÉMONT.

Pas tout à fait; car dans ces lieux
Je vois encore un parapluie.

GAILLARDIN.

Ils n'entendent rien; je parie
Que ce sont là des amoureux;
Approchons-nous...

(Tout le monde entre.)

PROSPER, à Marianne.

O doux langage!
A mon amour vous répondez.

MARIANNE.

Sans le savoir, le cœur s'engage.

PROSPER.

Et l'hymen auquel vous cédez?

MARIANNE.

C'est malgré moi.

(Le jour reparaît.)

BRÉMONT, à haute voix, à M. Deschamps.

Vous l'entendez.

Ensemble.

M. DESCHAMPS et Mme DESCHAMPS.

Qu'entends-je! ô ciel! quoi, c'est ma fille!

Quel déshonneur pour ma famille !
Je punirai le séducteur;
Rien n'est égal à ma fureur.

BRÉMONT, à part.

Quel doux espoir à mes yeux brille!
Je ne suis plus de la famille;
Je suis le maître de mon cœur :
Rien n'est égal à mon bonheur.

PROSPER.

On écoutait, c'est sa famille.
Rien n'est égal à ma frayeur.
Ah! je sens là battre mon cœur!
Est-ce de crainte ou de bonheur?

MARIANNE.

On écoutait, c'est ma famille.
Rien n'est égal à ma frayeur.
Ah! je sens là battre mon cœur!
Est-ce de crainte ou de bonheur?

TOUS LES AUTRES.

Qu'entends-je, ô ciel! quoi, c'est sa fille!
Ah! c'est charmant pour la famille;
Et c'est Prosper le séducteur!
Nous en rirons, et de bon cœur.

(A la fin de ce morceau les acteurs prennent leur place dans l'ordre suivant, le premier à la gauche du spectateur : Prosper, Dussausset, madame Deschamps, Marianne, Deschamps, Gaillardin, Brémont, mademoiselle Dussausset et Griffon, Mimi, M. et madame Gimard.)

BRÉMONT, bas à Gaillardin.

Voici l'occasion que je désirais.

GAILLARDIN.

Je vous comprends.

M. DESCHAMPS et Mme DESCHAMPS, aux deux jeunes gens.

Est-ce là les exemples que je vous ai donnés?

GAILLARDIN.

Arrêtez!... à quoi bon ces déclamations paternelles et

intempestives ?... prétendu trahi, père et mère offensés, épargnez-vous des tirades inutiles... le mal est fait... chez moi comme chez vous, le premier moment a été à la surprise... le second à l'indignation... le troisième à la réflexion... je me suis dit : « Ces jeunes gens s'aiment, ils s'adorent... c'est une passion secrète qui est maintenant de notoriété publique... il n'y a donc qu'un parti à prendre, c'est de les unir. » (A Brémont qui fait un geste.) Je vous envends, monsieur Brémont... il en coûte à votre cœur; mais tous êtes trop généreux pour vous opposer au bonheur de ces amants... il y a un rival préféré, et la véritable délicatesse consiste à céder la place, quand on ne peut pas faire autrement.

DESCHAMPS.

Mais...

GAILLARDIN.

Je vous comprends, monsieur Deschamps... M. Brémont vous apportait soixante mille francs; M. Prosper en a autant... son oncle me le disait ce matin, et il ne demande qu'à l'établir.

DUSSAUSSET.

C'est vrai... je ne m'en dédis pas.

DESCHAMPS.

A la bonne heure !... mais où dînerons-nous maintenant ?

TOUS.

Oui... où dînerons-nous ?

BRÉMONT.

A la première auberge.

DESCHAMPS.

Comme c'est agréable !... vivent les dîners sur l'herbe !

GAILLARDIN.

Nous nous en dédommagerons, car je vois deux noces en perspective... celle de Prosper... (A mademoiselle Dussausset.) et la nôtre, n'est-il pas vrai ?

BRÉMONT.

Oui, mes amis... et pour vous prouver que je n'ai point de rancune, je donne; dans quinze jours, un grand dîner, où j'invite toute la société.

(Tout le monde salue en acceptant.)

DESCHAMPS.

Si c'est ici, je n'en suis pas.

BRÉMONT.

Au Palais-Royal, chez Beauvilliers.

DESCHAMPS.

A la bonne heure... non pas que je n'aie aussi des goûts champêtres et des idées pastorales; mais mon avis est qu'il faut se promener à la campagne et dîner à Paris.

VAUDEVILLE.

AIR : Bon voyage, cher Dumolet. (*Le Départ pour Saint-Malo.*)

DESCHAMPS.

Oui, l'on trouve à la campagne
Du lait, de l'herbe, un air frais;
Où voit-on truffes, champagne,
Et de petits cabinets?

C'est à Paris,
Ce n'est qu'à Paris,
Tout dans ce pays
A bien son prix.

Mme DESCHAMPS.

On dîne ici sur la gerbe;
Mais où voit-on, s'il vous plaît,
Maint petit docteur en herbe,
Qui souvent en mangerait?

C'est à Paris, etc.

BRÉMONT.

Rose d'amour, fleur nouvelle,
Se rencontre aux champs, je crois;
Mais souvent où fleurit-elle

Deux ou trois fois dans un mois?

C'est à Paris, etc.

Mme GIMARD.

Je crois qu'aux champs mainte femme
Prend un époux, un ami;
Mais où l'ami de madame
Est-il celui du mari?

C'est à Paris, etc.

PROSPER.

En province on est sordide,
Riche on n' dépens' pas un sou;
Où voit-on la caisse vide,
Et l' comptoir en acajou?

C'est à Paris, etc.

DUSSAUSSET.

Sur la place d'un village,
Un charlatan est sifflé;
Plus tard, c'est un personnage,
Mais où donc est-il allé?

C'est à Paris, etc.

GAILLARDIN.

L'herbe ici remplit les hottes,
Mais veut-on, sans aller loin,
Voir des gens qui dans leurs bottes
Mettent des bottes de foin?

C'est à Paris, etc.

MARIANNE, au public.

Gourmets d'un goût trop sévère
Nous n'osons vous engager;
Mais vous qui ne craignez guère
Un repas un peu léger...

Ah ! venez tous,
Même... amcnez-nous
Du monde avec vous,
Dîner chez nous.

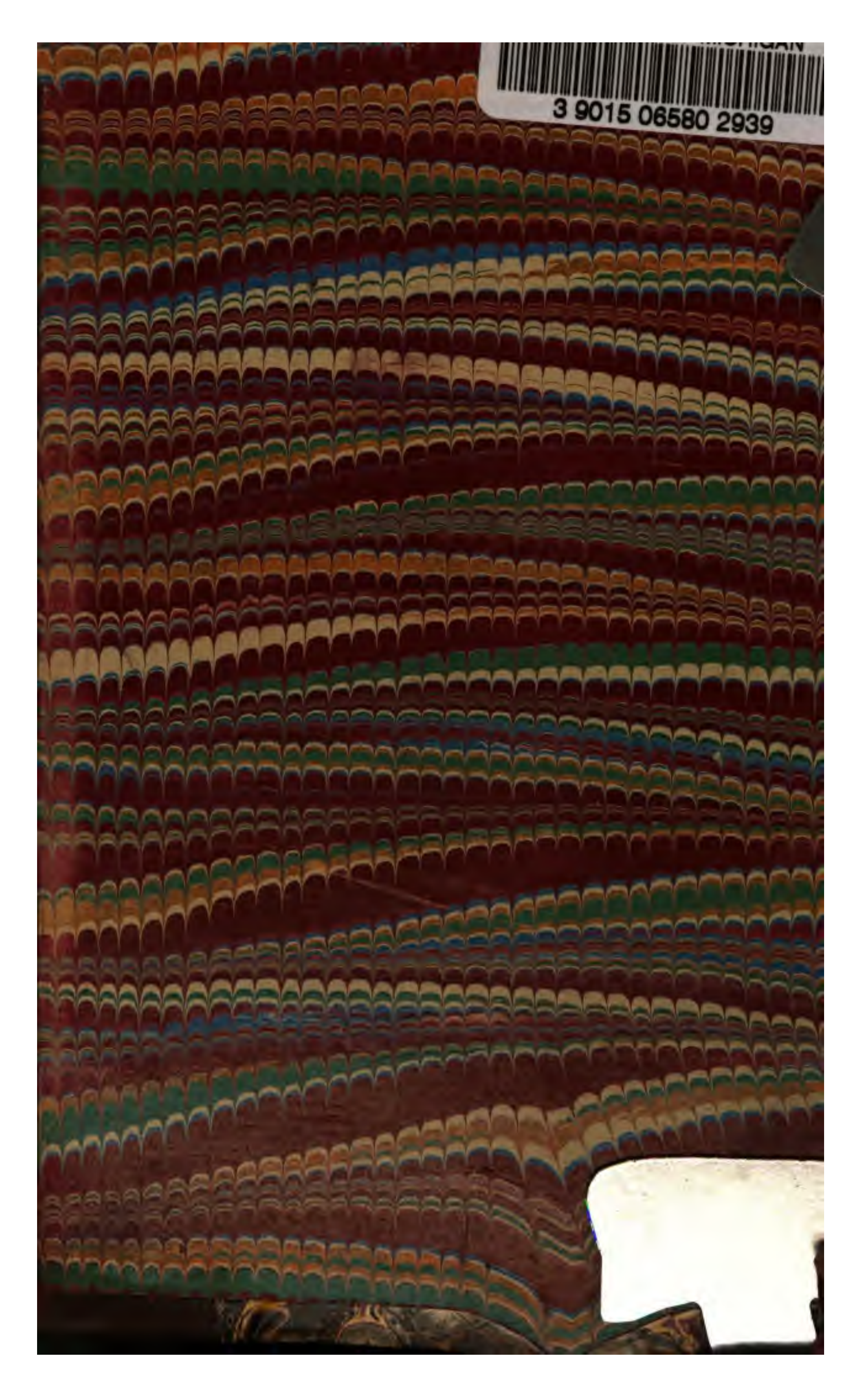


TABLE



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (394, 6-7.)


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS ·


3 9015 06580 2939